

John REED [1887-1920]

Journaliste et militant communiste américain

(1914) [1975]

Le Mexique insurgé

Traduit de l'anglais par Louis Constant.

Un document produit en version numérique par Claude Ovtcharenko, bénévole,
Journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux
Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Claude Ovtcharenko, bénévole, journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux.

Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

à partir du livre de :

John REED
Journaliste et militant communiste américain

LE MEXIQUE INSURGÉ.

Traduit de l'Anglais par Louis Constant.

Paris : Petite bibliothèque Maspero, no 220, 1975, 326 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

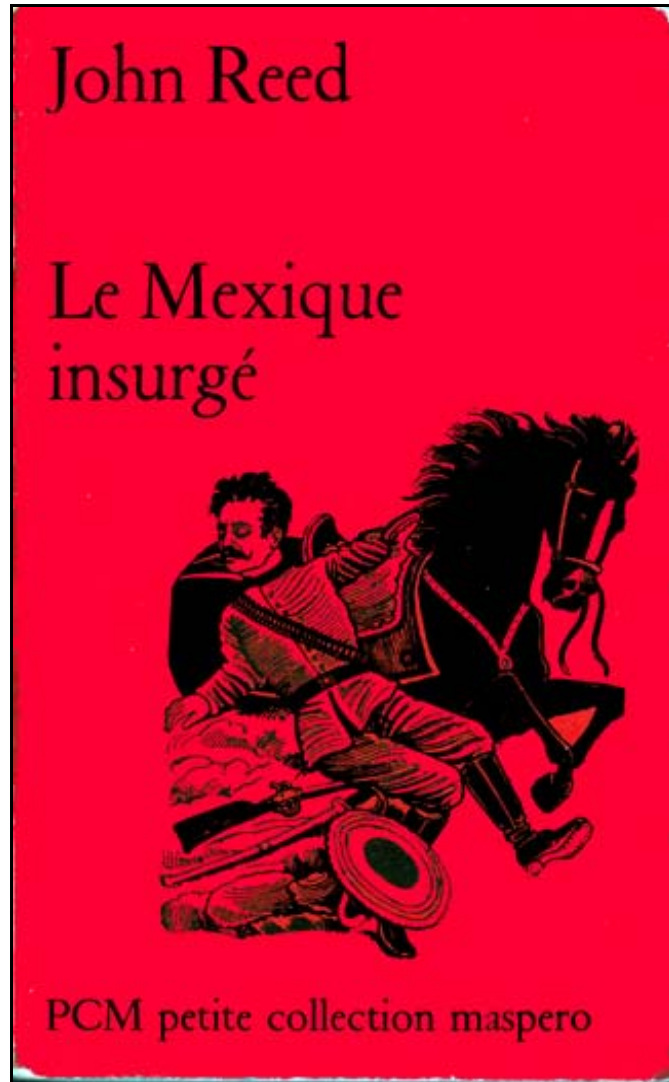
Édition numérique réalisée le 31 juillet 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



John REED

Journaliste et militant communiste américain

LE MEXIQUE INSURGÉ.



Traduit de l'Anglais par Louis Constant.
Paris : Petite bibliothèque Maspero, no 220, 1975, 326 pp.

Table des matières

Préface

À la frontière

I. La guerre dans le désert

1. Le pays d'Urbina
2. Le lion de Durango chez lui
3. Le général part pour la guerre
4. La troupe en marche
5. Nuits blanches à La Zarca
6. Qui vive !
7. Un avant-poste de la révolution
8. Les cinq mousquetaires
9. La dernière nuit
10. Les *colorados* arrivent...
11. La fuite de « Mister »
12. Isabel

II. Avec Francisco Villa

1. Villa accepte une médaille
2. L'ascension du bandit
3. Un *peon* dans la politique
4. Villa et la présidence de la République
5. Les lois de la guerre
6. Le rêve de Pancho Villa

III. Vers l'ouest

1. L'hôtel de Doña Luisa
2. Duel dans la nuit
3. Une montre providentielle
4. Symboles du Mexique

IV. Un peuple en armes

1. [À Torreon !](#)
2. [L'armée à Yermo](#)
3. [Le premier sang](#)
4. [Le wagon du canon *El Niño*](#)
5. [Devant Gomez Palacio](#)
6. [Réapparition des camarades](#)
7. [L'aube sanglante](#)
8. [L'artillerie intervient](#)
9. [La bataille](#)
10. [Entre deux attaques](#)
11. [Nouvelle offensive](#)
12. [L'assaut des hommes de Contreras](#)
13. [Une attaque de nuit](#)
14. [La chute de Gomez Palacio](#)

V. Carranza

[Carranza : une impression](#)

[Annexe](#). Intervention de John Reed (premier Congrès des peuples de l'Orient, Bakou, 1920)

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

PRÉFACE

par Renato LEDUC

[Retour à la table des matières](#)

*Je pourrais donner à cette préface le titre suivant : Quand et comment j'ai fini par savoir que le sympathique journaliste gringo, Johnny dit Juanito, que j'avais connu à Chihuahua en 1914, n'était ni plus ni moins que John Reed, l'auteur de la grande fresque *Dix jours qui ébranlèrent le monde...**

Aussi vais-je essayer de retracer l'histoire de cette découverte.

Après une campagne électorale agitée et un soulèvement armé de courte durée — du 20 novembre 1910 au 25 mai 1911 — qui s'étaient déroulés en suivant le mot d'ordre politique « Suffrage réel, Pas de réélection », Francisco J. Madero avait battu sans trop de difficultés la dictature du vieux général Porfirio Diaz, que trente ans d'exercice du pouvoir avaient complètement déconsidéré. Le nouveau président issu d'une grande famille de riches propriétaires, était d'une grande bonté, mais il manquait totalement d'une vision claire des graves problèmes politiques et sociaux dus à l'éternisation de la dictature. Porté au pouvoir par les suffrages unanimes et enthousiastes des masses populaires, la première chose qu'il fit fut de les décevoir : il ne tint absolument pas compte de l'urgence de la réforme agraire, renvoyant dans leurs foyers les chefs guérilleros qui exigeaient celle-ci, et se préparant à gouverner avec la même équipe bureaucratique que la dictature porfiriste. Du coup, le mécontentement commença à parcourir les rangs

des révolutionnaires qui l'avaient porté au pouvoir, tandis que les groupes réactionnaires couvaient l'espoir de le récupérer.

C'est le 27 novembre 1911, au sud du pays, dans la ville d'Ayala, État de Morelos, que le leader paysan Emiliano Zapata lança le « Plan d'Ayala », qui exigeait la réforme agraire, et qu'il se rebella contre le gouvernement du président Madero au cri de « terre et liberté ! »... Quelques mois plus tard, un des chefs les plus prestigieux de la révolution dans le Nord. Pascual Orozco, guidé et financé par les propriétaires réactionnaires de l'État de Chihuahua, formait une armée et s'avancait vers le sud dans l'intention d'atteindre Mexico et d'y réinstaller le gouvernement de la réaction. Il fut arrêté et battu par un ex-porfiriste, le général Huerta. C'est certainement à cette époque que John Reed vint pour la première fois au Mexique. L'un de ses biographes, Alfredo Valera, écrit que c'est en 1911 que son journal l'envoya dans la tourmente mexicaine.



Quatre ans avant la Russie, le Mexique a connu lui aussi ses « dix jours » ; s'ils n'ébranlèrent pas le monde, ils n'en changèrent pas moins radicalement les structures sociales, économiques et politiques du pays et ils restèrent inscrits dans les pages de son histoire sous le nom de la « décade tragique ». Le matin du 9 février 1913, une mutinerie éclata dans plusieurs casernes de Mexico — un cuartelazo, un « coup de caserne », comme on dit au Mexique —, à l'instigation de deux vieux généraux déçus appartenant à l'armée, qui avaient survécu à l'extinction de la dictature, Felix Diaz et Manuel Mondragon.

Pour combattre la sédition, qui avait occupé toute la région militaire de la Citadelle, le général Madero envoya le général Huerta, en qui il avait une confiance totale depuis sa victoire sur Orozco et sa dure campagne contre Emiliano Zapata. Pendant dix jours, celui-ci fit semblant de se battre contre les troupes rebelles de Diaz et de Mondragon, mais en fait, il négociait secrètement avec eux et, le 19 février, il déclara ne plus reconnaître le gouvernement du président Madero, obligea ce dernier à démissionner, le fit prisonnier au cours d'une scène dramatique qui eut lieu au Palais national et enfin le fit assassiner en compagnie de

Pino Suarez, vice-président de la République. Et tout ceci, avec les conseils, la complicité et l'aide de son Excellence Henry Lane Wilson, ambassadeur des États-Unis au Mexique...



Le président Madero fut à la révolution mexicaine ce que Kerinsky fut à la révolution russe, mais son sort fut plus tragique. Mort, il devint l'apôtre, le martyr, le symbole de la révolution véritable, déclenchée par le leader paysan Emiliano Zapata sous le signe du plan d'Ayala, le 27 novembre 1911. Cette révolution, don Venustiano Carranza, gouverneur de l'État frontalier de Coahuila, lui apporta son soutien et sa confirmation : le 26 mars 1913, il refusa le gouvernement félon du général Victoriano Huerta et appela au soulèvement général populaire contre la dictature militaire pour rétablir l'ordre constitutionnel, d'où le non de « constitutionnaliste » que prit cette révolution : ce fut le « plan de Guadalupe », du nom de l'hacienda où il fut signé.

Un mois après l'assassinat du président Madero, de tous les points de la République, des groupes puissants de guérilleros se lançaient de nouveau dans la bataille, les mêmes guérilleros que Madero avait si maladroitement sous-estimés et renvoyés : le colonel Francisco Villa qui devait passer dans la légende sous le nom de « Pancho » Villa avait, lui, non seulement été renvoyé, mais emprisonné grâce aux intrigues de Huerta qui avait bien failli réussir à le faire fusiller pendant la campagne contre Pascual Orozco. Mais Villa, avec l'aide d'un jeune greffier du tribunal militaire, Carlos Jauregui, avait pu s'enfuir le 26 novembre 1912 de la prison militaire de Santiago Tlaltelolco et se réfugier aux États-Unis. Carlos Jauregui qui est aujourd'hui, à soixante-dix-huit ans, colonel en retraite, raconte ainsi la suite : « C'est à El Paso au Texas, que nous apprîmes la nouvelle de l'assassinat de Madero, et nous décidâmes de rentrer au Mexique. Nous le fîmes le 6 mars 1913, un peu avant dix heures du soir. La nuit était très obscure et c'est pourquoi nous avons choisi cette date. Nous traversâmes le fleuve à cheval et nous n'avions pas fait quelques pas que nous entendîmes pour la première fois la chanson des balles. Nous étions huit hommes à suivre Villa... »

Les huit hommes qui suivaient Villa constituèrent l'embryon de la fameuse division du nord. Pour tout équipement, ils possédaient neuf fusils, du nouveau calibre 30-30, 500 cartouches, deux livres de café moulu, deux livres de sucre, une livre de sel, et quelques serpes pour tailler dans les broussailles. C'est avec ce petit groupe que Villa gagna la sauvage Sierra de Chihuahua dont il connaissait chaque mètre et où il était très aimé et admiré ; il y leva des hommes, attaqua des garnisons fédérales, les désarma et finit par en nettoyer complètement tout l'État de Chihuahua. Un an ne s'était pas écoulé, en janvier 1914, qu'il établissait solidement son quartier général à Chihuahua même, la capitale de l'État.

C'est à cette époque que je vis arriver à plusieurs reprises — tantôt à Ciudad Juarez, tantôt à Chihuahua — au bureau de télégraphe où je travaillais, un jeune journaliste yankee, grand maigre et blond, avec un petit nez... Il venait accompagné de Dario Silva, l'un des huit hommes qui, huit mois plus tôt avaient passé la frontière avec Pancho Villa. Dario Silva lui prenait ses télégrammes, nous les remettait en nous recommandant : — « Muchachos, faites passer en priorité les télégrammes de Juanito. » — « Muchachos, donnez la préférence aux câbles de Johnny... » Puis il se retournait vers lui et lui disait : « Allons-y, petite tête. » Les câbles étaient adressés à un journal dont je ne me rappelle plus le nom et ils étaient signés John Reed. Mais à cette époque John Reed était inconnu et je l'oubliai rapidement...

Vingt ans plus tard, en 1934, le réalisateur d'Hollywood, Jack Conway, tourna pour la Metro Goldwin Mayer un film intitulé Viva Villa !, qui passa au Mexique. Le rôle de Villa était tenu par Wallace Beery et celui du journaliste américain — ne s'agissait-il pas de John Reed ? — par un acteur replet et petit qui s'appelait, si mes souvenirs sont exacts, Suart Erwin. Quand je vis le film, je ne pus m'empêcher de penser que ce journaliste était ce Johnny ou Juanito de Chihuahua : naturellement, comme il s'agissait d'un film d'Hollywood, le correspondant de guerre ne se limitait pas à envoyer des informations à son journal, mais l donnait des conseils à Pancho Villa et lui indiquait comme il devait mener sa campagne...



La révolution mexicaine s'acheva, ou plutôt, comme ont l'habitude de le dire certains anciens guérilleros, elle « dégénéra » en gouvernement ; j'entrai à l'université et je lus Dix jours qui ébranlèrent le monde. J'en fus d'autant plus ému qu'ayant abandonné mon ancien emploi de télégraphiste, je débutais dans la carrière hasardeuse de journaliste et je recherchais des modèles de bons reportages. J'eus l'occasion de visiter l'Union Soviétique et je fus très ému en voyant la petite plaque qui est scellée dans le mur du Kremlin et qui perpétue la mémoire de l'auteur de ce reportage capital sur la prise de pouvoir par les Soviets et les premiers pas de la grande révolution socialiste.

Vingt années passèrent encore. Un jour que je fouillais dans les rayons d'une petite librairie de Mexico, je tombai sur un livre assez pauvrement édité, qui portait sur sa couverture : « John Reed. México insurgente. » J'achetai le livre. Je le dévorai, et j'appris par la préface de ce reportage ; écrit par John Reed en 1914, avait été publié pour la première fois en espagnol en 1954 : pendant quarante ans, il était resté complètement inconnu, non seulement des Mexicains, mais de tout le public de langue espagnole.

C'est ainsi que je compris de Johnny, Juanito, le joyeux gringo, la « petite tête » de Chihuahua, n'était autre que le fameux John Reed, l'héroïque chroniqueur de la révolution d'Octobre.



Alfredo Varela écrit au début de sa préface à México insurgente : « Le sort de certains livres est étrange. Quelles sont les causes de ce manque d'intérêt du public qui les relèguent au fond des archives, les écartent de la circulation et les condamnent à un injuste oubli ? Et pourtant leur valeur fondamentale leur vaut un jour d'être remis à flot, de connaître la popularité et la diffusion qu'ils méritent. Tel est le cas de México insurgente. Les tentatives de le réduire au silence se

sont finalement avérées vaines. Et l'oubli volontaire, le silence intéressé ont été brisés par la voix vigoureuse de John Reed.

Si Alfredo Barela avait été mexicain et s'il avait connu la susceptibilité, l'orgueil — ou la vanité — des hommes politiques de ce pays, il aurait facilement compris tout le sens de cet « oubli volontaire », dont ont été également victimes des films comme « Que viva México ! d'Eiseinstein, qui est passé dans tous les cinémas du monde sauf ceux du Mexique, ou comme L'ombre du caudillo, ce magnifique film mexicain qui est resté plus de dix ans au fond de sa boîte...

Il était difficile que, dans leur délicate susceptibilité, les caudillos de la révolution mexicaine puissent accepter les descriptions qu'un étranger, John Reed, s'était permis de faire de la misère des peones qui composaient leurs troupes, comme l'impitoyable cruauté et de la totale amoralité de certains chefs. Ce n'est qu'à la mort de ces derniers que le passionnant livre de John Reed put rompre, enfin, cet « oubli volontaire » et ce « silence intéressé » auxquels Alfredo Varela fait allusion... et donner, par ses récits vivants, une image de la révolution mexicaine, bien différente de celle, sombre, catastrophique, sordide, que, longtemps après, les magnats du monde capitaliste avaient pu faire diffuser par tous les moyens d'information à leur solde...



On peut affirmer que les récits du Mexique insurgé constituent le premier travail de John Reed, sinon comme journaliste, du moins, plus précisément, comme correspondant de guerre. Il fit ses premières armes sur les champs de bataille des guérillos mexicains, dans les déserts de Chihuahua ; Ojinaga, Jimenez, LA Nieves (le pays d'Urbina), la Zarca, Yermo, Gomez Palacio∞ Vingt-cinq ans plus tard, voici la description qu'en fait Waldo Frank, cité par le journaliste mexicain José Mancisidor dans un article sur John Reed : « Je me souviens de lui... C'est un garçon de grande taille, imberbe, dont les yeux ont une candeur presque féminine contredite par une bouche énergique aux lèvres minces... » Et plus loin, Waldo Frank, toujours : « Je vois le troubadour Jack Reed en quête de sa princesse lointaine à travers le monde — le Mexique, la Serbie, la Russie — de la dame de ses

pensées : la révolution. En 1917, c'est tout juste si je ne méprisais pas Jack. Nos discussions et ses arguments ne me paraissaient pas convaincants. Il envoyait des chroniques à la revue que je dirigeais, et elles ne le plaisaient pas beaucoup. Son mérite, son talent me semblaient irréels... »

*Le troubadour Jack Reed ! Dans les récits du Mexique insurgé, qu'il s'agisse de fêtes ou de batailles, c'est à chaque instant qu'éclate sa pénétrante sensibilité littéraire, sa profonde émotion poétique, une grâce joyeuse indéfinissable, une humeur vagabonde. On ne les retrouve guère dans ce monument sévère et monolithique que sont les Dix jours qui ébranlèrent le monde. Paul Nizan a défini le journaliste chroniqueur des affaires étrangères comme » l'historien de l'immédiat ». La définition vaut aussi pour le correspondant de guerre. Les Dix jours qui ébranlèrent le monde et *Le Mexique insurgé* sont tous deux de l'histoire, mais si l'on me permet la comparaison, le premier relève de Tacite, le second de Suétone.*

Le premier, Dix jours qui ébranlèrent le monde, est un document objectif, exact, minutieux, incontestable. Certes, la pénétrante sensibilité de l'auteur est touchée par l'immense importance des événements de ces dix jours dont il est le témoin dans les rues de la ville du tsar. Mais cependant il avait renoncé à être « le troubadour Jack Reed en quête de la dame de ses pensées » qu'avait connu Waldo Frank, pour se transformer en chroniqueur honnête, exemplaire ; il avait contenu son émotion à tel point qu'il s'en excuse presque dans sa préface : « Dans la lutte, je n'étais pas neutre. Mais quand il s'est agi de relater l'histoire de ces grandes journées, je me suis efforcé de voir le spectacle avec les yeux d'un reporter consciencieux, soucieux de dire la vérité. »

Tout autres sont les récits du Mexique insurgé. Alfredo Varela donne une définition de Reed assez exacte lorsqu'il écrit : « Finalement, c'est un peintre de fresques. Sa spécialité est la vaste fresque où, à travers mille et un détails, l'histoire se laisse appréhender. » En 1914, la guerre, et plus particulièrement la guerre révolutionnaire, telle qu'elle se déroulait alors au Mexique, gardait encore quelque chose de romantique qui allait fort bien au tempérament de troubadour que Waldo Frank attribue à Reed. C'est son aventure journalistique et militaire du Mexique qui permet à Reed de prendre pour la première fois contact avec des masses véritablement misérables populaires, et des armées mal organisées, mal armées, vêtues de haillons, mais décidées à mourir pour un idéal totalement

matériel — que l'on me pardonne ce paradoxe : un coin de terre d'où tirer de quoi vivre.

Tout au long des mois qu'il a vécus parmi les guérilleros mexicains, John ne fut pas seulement un témoin et un chroniqueur, mais aussi un acteur de beaucoup de faits qu'il relate : et du coup, si les pages du Mexique insurgé, fardent l'empreinte de son émotion, de son horreur, de sa délicatesse, toutes les qualités parfaitement littéraires, il y a, en échange, complètement omis la chronologie, élément pourtant indispensable de l'information journalistique.

*C'est peut-être pour des motifs très personnels que je préfère *Le Mexique insurgé* aux Dix jours. Tous les personnages cités par John Reed, je les ai connus ? Tous les endroits où il est passé, j'y suis passé aussi, durant les années passionnantes de Pancho Villa et la légendaire division du Nord. C'est en hommage au sympathique gringo Juanito, au joyeux reporter Johnny, bien plus qu'au génial chroniqueur de la révolution d'Octobre que je vais tenter de reconstituer l'itinéraire et le calendrier de son passage sur les terres du Mexique révolutionnaire, en espérant que ces brèves précisions pourront être utiles à ses biographes.*



Dans sa préface à l'édition argentine, Alfredo Varela nous explique que « son journal l'envoie en 1911 au Mexique en pleines convulsions ; d'où il commence à envoyer ses articles qui conquièrent l'esprit du public », mais qu'en 1913 il est de retour et qu'il est à Paterson dans le New Jersey pour suivre une grève des travailleurs de l'industrie textile. C'est à la fin de cette année 1913 que nous le trouvons dans l'ingrate bourgade de Presidio, dans le Texas, d'où il essaye de pénétrer au Mexique par la bourgade non moins désolée d'Ojinaga, dans la province de Chihuahua : les troupes de la dictature avaient été défaites à Ciudad Juarez et à Tierra Blanca, tous les chemins vers le sud étaient bloqués par les révolutionnaires, et le général pro-gouvernemental Mercado avait dû se résoudre à abandonner la ville et l'État de Chihuahua par le seul chemin qui lui restait ouvert, celui de la ville-frontière d'Ojinaga.

Mercado avait donc dû se jeter dans la traversée de trois cents kilomètres de désert hostile, avec environ dix mille soldats et plusieurs centaines de civils terrorisés : els journaux ont appelé cette marche « la caravane de la mort ». Mercado quitta Chihuahua le 27 novembre 1913 et arriva quinze jours plus tard à Ojinaga avec la moitié de ses effectifs ; le 31 décembre, il devait déjà affronter les troupes des chefs villistes Panfilio Natera et Toribio Ortega et, à la fin de janvier 1914, ceux-ci l'obligèrent à la pointe du fusil à passer le Rio Grande, de l'autre côté de la frontière, pour demander asile aux autorités militaires des États-Unis, dont le commandant, dans cette région, était tout simplement le colonel John J. Pershing^{}. John Reed raconte comment les Mexicains furent rassemblés par les soldats américains dans un immense corral, puis emmenés à Fort Bliss dans le Texas. Le général Miguel Sanchez Lamago raconte de son côté, dans son Histoire militaire de la révolution constitutionnaliste, que, ce travail achevé, « le colonel Pershing demanda et obtint du général Francisco Villa l'autorisation de se rendre à Ojinaga pour lui présenter ses félicitations. »*

On peut donc affirmer que le premier contact entre le futur chroniqueur de la révolution d'Octobre et les guérilleros mexicains a dû se produire deux ou trois semaines avant le premier contact entre Pancho Villa et son futur adversaire — qui devait devenir le héros de la première guerre mondiale —, Pershing : c'est-à-dire dans la dernière semaine de 1913 ou la première semaine de 1914, dans cette Ojinaga, sordide, en ruine, affamée, corrompue et désespérée, dont Reed décrit magistralement l'ambiance dans le premier récit de ce livre.

Au milieu de tant de misères, de tant d'horreur et de terreur, le nouveau reporter guérillero se sentit immédiatement concerné : c'était la grande aventure dont il avait rêvé. Il s'acclimata aussitôt et son esprit joyeux et léger sur parfaitement comprendre cet humour noir et parfois même macabre qui est l'apanage du métis mexicain, particulièrement quand il porte un pistolet à la ceinture.



^{*} Futur commandant en chef du corps expéditionnaire américain en France en 1917.

Le général Mercado, chassé devant lui par les soldats de Villa passa donc le fleuve et se rendit aux Américains et John Reed se retrouva « galopant dans le désert vers le front aux côtés d'une centaine de soldats constitutionnalistes en haillons ». Le front vers lequel il galopait se trouvait à mille kilomètres de la frontière et à mille kilomètres de Mexico : plus précisément à mi-chemin sur la voie ferrée qui relie Mexico à Ciudad Juarez : l'important nœud ferroviaire, le centre agricole et commercial, le point stratégique primordial que constitue la ville de Torreon.

La chute d'Ojinaga le 10 janvier 1914 avait permis à Francisco Villa et à sa division du Nord de liquider les derniers vestiges de l'armée de la dictature dans l'État de Chihuahua et de prendre totalement le contrôle de ce dernier. Villa se mit donc à préparer la reprise de Torreon qu'il avait dû abandonner plusieurs mois auparavant devant la puissante force fédérale du général José Refugio Velasco. Villa devait marcher avec le gros de ses troupes en suivant la voie du chemin de fer central, longue de trois cent cinquante kilomètres et détruite en plusieurs points par les soldats fédéraux dans leur retraite ; dans le même temps, le général Tomas Urbina, « le lion de Durango » comme l'appelle Reed, devait faire mouvement sur le flanc droit en partant de sa base de Las Nieves, dans l'État de Durango, à environ deux cents kilomètres au nord-ouest de Torreon. Urbina disposait déjà, au col de La Puerta — un passage étroit dans une chaîne escarpée — d'un avant-poste composé d'une centaine d'hommes mal armés... A l'est de ce col et à trente kilomètres à peine de La Cadena, dans l'importante cité minière de Mapimi, se trouvaient cantonnés plus d'un millier d'hommes, anciens guérilleros passés au service de la dictature, sous le commandement du redoutable général Benjamin Argumedo. C'est dans ces parages que nous retrouvons Johnny, Juinito — c'est-à-dire John Reed.



Chroniqueur objectif et attentif, impatient d'intervenir le plus concrètement possible dans l'aventure passionnante qu'il vivait, le jeune reporter américain préféra partager les risques et les vicissitudes des hommes de l'avant-garde, plu-

tôt que de demeurer dans la sécurité relative du Quartier Général. Le major Juan M. Vallejo qui fut l'aide de camp du « lion de Durango » raconte ces journées : « En février 1914, nous vîmes arriver un Américain qui nous dit, en mauvais espagnol, qu'il voulait parler au général Urbina. — va donc voir ce que veut cet oiseau-là, me dit Urbina. L'Américain me remit un sauf-conduit signé du général Villa et sa carte : John Reed, Metropolitan Magazine, New York. Il expliqua qu'il désirait passer quelques jours avec nous pour écrire des articles et me demanda de le présenter au général Urbina. Celui-ci accepta de bonne grâce et Reed resta quatre jours parmi nous à griffonner des notes et à prendre des photos. »

Pour montrer combien la vie valait alors peu de chose au Mexique, le major Vallejo raconte cette anecdote : « Un dénommé Pablo Seañez demanda à Urbina de lui prêter une auto pour lui permettre de mener une femme voir le médecin dans un bourg voisin. Nous montâmes dans l'auto, Pablo, la femme, Reed et moi-même. Au passage d'une rivière, la voiture tomba en panne. Pablo, qui aimait à jouer au matamore, sortit son pistolet et se mit à crier que la voiture était surchargée, qu'il fallait l'alléger et qu'il n'y avait qu'à tuer Reed. Je réussis à le convaincre de rentrer son pistolet, pendant que Reed, descendant de l'auto, se mettait à la pousser. Le moteur se remit en marche et Seañez éclata de rire en disant : — Eh bien nous voilà avec un cheval de plus... »

Il s'agissait certainement pour Seañez que d'une grossière plaisanterie. Je l'ai bien connu : j'ai été télégraphiste sous ses ordres. C'était, de toute évidence, un assassin joyeux et insouciant. Il tuait sans haine ni rancune, tout simplement comme disent les machos mexicains « para darle gusto al dedo » « pour donner du goût au doigt ». Il était très jeune, à peu près le même âge que Reed — et c'est pour cette raison qu'il se prit dès le début d'une vive amitié pour lui.



Dans l'énumération, digne d'Homère et de Cervantès ; qu'il consacre aux paladins qu'il trouva là, dans l'attente du départ pour Torreon, c'est Pablo Seañez

que Reed consacre le passage le plus long et le plus élogieux *. À la première prise de Torreon, Seañez n'exécuta pas, comme le relate John Reed, en compagnie du major Fierro et du capitaine Borunda, quatre-vingts prisonniers, mais bien trois cents. C'est tout de même bien peu, en comparaison des trois cent mille victimes d'Hiroshima et de Nagasaki ; certes ces tueries géantes et ces génocides atomiques ont l'avantage de ne fatiguer le doigt de personne à force d'appuyer sur la gâchette...

Seañez était, je le répète, un assassin joyeux et insouciant. Quand il venait de tuer quelqu'un, il prenait une figure d'enfant innocent et s'exclamait d'un air pénétré : — Dieu sait que je ne le voulais pas... ! Mais comme tous ces hommes, il avait un véritable culte de l'amitié, et il semble bien que celle qu'il éprouvait pour Reed était très sincère. Sa jeunesse, sa simplicité, sa franchise conquièrent Reed pendant les quelques jours qu'il vécut parmi ces hommes féroces et ingénus. Lors de la dure marche qui les mena vers les postes avancés d'Urbina, Pablo Seañez dit : « Je me sens malade ; » Juan Reed montera mon cheval. » Or ces hommes faisaient moins de difficulté pour confier à un autre leur femme que leur cheval. En lui disant au revoir, le terrible guérillero Urbina lui avait dit : « — Faites bon voyage. Je vous ai confié à Pablito... » Et auparavant, pour le retenir au cantonnement, il lui avait tout proposé, y compris une femme pour lui réchauffer son lit. Le jeune capitaine Longino Guereca, celui dont il décrit l'incroyable bravoure, le présente à ses parents en ces termes : « — Voici mon ami le plus cher, Juan Reed, mon frère... » Et lorsque quelques officiers et soldats, chez qui la boisson a réveillé la vieille animosité contre les Yankees, commencent à l'accuser d'être un espion et un lâche et à réclamer qu'on le fusille, un défenseur surgit aussitôt et tient tête aux agresseurs : le gigantesque capitaine Fernando les met en garde : « — L'Américain est mon ami ! retournez à vos bancs et occupez-vous de vos affaires... » Et son « frère » le jeune Longino Guereca calme la colère de Julian Reyes en ces termes : « Ça suffit ! Ce camarade a traversé des milliers de kilomètres par terre et par mer pour raconter aux gens de son pays la vérité sur la lutte pour la liberté. Il va au combat sans arme. Il est plus courageux que toi, puisque tu as un fusil. Alors écarte-toi et fiche-lui la paix ! »

* Voir p. 35.

Deux choses fascinèrent Reed : la grandeur du désert et la noblesse désintéressée de ces paysans affamés et en loques qui étaient toujours prêts à donner leur vie pour leur idéal d'amitié et de liberté... Avec eux, donc, il rejoint ce poste avancé de La Cadena. Quelques jours plus tard, il y reçoit le baptême du sang : le choc de cent guérilleros du colonel Petronilo Hernandez et des mille deux cents colorados sans pitié du traître ex-madériste Benjamin Argumedo provoque la « fuite du mister » Il prend le chemin de Chihuahua.



John Reed raconte : « J'étais à Chihuahua. Mon journal m'avait demandé d'aller à Hermosillo, dans l'État de Sonora, pour obtenir une interview de Carranza, au moment de l'affaire Benton. » Benton était un aventurier anglais, un esclavagiste cynique qui, le revolver à la main, avait injurié et menacé Villa, confiant dans la puissance de l'escadre anglaise. Mais celle-ci ne vint pas à son aide et il fut fusillé à Samalayuca le 16 janvier 1914. On raconte que lorsqu'il vit que les soldats creusaient sa tombe, il leur dit avec un flegme tout britannique : « — Creusez donc plus profond, les coyotes vont me déterrer ! » Une fois accomplies les instructions de son journal, Reed revint à Chihuahua où il put se joindre au gros des forces de Villa qui, le 16 mars, se mirent en marche pour Torreon ? Villa lui-même à leur tête.

Le dernier récit de ce livre, et le plus long, est la relation de cette marche et des combats qui précèdent la prise de Torreon par les troupes constitutionnalistes. La forme en est aussi minutieuse et aussi précise que dans les Dix jours qui ébranlèrent le monde, mais avec beaucoup plus de couleur, d'émotion, et, disons le mot, de lyrisme. Le récit s'arrête avec la chute de Gomez Palacio, petite ville jumelle de Torreon, sur la rive du Rio Nazas. La bataille sanglante de Gomez Palacio, qui ne fut qu'un simple épisode de la lutte pour la position-clef de Torreon, impressionna profondément le jeune journaliste.



Que la grandeur sauvage et impitoyable du désert ait impressionné l'universitaire cultivé, le New Yorkais habitué à la civilisation urbaine, cela s'explique parfaitement. Son biographe Alfredo Varela le qualifie de « peintre mural : sa spécialité est la vaste fresque, où, à travers mille et un détails, l'histoire se fait compréhensible ». Un précurseur, en quelque sorte de Diego Rivera dont la thèse était précisément d'écrire sur les grandes murailles publiques l'histoire que nos peuples à moitié analphabètes n'étaient pas capables d'apprendre dans les livres. dans ses descriptions de ces grandes plaines désolées, bordées de chaînes abruptes, du nord du Mexique, John Reed transmet au lecteur sa propre fascination.

Mais qui étaient ces chanteurs de ballades qui l'ont eux aussi, tant fascinés ?

C'était l'autre grand amour mexicain de John Reed : les vieux peones des haciendas féodales léguées par le porfirisme, et les fils de ces peones qui s'étaient fait provisoirement soldats pour en finir justement avec les soldats de l'armée féodale et de la dictature qui les opprimait.



« — Quand la révolution aura triomphé, c'est vous qui serez l'armée, dis-je au capitaine Fernando. il me fit cette réponse surprenante : — Quand la révolution aura triomphé ; il n'y aura plus d'armée. Nous sommes fatigués des armées... » Ainsi, cinquante ans avant Ho Chi Minh et Fidel Castro, ces paysans incultes, féroces, désintéressés et joyeux, ces chanteurs de ballades, savaient déjà que l'instrument le plus efficace contre l'esclavage et la tyrannie, ce ne sont pas les armées, mais les peuples en armes.

Le jeune journaliste a donc ressenti au Mexique un grand amour pour les peones. Il n'est pas trop audacieux d'imaginer que cette rencontre avec ce peuple

dont il a partagé pendant plusieurs mois les misères et les joies simples lui révéla son destin d'écrivain et de militant révolutionnaire.

Mais si Reed est, dans ce livre, « un grand peintre de fresques », il est aussi un portraitiste sobre et magnifique. Ses descriptions du général Urbina et de Carranza sont là pour le prouver.

Ce fut un matin de juin 1914 que je vis pour la dernière fois Johnny, le sympathique gringo. Il était venu déposer un télégramme au guichet de la poste de Ciudad Juarez. Il laissa trois ou quatre dollars à l'employé. Le 3 juillet, il était à New York, d'où il écrivait à son professeur Charles Townsend Copeland, de l'université de Harvard, la dédicace que l'on lira au début de ce livre.

Entretiens, au Mexique, ses amis, les peones en haillons de la division du Nord qu'il avait tant aimés, avec Villa à leur tête, après deux semaines de combats sanglants avaient taillé en pièces le brillante armée fédérale, successivement à Torreon, où ils entrèrent le 3 avril, puis à Zacatecas qui fut mise à feu et à sang le 3 juin ; la chute de cette dernière position clef marque la chute de la dictature ignominieuse du général Victoriano Huerta qui démissionna en prononçant, en guise d'adieu au peuple qu'il avait tant opprimé et ensanglanté, ces paroles sarcastiques : « Que Dieu vous bénisse, et moi de même ! »

Aujourd'hui, ce peuple peut s'enorgueillir de ce qu'il a été dans le feu de sa lutte pour la liberté ; John Reed y a forgé son esprit révolutionnaire et est devenu le maître-journaliste, de la lignée de tous ceux qui sont morts en risquant leur vie pour recueillir pour la postérité les témoignages de la barbarie guerrière de notre époque.

RENATO LEDUC

*Au Professeur C. Townsend Copeland
de l'Université de Harvard*

Mon cher Copey,

Je me souviens que tu t'es étonné de ce que je n'avais pas voulu écrire sur ce que j'avais vu lors de mon premier voyage à l'étranger.

Depuis j'ai visité un pays qui m'a incité à le faire. Mais en écrivant ces impressions du Mexique, force m'est bien de penser que je n'aurais jamais vu ce que j'y ai vu, si je n'étais pas passé par ton enseignement.

Je ne puis qu'ajouter à ce que tant d'autres qui écrivent t'ont déjà exprimé : t'écouter, c'est apprendre à voir la beauté cachée du monde visible ; être ton ami, c'est tenter d'être intellectuellement honnête.

C'est pourquoi je te dédie ce livre, dans la certitude que tu feras tiennes les parties qui te plairont et que tu me pardonneras le reste.

As ever

JACK
New York, 3 juillet 1914.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

À LA FRONTIÈRE

[Retour à la table des matières](#)

Après l'évacuation de Chihuahua et la terrible et tragique retraite à travers six cents kilomètres de désert, l'armée fédérale sous les ordres de Mercado demeura trois mois à Ojinaga, sur la rive mexicaine du Rio Grande

Du haut de la grossière terrasse en terre battue de la poste de Presidio, sur la rive nord-américaine, au-delà du demi-kilomètre de broussailles ensablées qui descendaient vers les eaux du fleuve maigres et troubles, on pouvait voir la ville se détacher clairement sur la bas du plateau, au milieu d'un désert embrasé entouré de montagnes abruptes et pelées.

On voyait ses maisons rectangulaires de briques brunes, et, çà et là, la coupole orientale de quelque vieille église espagnole. C'était une zone désolée, sans arbres : on s'attendait à voir y surgir des minarets. Le jour, les soldats fédéraux en uniformes blancs et déguenillés u-y pullulaient, creusant paresseusement des tranchées. Des rumeurs couraient que Villa s'approchait avec des forces constitutionnalistes victorieuses ? De brusques scintillements éclataient que le soleil tombait sur les canons de campagne. De lourds et étranges nuages rosés s'élevaient dans la quiétude de l'air.

Le soir, lorsque le soleil s'enfonçait, éclatant comme la fonte en fusion, des patrouilles de carabiniers passaient rapidement, découpant leur silhouette sur

l'horizon, pour gagner les avant-postes nocturnes. Et la nuit tombée, brillèrent dans la ville des feux mystérieux.

Trois mille cinq cents hommes cantonnaient à Ojinaga. C'était là tout ce qu'il restait des dix mille hommes de Mercado et des cinq mille qui étaient venus les renforcer de Mexico, en marchant vers le nord sous les ordres d'Orozco. Sur les trois mille cinq cents hommes, il y avait quarante-cinq majors, vingt et un colonels et onze généraux.

Je voulais rencontrer le général Mercado ; mais un journal avait publié des choses désagréables sur le général Salazar, et celui-ci avait interdit la présence des journalistes dans la ville. J'envoyai une requête fort polie au général Mercado ; elle fut interceptée par le général Orozco qui la renvoya avec cette réponse :

« Honorable et estimé señor : si vous mettez le pied à Ojinaga, je vous collerai au poteau et j'aurai le grand plaisir de vous faire, de ma propre main, quelques boutonnières dans le dos. »

Cependant, tout bien pesé, je franchis un jour le fleuve au gué et je pénétraï dans la ville.

Par bonheur, je ne rencontrai pas le général Orozco. Rien ne semblait s'opposer à mon entrée. Toutes les sentinelles que je vis étaient occupées à faire la sieste à l'ombre des murs d'*adobe* *. Mais presque immédiatement, je me heurtai à un officier fort courtois, du nom d'Hernandez, à qui j'expliquai mon désir de voir le général Mercado.

Il ne me posa aucune question sur mon identité, mais fronça les sourcils, croisa les bras et éclata :

— Je suis le chef d'état-major du général Orozco, et je ne vous mènerai pas voir le général Mercado !

Je ne répondis pas. Au bout de quelques instants, il ajouta :

— Le général Orozco hait le général Mercado ! il trouve indigne de lui de se rendre à sa caserne, et le général Mercado ne se risque pas à venir à la caserne du

* Argile et terre battue.

général Orozco ! C'est un lâche ! Il s'est sauvé à Tierra Blanca et il s'est enfui à Chihuahua !

— Et les autres généraux, ils le détestent aussi ?

Il se concentra, me regarda de travers d'un air irrité, et me répondit, un sourire ironique aux lèvres :

— *Quien sabe... ?*

Je pus voir finalement le général Mercado. C'était un homme petit, gros, sentimental, préoccupé, hésitant, qui pleurnichait en gonflant une longue histoire comme quoi l'armée nord-américaine aurait traversé le fleuve et aidé Villa à gagner la bataille de Tierra Blanca.

Les rues blanches et poussiéreuses du bourg débordaient de saleté et de fourrage ; la vieille église sans fenêtres avait trois énormes cloches espagnoles qui pendaient à l'extérieur, accrochées à un pieu ; un nuage d'encens bleu s'échappait de la porte noircie, où les *soldaderas* * priaient pour la victoire nuit et jour, courbées sous les rayons d'un soleil incendiaire. Ojinaga avait été perdue et récupérée cinq fois. Peu de maisons avaient encore un toit et tous les murs avaient été ravagés par les obus. Dans les étroits logements abandonnés vivaient les soldats, leurs femmes, leurs chevaux, les poules et les cochons volés dans la campagne avoisinante. Les fusils étaient entassés dans les coins ; les harnachements, empilés dans la poussière ; les soldats en loques ; rares étaient ceux qui possédaient un uniforme complet. Accroupis sous les porches autour de maigres foyers, ils faisaient bouillir des épis de maïs vert et de la viande séchée. Ils mouraient quasiment de faim.

Tout au long de la rue principale défilait une procession ininterrompue de gens affamés, malades, épuisés, que la peur des rebelles qui s'approchaient avait chassés de l'intérieur du pays. Huit jours durant, ils avaient marché pour traverser le plus terrible désert du monde. Les soldats fédéraux les arrêtaient dans les rues par centaines et les dépouillaient de tout ce dont ils avaient envie. Puis ils s'en allaient franchir le fleuve et là, en territoire nord-américain, il leur fallait encore

* Femmes des soldats mexicains.

affronter les griffes des douaniers, du fonctionnaire de l'immigration et des patrouilles de l'armée qui les enregistraient pour les désarmer.

Des centaines de réfugiés traversaient le fleuve ; certains à cheval, poussant leur troupeau ; d'autres dans de petites voitures, d'autres à pied. Les inspecteurs ne se distinguaient guère par leur courtoisie.

— Descends de cette charrette ! cria l'un deux à une femme qui tenait un paquet dans ses bras. Elle essaya de balbutier :

— Mais pourquoi señor ?

— Descends tout de suite, ou c'est moi qui te fais descendre ! C'était l'inspecteur. Il dressait un registre minutieux, brutal, inutile, pour les femmes comme pour les hommes. Je vis une femme passer la rivière à gué ; elle relevait ses jupes sur ses mollets avec indifférence. Elle était enveloppée d'un grand châle qui se gonflait un peu par-devant, comme si elle y dissimulait quelque chose.

— Eh là ! cria le douanier. Qu'est-ce que tu portes sous ton châle ?

Elle ouvrit lentement son châle et lui répondit doucement :

Je ne sais pas encore, señor, si c'est une fille ou un garçon.

Ce furent des journées glorieuses pour Presidio : un petit village isolé, d'une indescriptible désolation, quelques quinze baraques d'*adobe* éparpillées sans ordre le long du fleuve, au milieu des sables et des pierrailles. Le vieux Kleinmann, le commerçant allemand, se fit une fortune en vendant aux réfugiés et en approvisionnant l'armée fédérale, de l'autre côté du fleuve. Il avait trois superbes filles, qu'il gardait enfermées dans une mansarde de sa boutique, car toute une bande de Mexicains, *vaqueros* ardents et amoureux, attirés à des kilomètres à la ronde par la renommée des demoiselles, rôdaient alentour comme des chiens. Il passait la moitié de son temps à sa boutique à travailler dans l'angoisse, nu jusqu'à la ceinture ; l'autre moitié, il l'employait à courir dans tous les sens, un pistolet à la ceinture, pour éloigner les amoureux.

A toute heure du jour ou de la nuit, des essaims de soldats fédéraux désarmés traversaient le fleuve et venaient se presser dans la boutique et dans la salle de billard. Parmi eux circulaient des personnages sinistres, énigmatiques, qui se don-

naient des airs importants ; c'étaient des agents secrets, tant des rebelles que des fédéraux. Tout autour, dans la pierraille, campaient des centaines de réfugiés misérables. La nuit, on ne pouvait pas faire un pas sans tomber sur un complot ou sur un contre-complot. Des gardes texans et des soldats des États-Unis rôdaient là-dedans, mais aussi des agents d'entreprises nord-américaines, qui essayaient de faire passer des consignes secrètes à leurs représentants à l'intérieur du Mexique.

À la poste, un certain Mackenzie, très en colère, trépignait. Il avait des lettres importantes à envoyer aux mines de l'*ASARCO* (American Smelting and Refining Co de Santa Eulalia). Indigné, il hurlait :

— Le vieux Mercado prétend ouvrir et lire toutes les lettres qui passent à travers ses lignes !

— Mais, lui fis-je remarquer : comme cela elles passeront ; n'est-ce pas le principal ?

— Ah oui ? Est-ce que vous croyez que l'*ASARCO* peut admettre que ses lettres soient ouvertes et lues par un sale pouilleux ? Empêcher une compagnie américaine d'envoyer une lettre confidentielle à ses employés, c'est un outrage inqualifiable !

Et il conclut avec simplicité :

— S'il ce n'est pas un motif d'intervention, alors qu'est-ce qu'il faut ?

Il y avait là toutes sortes d'agents d'entreprises d'armes et de munitions, de revendeurs et de contrebandiers ; parmi eux, un petit bonhomme, photographe de son métier, qui faisait des agrandissements de portraits à cinq pesos pièce. Il circulait, fébrile, parmi les Mexicains, et récoltait des milliers de commandes, sans demander aucun engagement, le règlement devant s'effectuer à la réception des agrandissements — qui de toute évidence n'arriveraient jamais. C'était sa première expérience avec les Mexicains et il était absolument enchanté de la quantité des commandes qu'il prenait. Un Mexicain peut de la même manière commander un portrait, un piano ou une auto, du moment qu'il n'a pas à payer ; cela lui donne des idées de prospérité.

Le petit vendeur d'agrandissements me donna son avis sur la révolution mexicaine. Pour lui, le général Huerta devait être un homme du meilleur monde, car il

savait de source sûre qu'il était un parent lointain par sa mère de la distinguée famille Carey, de Virginie...

Deux fois par jour, sur la rive nord-américaine, patrouillaient des groupes à cheval, fort attentifs à marcher à la même hauteur que les troupes de cavalerie qui, de l'autre côté, gardaient la berge mexicaine. Les deux parties se surveillaient étroitement par-dessus la frontière. De temps en temps, un Mexicain, incapable de maîtriser ses nerfs, lâchait une balle dans la direction des Nord-Américains ; aussitôt les deux groupes tiraillaient, à l'abri des broussailles. Un peu au-delà de Presidio étaient cantonnés deux escadrons du 9^e régiment de cavalerie noire. Un Mexicain, accroupi de l'autre côté du fleuve, s'adressait ironiquement en anglais à l'un de ces soldats noirs qui faisaient boire son cheval sur la berge.

— Dis donc le nègre, quand est-ce que vous allez la passer la ligne, maudits *gringos* ?

— Mes c... ! répondit le noir. Nous n'avons pas du tout l'intention de la franchir. Nous allons seulement la repousser jusqu'à la grande mare.

Parfois un riche réfugié, avec une bonne quantité d'or cousue sous la couverture de son cheval, parvenait à franchir la rivière sans que les fédéraux le découvrent. À Presidio, six grandes automobiles très rapides attendaient spécialement ce genre de victimes. On lui demandait cent dollars en or pour le conduire jusqu'au chemin de fer ; on pouvait tenir pour certain qu'en chemin, dans quelque coin solitaire et désertique au sud de Marfa, il serait dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui par une bande d'individus masqués.

De telles occasions amenèrent au bourg, comme un ouragan, le shérif du comté monté sur un cheval gris, tout droit sorti d'un western de la meilleure tradition. Il avait lu tous els romans sur la question et savait comment doit se tenir un authentique shérif de l'Ouest : deux pistolets sur les hanches, le sabre mexicain sous le bras, l'énorme couteau enfoncé dans la botte gauche, et un fusil en travers de la selle. Sa conversation était émaillée des plus horribles blasphèmes, mais il n'avait jamais arrêté un seul criminel. Une fois achevé son travail diurne, qui consistait essentiellement à faire respecter la loi sur le port des armes et le jeu de poker dans le comté de Presidio, on pouvait être certain de le rencontrer dans l'arrière-boutique de Kleinmann, occupé bien tranquillement à taper la carte.

La guerre et les rumeurs de guerre maintenaient dans Presidio une tension fiévreuse. Nous savions tous que, tôt ou tard, l'armée constitutionnaliste arriverait de Chihuahua et attaquerait Ojinaga. D'ailleurs, dans cette éventualité, les généraux s'étaient réunis pour fixer les conditions de la retraite de l'armée fédérale d'Ojinaga avec le major commandant les troupes frontalières nord-américaines, manifestant leur désir de résister à l'attaque rebelle un temps raisonnable — par exemple deux heures — et de solliciter ensuite l'autorisation de traverser la rivière...

Nous savions qu'à quinze kilomètres au sud, au Paso de la Mula, cinq cents volontaires rebelles gardaient le seul chemin qui mène d'Ojinaga au-delà des montagnes. Un jour, un courrier réussit à tromper les lignes fédérales et à passer la rivière porteur d'importantes nouvelles : la musique des fédéraux était allée parcourir les environs en donnant des concerts, les constitutionnalistes l'avaient capturée et l'avaient obligée à jouer deux heures durant sur une place publique sous la menace de leurs fusils. Le narrateur ajouta que l'on avait réussi de cette manière à atténuer un peu la dureté de la vie dans le désert. Nous ne pûmes jamais éclaircir les raisons pour lesquelles l'orphéon avait été envoyé donner des concerts, tout seul, en plein désert, à quinze kilomètres d'Ojinaga.

Les fédéraux restèrent encore un mois à Ojinaga, et Presidio prospéra en conséquence. Puis un beau matin, Villa surgit brusquement du désert à la tête de ses troupes. Les fédéraux résistèrent « un temps raisonnable » — exactement deux heures — ou, pour être plus précis, jusqu'à ce que Villa, au galop lancé au même train qu'une batterie de canons, poursuive ses ennemis jusqu'au fleuve et le leur fasse traverser dans une fuite éperdue. Les soldats nord-américains les rassemblèrent dans un immense corral, pour les envoyer dans un camp de prisonniers enclos de fil de fer, à Fort Bliss, dans le Texas.

Cette fois, pour le coup, j'étais bien entré au Mexique : je galopais dans le désert, aux côtés d'une centaine de soldats constitutionnalistes en haillons qui gagnaient le front.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

1. Le pays d'Urbina

[Retour à la table des matières](#)

Un contrebandier venant de Parral est arrivé au village, menant une mule chargée de *macuche* — le *macuche* se fume quand on ne peut pas trouver de tabac —, et j'ai profité de son sillage pour me mêler à la population et aller aux nouvelles.

Cela se passait à Magistral, un village de montagne de la région de Durango, à trois jours de marche du chemin de fer. Un homme a acheté un peu de *macuche* ; j'ai acheté le reste et nous avons envoyé un garçon chercher des feuilles de maïs. Nous avons allumé tous les trois les cigarettes ainsi confectionnées, et nous nous sommes accroupis autour du contrebandier ; le village n'était au courant de la révolution que depuis quelques semaines. Les nouvelles les plus alarmantes circulaient : les fédéraux avaient rompu l'encerclement de Torreon et ils venaient dans notre direction, brûlant les fermes et assassinant les habitants *pacifiques* ; les troupes nord-américaines avaient passé le rio Grande ; Huerta avait démissionné ; Huerta était allé en personne dans le Nord se rendre compte de l'état des troupes

fédérales ; Pascual Orozco était port à Ojinaga ; et Pascual Orozco arrivait du sud avec dix mille *colorados*. Le narrateur émaillait abondamment ses nouvelles de gestes dramatiques, marchant, gesticulant, faisant danser sur sa tête son vaste sombrero galonné ; se drapant dans sa grande couverture bleue déteinte, il tirait des coups de fusil imaginaires, donnait des coups de sabre, tandis que son auditoire murmurait ; plus intéressante était que le général Urbina était parti pour le front deux jours auparavant.

Un arabe renfrogné du nom d'Antonio Swayfeta, qui se rendait à Parral dans un cabriolet à deux roues, m'a permis d'aller avec lui jusqu'à Las Nieves, résidence du général. Vers le milieu du jour, nous avons atteint le sommet de la montagne et nous nous sommes dirigés vers les hautes terres de la grande plaine du nord du Durango ; nous descendions, doucement bercés au milieu des vagues de la savane jaune qui s'étendait à perte de vue, si loin que les troupeaux dans les pâturages se changeaient en points minuscules, jusqu'à disparaître finalement sur le fond pourpre des falaises de la montagne qui semblait si proche qu'on croyait pouvoir l'atteindre d'un jet de pierre.

La réserve de l'arabe s'est évanouie et il m'a déversé l'histoire de sa vie ; je n'ai pas compris grand-chose à son discours, mais j'en ai suivi le fil général, qui se situait surtout sur le plan commercial. Il avait été une fois à El Paso et la considérait comme la ville la plus belle du monde. Mais le Mexique était meilleur pour le commerce : les juifs y sont peu nombreux parce qu'ils ne peuvent se mesurer aux arabes.

De toute la journée, le seul être humain que nous avons rencontré fut un vieil homme couvert de haillons, monté sur un âne, enveloppé dans un *sarape* * à carreaux noirs et rouges, sans pantalon, mais étreignant quelque chose qui avait dû être un fusil. Il cracha devant lui, et nous expliqua qu'il avait été soldat, qu'après trois ans de réflexion il avait décidé de rejoindre la révolution et de combattre pour la liberté, mais qu'à sa première bataille, il avait entendu le bruit du canon — le premier de sa vie — et qu'il s'était mis immédiatement en devoir de rentrer chez lui, à El Oro, où il se proposait de se terrer dans une mine d'or et d'y rester jusqu'à ce que la guerre soit bien terminée...

* Couverture mexicaine servant de manteau.

Antonio et moi nous sommes restés silencieux. De temps à autre, il s'adressait à sa mule dans un impeccable castillan. Il me laissait entendre ainsi que sa mule avait un *puro corazón*, un « cœur pur ». Le soleil s'est accroché un instant à la crête rouge des montagnes de porphyre, masquant l'immensité turquoise du ciel couvert de nuages en lambeaux. Puis toutes les ondulations du désert se sont mises à resplendir.

Tout d'un coup sont apparues devant nous les solides fortifications d'une grande propriété — l'une des rares que l'on rencontre dans cette vaste région — : une importante enceinte de murs blancs flanqués de tourelles, avec une porte de fer couverte de clous décorés. Elle se dressait sur une petite colline, majestueuse et menaçante, comme un château-fort ; elle était entourée de clôtures circulaires d'*adobe*, et au-dessous, dans le lit du ruisseau desséché que nous avons suivi, la rivière souterraine revenait à la surface, formant une mare qui allait à nouveau se perdre dans le sable. De minces lignes de fumée montaient de l'intérieur, toutes droites, pour s'évanouir dans les derniers rayons du soleil. Entre la rivière et la porte allaient et venaient des silhouettes féminines, petites et noires, tandis que deux cavaliers rentraient des troupeaux dans les corrals. C'était l'heure où les montagnes de l'ouest se teintaient d'un bleu de velours ; le ciel pâle se couvrait d'un dais rose et moiré. Lorsque nous sommes arrivés à la grande porte de la ferme, le ciel s'emplissait d'une véritable pluie d'étoiles.

Antonio a demandé don Jesus. S'enquérir de don Jesus dans une ferme est toujours le meilleur moyen d'arriver à ses fins, car c'est invariablement le nom de l'administrateur. Celui-ci a fini par apparaître ; c'était un homme d'une stature magnifique, qui portait un pantalon collant, une chemise de soie rouge, un sombrero gris garni d'ornements d'argent ; il nous a invités à entrer. Le long des murs, aux portes, pendaient des tranches de viande séchée, des chapelets de piments et des vêtements sortant de la lessive. Trois jeunes filles traversaient la petite place à la file, balançant des pots d'eau sur leur tête, criant entre elles de la voix âpre des femmes mexicaines. Dans une maison, une femme accroupie donnait le sein à son fils ; dans la suivante, une autre était agenouillée pour l'interminable besogne qui consiste à moudre le maïs dans un mortier de pierre.

Enveloppés dans leurs *sarapes* décolorés, les hommes étaient accroupis autour de petits feux, et ils fumaient des cigarettes de maïs en regardant travailler les femmes. Tous se sont levés et nous ont entourés pendant que nous dessellions, en

nous disant *buenas noches* d'une voix aimable ; curieux, sans timidité, ils nous posaient des questions : d'où venions-nous ? où allions-nous ? Quelles nouvelles apportions-nous ? Les madéristes avaient-ils déjà attaqué Ojinaga ? Était-ce vrai qu'Orozco allait venir tuer les *pacifiques* ? Est-ce que nous connaissions Panfilo Silveyra ? C'était un sergent, un des hommes d'Urbina. Il était de cette maison, le cousin de cet homme. Ah, cette guerre était trop dure !

Antonio est allé marchander un peu de maïs pour la mule en suppliant : — Un tout petit peu, rien qu'un peu de maïs... Certainement don Jesus ne le lui ferait pas payer, une mule mange si peu !

Je suis entré dans la maison négocier un repas. La femme a tendu les mains :

— Nous sommes tellement pauvres maintenant. — Un peu d'eau, quelques haricots, quelques *tortillas*. C'est tout ce que nous mangeons dans cette maison... Du lait ? Nous n'en avons pas. Des œufs ? Nous n'en avons pas. De la viande ? Nous n'en avons pas. Du café ? Si peu, Dieu me protège !

J'ai hasardé : — On pourrait peut-être en acheter dans une autre maison avec cet argent ?

— *Quien sabe* ? m'a-t-elle répondu, de mauvaise grâce.

À ce moment est arrivé son mari et il lui a reproché son manque d'hospitalité.

— Ma maison est à vos ordres ! m'a-t-il dit avec emphase, et l-il m'a demandé une cigarette.

Il s'est installé à son aise tandis qu'elle apportait les sièges familiaux et nous invitait à nous asseoir. Le logement avait de bonnes proportions, le sol était en terre battue et le toit était fait de fortes poutres ; sur tous les côtés, de l'*adobe*. Le mur et le toit étaient blanchis, et, à première vue, d'une extrême propreté. Dans un coin, un grand lit métallique ; dans un autre, une machine à coudre Singer, comme j'en ai vu dans toutes les maisons mexicaines où je suis entré. Il y avait aussi une petite table, sur laquelle se trouvait une carte postale représentant la Vierge de Guadalupe, et une bougie brûlait devant. En haut du mur pendait une illustration fort indécente, découpée dans les pages du *Rire*, collée dans un cadre aux bords argentés : de toute évidence, elle était l'objet d'une extrême vénération !

Là-dessus sont arrivés divers oncles, cousins et *compadres*, qui s'émerveillaient chaque fois que nous sortions une cigarette. Sur un ordre de son

mari, la femme a pris un tison entre ses doigts ; nous avons fumé. Il se faisait tard. Une petite dispute a éclaté pour savoir qui irait acheter les vivres pour notre dîner. Ce fut finalement la femme. Très vite, nous sommes allés nous asseoir, Antonio et moi, dans la cuisine, tandis qu'elle se multipliait sur la plateforme d'*adobe* installée dans un coin comme un autel, où elle cuisinait directement sur le feu. La fumée l'enveloppait tout entière et s'échappait par la porte. De temps en temps entraient les poules ou un cochon, ou bien une brebis attirée par la pâte des tortillas, jusqu'à ce que l'on entende la voix furieuse du maître de maison le reprocher à sa femme qui ne pouvait faire cinq ou six choses à la fois. Elle se levait péniblement et éloignait l'animal avec une braise ardente.

Pendant le repas, composé de viande, de salade avec du piment fort, d'œufs frits, de tortillas, de haricots et de café noir très fort, toute la population masculine du village vint nous tenir compagnie à l'intérieur et au-dehors de la pièce. Certains semblaient pleins de rancune envers l'Eglise.

— Ces curés sans vergogne, qui viennent encore toucher leur dîme (un dixième de la récolte) quand tout le monde est si pauvre !

— Et nous qui payons une peseta au gouvernement pour cette guerre maudite !

— Fermez-la ! cria la femme ; c'est pour Dieu. Il faut que Dieu mange, tout comme nous...

Son mari sourit d'un air supérieur. Il avait été une fois à Jimenez et se considérait comme un homme au courant. Il remarqua finalement :

— Dieu ne mange pas ! Les curés s'engraissent sur notre dos !

Je demandai pourquoi on leur donnait.

— C'est la loi ! me répondit-on de divers côtés.

Et aucun d'entre eux n'aurait voulu croire que cette loi avait été rayée du code mexicain en 1857 !

Je les ai interrogés sur le général Urbina :

— C'est un homme bon, un vrai homme de cœur ! et un autre a ajouté :

— Il est très courageux. Les balles rebondissent sur lui comme la pluie sur un sombrero !...

— Il est *bueno para los negocios del campo*. (Ce qui revenait à peu près à dire qu'il était un bandit des grands chemins avisé...)

— C'est le cousin du premier mari de la sœur de ma femme. Quelqu'un a conclu avec orgueil :

— Il n'y a pas beaucoup d'années, c'était encore un *peon* semblable à nous ; aujourd'hui, c'est un général, et un homme riche.

Mais je n'oublierai pas de sitôt le corps famélique de ce vieillard aux pieds nus, au visage de saint qui parlait si posément :

— La révolution est bonne : lorsqu'elle finira nous n'aurons plus jamais faim, plus jamais. Dieu soit loué ! Mais elle est bien longue, et nous n'avons rien à manger, rien à nous mettre sur le dos. Le maître a abandonné le domaine ; nous n'avons pas d'outils, pas d'animaux pour travailler et les soldats prennent tout notre maïs et toutes nos bêtes...

— Pourquoi les paysans restent-ils des *pacifiques* ?

Il a haussé les épaules :

— Les autres n'ont pas besoin de nous. Ils n'ont pas de fusils, ni de chevaux pour nous, ils sont vainqueurs. Et si nous ne sommes plus là pour semer, qui les travaillera ? Non señor ! Mais si la révolution se met à perdre, alors là, il n'y aura plus de *pacifiques*. Nous nous y mettrons avec nos couteaux et nos fouets. La révolution ne peut pas perdre.

Tandis qu'Antonio et moi nous nous enveloppions dans nos couvertures à même le sol du grenier, ils se sont mis à chanter. L'un des jeunes gens, tout joyeux, était allé emprunter une guitare, et ils ont chanté à deux voix, se renforçant mutuellement, avec cette harmonie particulière, haute et plaintive : quelque chose qui parlait d'*une triste histoire d'amour*.

Le ranch était l'une des nombreuses dépendances du domaine de Canotillo ; il nous a fallu toute la journée suivante pour en traverser les terres. Le propriétaire de ce domaine, un riche Espagnol, avait fui le pays voici deux ans.

— Qui est le maître maintenant ?

— Le général Urbina ! m'a dit Antonio.

C'était la stricte vérité, et j'ai pu la vérifier rapidement. Les grands domaines du nord de Durango, d'une superficie supérieure à celle de l'État de New-Jersey, avaient été confisqués au profit du gouvernement constitutionnaliste par le général, qui les administrait par l'intermédiaire de ses agents personnels.

Nous avons roulé toute la journée dans notre cabriolet, nous arrêtant seulement le temps de manger quelques *tortillas*. La nuit tombait lorsque nous avons aperçu au loin, à bien des kilomètres encore du pied des montagnes, les murs d'adobe bruns qui entourant Canotillo, quelques maisons groupées, avec la vieille tour rose de l'église au milieu des peupliers. Devant nous s'étendait le village de Las Nieves, dont les toits épars sont de l'exacte couleur de la terre dont ils sont faits, comme un étrange prolongement du désert. Une rivière aux eaux rapides, sans trace de verdure sur ses rives, tranchait sur la plaine calcinée par le soleil, et l'entourait d'un demi-cercle. Au moment où nous la traversions, barbotant au milieu des femmes agenouillées qui lavaient leur linge, le soleil a disparu sans transition derrière les montagnes de l'ouest. Immédiatement la nuit fut inondée d'une pluie e lumière jaune, épaisse comme de l'eau, tandis qu'un brouillard rose et or montait du sol entourant les troupeaux paisibles.

Je savais que le prix d'un voyage tel que celui que je venais d'accomplir dans le cabriolet d'Antonio valait au moins dix pesos — et cela sans tenir compte qu'il s'agissait d'un arabe, toujours âpre au gain. Mais lorsque j'ai offert de le payer, il m'a pris dans ses bras et a commencé à pleurer... Dieu te bénisse, excellent arabe ! tu avais bien raison : le commerce est bien meilleur au Mexique !

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

2. Le lion de Durango chez lui

[Retour à la table des matières](#)

À la porte de la maison du général Urbina, un vieux *peon*, quatre rangées de cartouchières enroulées autour de lui, se livrait à la géniale besogne de remplir de poudre des douilles rouillées. Du pouce, il m'indiqua négligemment la cour. La maison du général, les étables, les granges se trouvaient réparties sur les quatre côtés d'un espace grand comme tout un quartier de ville. Cela grouillait de porcs, de poules et d'enfants à demi nus. Deux cabris et trois magnifiques paons royaux, juchés sur le toit, contemplaient tristement le sol. Une procession de poules entrait et sortait de la salle principale, qui retentissait des accords phonographiques de *La Princesse du dollar*. Une vieille sortit de la porte voisine et vida un baquet d'ordures sur le sol. Les cochons se précipitèrent. Assise dans un renforcement du mur la petite fille du général mâchouillait une cartouche. Un certain nombre d'hommes étaient debout ou couchés autour du puits situé au centre de la cour. Au milieu de ceux-ci, assis dans un fauteuil d'osier aux bras cassés, se tenait le général lui-même, en train de donner des *tortillas* à un cerf apprivoisé et à une

brebis noire. Accroupi devant lui, un *peon* déversait d'un sac de toile des centaines de cartouches de Mauser.

Le général ne répondit rien à mes explications. Il me tendit faiblement la main et la retira aussitôt, mais il ne se leva pas. C'était un homme robuste, de taille moyenne, la peau sombre de la couleur de l'acajou, la barbe noire en bataille montant jusqu'aux pommettes sans recouvrir complètement la bouche mince et fendue, inexpressive, les larges narines, les yeux rétrécis, brillants d'une joie animale. Durant cinq minutes, il les laissa fixés sur les miens. Je lui présentai mes papiers pour qu'il m'identifie.

— Je ne sais pas lire, me dit-il rapidement. Il fit signe à son secrétaire.

— Alors comme ça, vous voulez aller avec moi sur le champ de bataille ? Son espagnol était des plus rudes. — *Muchas balas !* Ça tire beaucoup ! Je ne répondis pas.

— *Muy bien !* Mais je ne sais pas quand j'irai. Peut-être dans cinq jours. Pour l'instant, mangez !

— Merci, mon général, j'ai déjà mangé.

Mais calmement il répéta : — Allez manger ! *Andale !* Allez !

Un petit homme sale que tout le monde appelait Docteur me conduisit au réfectoire. Ayant été pharmacien à Parral, il était maintenant major. Il me dit que nous dormirions cette nuit ensemble. Mais nous n'étions pas arrivés au réfectoire que l'on entendit crier : — Docteur ! C'était un blessé qui arrivait, un paysan tenant son sombrero à la main, la tête ceinte d'un mouchoir couvert de sang. Le petit docteur voulut prouver son savoir-faire. Il envoya un enfant chercher des ciseaux de couture, et un autre prendre un seau d'eau au puits. Il ramassa un éclat de bois qu'il effila avec un couteau. Il assit le blessé sur une caisse, et lui enleva son bandeau qui laissa apparaître une blessure de deux pouces de long, couverte d'une croûte sèche et sale. Il coupa d'abord les cheveux tout autour de la plaie, y promenant les pointes de ses ciseaux sans la moindre attention. Le patient respirait fortement, mais sans faire un geste. Brusquement, le docteur arracha la croûte de sang coagulé, tout en sifflotant : — Eh oui, c'est une vie intéressante, la vie de docteur ! Il épongea consciencieusement le sang qui coulait de la blessure ouverte ; le paysan restait aussi immobile qu'une statue de perré. — Et c'est une vie

pleine de noblesse, que de soulager les souffrances d'autrui. Il prit brusquement l'éclat de bois effilé et l'enfonça au plus profond en le promenant lentement d'un bout à l'autre de la plaie ! — Bah ! l'animal s'est évanoui. Soutenez-le, pendant que je lave la blessure ! Et tout en parlant, il souleva le seau d'eau et en versa le contenu sur la tête du patient ; l'eau et le sang mélangés se répandirent sur ses vêtements.

— Ces *peones* ignorants n'ont aucun courage, dit le docteur en recouvrant la plaie avec le bandage d'origine. C'est l'intelligence qui forge l'âme, n'est-ce pas ?

Lorsque le *peon* revint à lui, il lui demanda :

— Tu es soldat ? L'homme eut un sourire doux et implorant.

— Nos monsieur, je suis seulement un *pacifique*, je vis à Canotillo, où ma maison est à vos ordres...

Un peu plus tard — suffisamment plus tard — nous nous retrouvâmes tous à table. Il y avait là le lieutenant-colonel Pablo Seañez, un jeune homme sympathique et franc de vingt-six ans, qui avait reçu cinq balles dans le corps en trois ans de combat. Il émaillait la conversation des jurons militaires de rigueur, et sa prononciation un peu confuse se ressentait d'une balle au maxillaire et d'un coup d'épée qui lui avait pratiquement coupé la langue en deux. On disait de lui qu'il était une bête féroce pendant le combat et un assassin après. A la première rencontre de Torreon, Pablo et deux autres officiers, le major Fierro et le capitaine Borrega, avaient exécuté personnellement quatre-vingts prisonniers. Ils n'avaient arrêté la tuerie qu'à bout de fatigue, lorsqu'ils n'avaient plus eu la force d'appuyer sur la détente de leurs armes.

— Dis-donc ! me demanda Pablo : où est le meilleur institut pour étudier l'hypnotisme aux États-Unis ? Dès que cette maudite guerre sera terminée, je veux suivre des études d'hypnotisme !

Du coup, il commença des passes sur le lieutenant Borrego, surnommé dans la division « le lion des Sierras » pour ses invraisemblables rodomontades. Celui-ci sortit violemment son revolver en hurlant au milieu des éclats de rire : — Je ne veux rien avoir à faire avec le diable !

Il y avait également là le capitaine Fernando, un géant à cheveux blancs, en pantalons collants, qui avait combattu dans vingt et une batailles et que mon espagnol fragmentaire enchantait : chaque phrase que je prononçai le faisait rire avec une telle violence que les tuiles du toit en tremblaient. Il n'était jamais sorti de Durango et il jurait qu'une mer immense séparait le Mexique des États-Unis, le reste du monde étant d'ailleurs entièrement recouvert d'eau. A côté de lui était assis Longino Guereca ; la rangée de dents pointues que découvrait son sourire contrastait avec son visage très calme ; sa réputation de bravoure était unique dans toute l'armée. Il avait à peine vingt ans et il était déjà premier capitaine. Il me dit que la nuit précédente ses soldats avaient tenté de le tuer... Plus loin se tenait Patricio, le meilleur dresseur de chevaux sauvages du pays ; Fidencio, près de lui, était un indien de pure race, haut de plus de deux mètres, qui se battait toujours à pied. Et enfin, Raphael Zalarzo, un petit bossu qu'Urbina entretenait dans sa suite pour s'en divertir, comme l'eût fait un duc italien du moyen âge.

Quand nous eûmes liquidé nos beignets, la dernière galette de maïs enflammée de piment, et nettoyé nos derniers haricots avec une *tortilla* — fourchettes et cuillers étant inconnues —, chaque assistant prit une large gorgée d'eau, se gargarisa et la recracha par terre.

Au portail du patio, nous vîmes se dessiner la silhouette du général qui sortait de sa chambre légèrement chancelant, son revolver à la main. Il se tint un instant dans la lumière, puis rentra rapidement en claquant la porte derrière lui.

J'étais déjà couché, quand le docteur entra dans la pièce. Sur l'autre lit, reposait le « lion des Sierras », auprès de sa dernière conquête amoureuse, ronflant puissamment.

— J'ai eu, m'expliqua le docteur, une petite difficulté. Depuis deux mois, les rhumatismes empêchent le général de marcher. Ses douleurs sont quelquefois si fortes qu'il ne les atténue qu'en buvant de l'*aguardiente*... Cette nuit, il a essayé de tuer sa mère... Il aime passionnément sa mère...

Le docteur se contempla dans le miroir et lissa sa moustache.

— Cette révolution, c'est la lutte du pauvre contre le riche, rappelez-vous bien ça.

Il resta un moment songeur et commença à se déshabiller. Il contempla sa chemise qui était fort sale et, souriant orgueilleusement, il me fit l'honneur de me sortir la seule phrase qu'il connaissait en anglais : — *I have much lice*, j'ai beaucoup de poux...

Au petit jour, je sortis et gagnai Las Nieves. Tout le village appartenait au général Urbina, les habitants, les maisons, les bêtes et les âmes immortelles... A Las Nieves lui, et lui seul, détenait le droit de haute et basse justice.

L'unique boutique du village se trouvait dans sa maison ; j'achetai quelques cigarettes au « lion des Sierras », qui justement y était de garde et faisait office de buraliste. Le général était dans la cour, en conversation avec sa bien-aimée, une femme fort belle aux apparences aristocratiques dont la voix rappelait le bruit d'une scie. Lorsque il m'aperçut il vint vers moi, me serra la main et me dit qu'il souhaitait que je prenne de lui quelques photographies. Je lui répondis que c'était là l'unique ambition de ma vie et en profitai pour lui demander s'il pensait bientôt partir pour le front.

— Je pense dans une dizaine de jours. Je commence à m'en occuper....

— Mon général, lui répondis-je, j'apprécie votre hospitalité. Mais mon travail exige que je puisse assister à l'offensive sur Torreon. Si vous le permettez, j'aimerais aller à Chihuahua et rejoindre le général Villa qui va bientôt partir pour le Sud.

Le visage d'Urbina ne bougea pas ; puis il se mit à vociférer :

— Qu'est-ce qui ne vous plaît pas ici ? Vous êtes comme chez vous ! Vous voulez des cigares ? Vous voulez de l'*aguardiente*, du *sotol*, du cognac ? Vous voulez une femme pour vous tenir chaud la nuit ? Je peux vous donner tout ce dont vous avez envie ! Vous voulez un pistolet ? un cheval ? de l'argent ?

Il sortit une poignée de pesos d'argent de sa poche et la lança à mes pieds.

Je répondis qu'en aucun autre endroit du Mexique je ne m'étais trouvé aussi heureux que dans cette maison. — Mais j'avais pensé que je pourrais continuer plus avant...

L'heure qui suivit fut consacrée à prendre des photos : le général Urbina à pied, à cheval, avec son épée et sans elle, le général Urbina avec sa famille et sans elle ; les trois enfants du général Urbina à cheval, à pied ; la nièce du général Urbina et sa concubine ; toute la famille, armée d'épées et de pistolets ; et aussi le photographe — sorti pour cette occasion — et l'un des enfants portant une pancarte sur laquelle était écrit, à l'encre : « Général Tomas Urbina R. »

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

3. Le général part pour la guerre

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons fini de déjeuner et j'allais me résigner à rester dix jours de plus à Las Nieves, lorsque le général changea brusquement d'avis et sortit de chez lui en rugissant des ordres. En cinq minutes, tout était en ébullition dans la maison bouleversée ; les officiers se hâtaient de rouler leur *sarapes*, valets et soldats sellaient les chevaux, des *peones* couraient de tous côtés portant des brassées de fusils. Patricio amena cinq mules devant la grande voiture, fidèle copie de la diligence de Deadwood. Un courrier à cheval partit au galop réunir la troupe, cantonnée à Canotillo. Rafaelito porta dans la voiture les bagages du général — lesquels consistaient en une machine à écrire, quatre épées (dont l'une portait l'emblème des Chevaliers de La Pithie ^{*}, trois uniformes, un fer à marquer les bêtes et une dame-jeanne de plus de cinquante litres de *sotol*.

^{*} Un ordre maçonnique.

La troupe arriva immédiatement : échelonnée sur plusieurs kilomètres, elle soulevait une épaisse colonne de poussière. En tête marchait une petite silhouette trapue qui brandissait le drapeau mexicain, en le laissant flotter au-dessus de sa tête coiffée d'un vieux sombrero ramolli, chargé d'au moins deux kilomètres et demi de galons qui avaient été dorés et qui avaient probablement fait l'orgueil, en d'autres temps, de quelque riche propriétaire. Le suivaient de très près Manuel Paredes, dont les bottes montaient jusqu'à la ceinture ornée de boucles d'argent larges comme une pièce d'un peso, et qui aiguillonnait son cheval du plat de son sabre ; Isidro Amayo, son sombrero rabattu sur les yeux, qui faisait admirer son cheval en l'excitant en tous sens ; José Valiente, qui faisait tinter ses éperons d'argent incrustés de turquoises ; Jesus Mancilla, une chaîne de laiton scintillante autour du cou ; Julian Reyes, qui avait planté sur son sombrero les effigies en couleur du Christ et de la Vierge ; un groupe confus de six montures précédant Antonio Guzman qui tentait de les attraper en agitant les spirales de son lasso au milieu de la poussière qui montait du sol. C'était une course folle ; ils criaient tous, brandissaient leurs pistolets, s'éloignaient de quelques centaines de mètres, puis aussitôt freinaient cruellement leurs chevaux dont la bouche saignait sous l'arrêt brutal.

Telle était la troupe lorsque je la vis pour la première fois : une centaine de soldats environ, couverts de haillons pittoresques ; certains portaient des vêtements d'ouvriers en cotonnade, d'autres les gilets surchargés des *peones* ; un ou deux exhibaient des pantalons collants de *vaqueros* ; quelques-uns seulement avaient des chaussures, la plupart d'entre eux avaient des sandales et le reste allait pieds nus. Sabas Gutierrez arborait une vieille redingote qu'il avait fendue par derrière pour monter aisément. Les fusils pendaient des montures, ils portaient cinq ou six bandes de cartouches entrecroisées sur la poitrine, de hauts sombreros aux ailes flottantes, d'immenses éperons qui cliquetaient au rythme de leurs chevaux, des sarapès aux couleurs vivantes attachés derrière leur selle : c'était là tout leur bagage.

Le général était resté à l'intérieur avec sa mère. Devant la porte sa concubine sanglotait, entourée de ses trois enfants. Nous attendîmes ainsi une heure ; puis Urbina sortit brusquement, jeta à peine un regard sur sa famille, sauta sur un grand cheval de combat pommelé et se précipita dans la rue en l'éperonnant avec

fureur. Juan Sanchez sonna le départ sur son clairon fêlé et, général en tête, la troupe prit le chemin de Canotillo.

Pendant ce temps, Patricio et moi nous avions chargé sur la voiture trois caisses de dynamite et une caisse d'obus. Je montai et m'assis à côté de Patricio ; les *peones* lâchèrent les mules et le long fouet leur caressa les côtes. Nous sortîmes au galop du village pour prendre la rive escarpée du fleuve à trente kilomètres à l'heure. La troupe gagna l'autre rive pour suivre un chemin plus direct. Nous passâmes Canotillo sans nous arrêter.

— *Arre !* Hue les mules ! Putes ! fille de la... ! hurlait Patricio en faisant siffler son fouet. Le « chemin royal », *El Camino Real*, était un simple sentier à travers un terrain cahoteux ; chaque fois que nous passions un ruisseau, la dynamite brinquebalait avec un fracas à rendre fou... Tout à coup, une corde se rompit et l'une des caisses tomba et rebondit dans les rochers. Mais il ne se passa rien : la matinée était fraîche ; nous la ramassâmes et nous l'arrimâmes à nouveau. Tous les cinquante mètres, le bord du chemin était semé de petits monticules de pierres surmontés d'une croix : une croix, un assassinat.

De temps en temps, aux carrefours, apparaissait une croix peinte en blanc : elle avait été plantée là pour protéger un petit ranch de la visite du diable. Les buissons noirs et clairsemés arrivaient à mi-hauteur de nos mules et griffaient au passage les côtés de la voiture ; sentinelles du désert, les yuccas et les grands cactus verticaux nous surveillaient, tandis que les grands oiseaux de proie mexicains volaient en cercle au-dessus de nous, comme s'ils avaient deviné que nous allions à la guerre.

La nuit tombait déjà quand nous découvrîmes à notre gauche, filant comme la grande muraille de Chine sur vingt kilomètres de désert et de montagne, les murs qui délimitaient les quatre cent mille hectares du domaine de Torreon de Cañas, et peu après nous pûmes voir la propriété elle-même. La troupe s'était installée tout autour de la maison des maîtres. On nous informa que le général Urbina était tombé brusquement malade et qu'il ne se lèverait probablement pas de son lit avant une semaine.

La maison des maîtres était un magnifique palais avec un portique, exposé de tous côtés au soleil du désert. Ses portes ouvraient sur dix kilomètres de plaine

dont les jaunes ondulations couraient jusqu'aux interminables chaînes de montagnes arides et chaotiques. Derrière la maison, les feux nocturnes s'allumaient déjà dans les grandes étables et dans les écuries, faisant monter d'épaisses colonnes de fumée jaune.

En contrebas, les maisons des *peones*, plus d'une centaine, formaient une vaste place ouverte où jouaient, mêlés, chiens et enfants, tandis que les femmes accroupies se livraient à leur éternelle besogne de moudre le maïs. Au loin, dans le désert, une petite troupe de vaqueros à cheval rentrait lentement, et, à moins d'un kilomètre, du côté de la rivière, on pouvait voir une chaîne interminable de femmes aux foulards noirs qui portaient de l'eau sur leurs têtes...

Il est impossible d'imaginer à quel point les *peones* de ces grands domaines vivent près de la nature. Leurs maisons sont construites avec la terre sur laquelle ils marchent, cuite au soleil ; leur nourriture est le maïs qu'ils ont semé ; ils boivent l'eau du ruisseau qui coule dans la plaine, péniblement transportée sur leur tête ; leurs vêtements sont tissés avec leur laine et leurs sandales sont taillées dans la peau d'un bouvillon fraîchement tué. Les animaux sont leurs compagnons de tous les instants, jusque dans leur maison. La lumière et l'obscurité sont leur jour et leur nuit. Quand un homme et une femme sont amoureux, ils tombent dans les bras l'un de l'autre sans formalités, et lorsqu'ils en ont assez, ils se séparent tout simplement. Le mariage est très coûteux (six pesos pour payer le curé) : il est considéré comme une parodie inutile qui ne crée pas plus d'obligation qu'une union moins solennelle. Et, bien entendu, les questions de jalousie sont synonymes de sang.

Nous avons mangé dans l'une des immenses salles désertes de la maison des maîtres, une pièce au plafond extrêmement haut, et aux murs majestueux tendus d'un papier américain assez commun. Une énorme armoire d'acajou occupait l'un des coins, mais il n'y avait pas de couverts pour manger. Il y avait une petite cheminée, mais on n'y voyait aucune trace de feu, bien qu'il régnât nuit et jour un froid glacial. A la portée de la pièce voisine pendaient de lourds rideaux de brocard couverts de taches ; il n'y avait pas de tapis sur le sol de ciment.

C'est le curé de l'église du domaine qui présidait notre dîner. On lui donnait les meilleurs morceaux, qu'il repassait parfois à ses favoris après s'être servi.

Nous avons bu du *sotol* et de l'hydromel, tandis que le père réglait son compte à une bouteille entière d'anisette volée. Fort gaie, sa seigneurie dissertait des vertus de la confession et plus particulièrement chez les jeunes personnes. Il en profita pour nous signaler qu'il détenait certains droits féodaux sur les jeunes épousées :

— Ici, les filles sont très ardentes...

J'ai pu me rendre compte que ces propos ne plaisaient pas outre mesure au reste de l'assistance, qui n'en restait pas moins apparemment respectueuse. Lorsque nous fûmes sortis du salon, José Valiente me dit en serrant les dents : — Je sais que ce cochon et ma sœur... La révolution réglera leur compte à ces curés...!

Au matin, lorsque je suis sorti, Patricio avait attelé la voiture et la troupe était en selle. Le docteur qui avait accompagné le général, a interpellé mon ami, le soldat Juan Vallero :

— Tu as un bon cheval et un excellent fusil : il faut que tu me les prêtés. — Mais je n'en ai pas d'autres, commença Juan... — Je suis ton supérieur !

Ce fut la dernière fois que nous vîmes le docteur, le fusil et le cheval...

Je suis allé dire adieu au général qui, tout tordu dans son lit, faisait rédiger des messages téléphoniques pour sa mère.

_ Faites un heureux voyage, m'a-t-il dit. Écrivez la vérité. Je vous ai recommandé à Pablito.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

4. La troupe en marche

[Retour à la table des matières](#)

Je montai dans la voiture avec Rafaelito, Pablo Seañez et sa compagne ; celle-ci était une créature étrange. Jeune mince et belle, elle n'était que pierre et venin pour tout ce qui n'était pas Pablo Je ne l'ai jamais vue sourire ou prononcer un mot gentil. Parfois, elle nous traitait avec une dureté féroce, le reste du temps elle ne nous manifestait qu'une indifférence bestiale. Mais avec Pablo, elle roucoulait comme un petit enfant. Nous étions assis sur la banquette : elle lui prenait la tête sur son sein, la serrait avec force dans ses bras contre sa poitrine et grondait comme une tigresse gardant ses petits.

Patricio sortait sa guitare de la caisse où il la gardait et le lieutenant-colonel chantait des ballades amoureuses de sa voix fêlée, accompagné par Tafael. Tout mexicain en sait des centaines. Elles ne sont pas écrites, mais elles sont fréquemment improvisées et répétées par cœur. Il y en a de très belles, d'autres de grotesques ; d'autres encore sont satiriques comme certaines chansons populaires françaises.

Exilé, je suis parti pour le sud,
Exilé par le gouvernement.
Et au bout d'un an je suis revenu
Plein de cette immense tendresse.
Je suis parti bien décidé
À me fixer là-bas ; seul l'amour
De cette femme m'a fait revenir !

Ah, que de nuits troublées
Je passe dans cette vie, cette vie sans toi !
Pas un parent, pas un ami
À qui confier ma peine !
Je suis parti bien décidé
À me fixer là-bas ; seul l'amour
De cette femme m'a fait revenir !

Puis, il chanta *Los Hiros de la Noche* (Les Fils de la Nuit) :

J'appartiens aux fils de la nuit
Qui vont sans but dans l'obscurité.
La lune merveilleuse avec ses rayons d'or
Est la compagne de mes peines.

Je vais me séparer de toi,
Je suis fatigué de pleurer ;
Je vais m'embarquer, m'embarquer
Sur les rives de la mer.

Tu verras, au moment de nous séparer
Je ne te permettrai pas d'en aimer un autre.
Si tu faisais ça, je t'abîmerai la figure,
Ce serait une belle bagarre !

Oui, je vais me transformer en Américain.
Que Dieu te garde, Antonia.
Je dis adieu à mes amis.
Pourvu que les Américains me laissent passer
Et ouvrir une *cantina*
De l'autre côté du fleuve !

Le domaine d'El Centro nous procura à déjeuner et Fidencio me proposa de me prêter son cheval pour l'après-midi.

La troupe nous avait devancés ; mais on pouvait encore apercevoir les soldats, comme une longue file s'allongeant entre les broussailles noires, le drapeau vert, blanc et rouge, devenu minuscule, flottant au-dessus de leurs têtes. Les montagnes avaient disparu, quelque part derrière l'horizon et nous marchions au milieu d'un grand morceau de désert dont les ondulations allaient se confondre avec l'azur plombé du ciel mexicain. Maintenant que j'avais laissé la voiture derrière moi, un grand silence me cernait de toute part, un calme comme je n'en avais jamais ressenti. Le désert envahit tout, il fait de vous l'un de ses éléments. Au galop, je rejoignis rapidement la troupe.

Je fus accueilli par des cris :

— Hello, Mister ! Regardez Mister qui arrive sur son cheval ! Comment ça va Mister ? Vous allez aussi vous battre ?

Mais le capitaine Fernandez qui marchait en tête de la colonne se retourna et rugit : — Viens là, Mister ! enchanté, le géant se mit à rire. — Marche ici, à côté de moi, cria-t-il, en me donnant de grandes claques dans le dos.

— Et maintenant, bois un coup ! Il sortit une bouteille de *sotol*, encore à moitié pleine : — Bois tout, montre que tu es un homme !

— C'est trop, dis-je avec un sourire.

— Bois tout ! reprit en chœur la troupe qui s'était rassemblée autour de nous pour assister au spectacle. Je bus : un concert d'acclamations et d'applaudissements éclata. Fernando me serra la main : — Très bien, camarade !

Agglutinés, les hommes manifestaient bruyamment leur intérêt : C'était donc vrai que j'allais me battre à leurs côtés ? D'où arrivais-je ? Qu'est-ce que je faisais ? La plupart n'avaient jamais entendu parler de reporters. L'un d'eux émit l'opinion, fort désagréable, que j'étais un *gringo* et un porfiriste* et que, comme tel, il fallait me fusiller.

Mais les autres s'opposaient rigoureusement à admettre un tel point de vue : aucun porfiriste n'aurait pu boire autant de *sotol* d'un seul trait. Isidrio Amaya

* Partisan de Porfirio Diaz, président-dictateur déchu.

déclara que, durant la première révolution, il avait été dans une brigade qu'accompagnait un reporter que l'on appelait un correspondant de guerre. Est-ce que le Mexique me plaisait ? Je répondis que oui, que le Mexique me plaisait beaucoup. — J'aime aussi beaucoup les Mexicains. J'aime le *sotol*, l'*aguardiente*, le *mezcal*, la *tequilla*, le *pulque* et autres coutumes mexicaines...

On rit aux éclats. Le capitaine Fernando s'inclina et me donna de grandes bourrades :

— Te voici avec *los hombres*, avec les hommes. Lorsque nous aurons gagné la révolution, nous ferons un gouvernement d'hommes, et pas pour les riches. Les terres sur lesquelles nous marchons, ces terres sont à des hommes : autrefois, elles appartenaient aux riches, mais aujourd'hui, elles nous appartiennent, à moi et à mes camarades, mes *compañeros*.

— Et vous, vous serez l'armée ?

La réponse fut surprenante :

— Quand la révolution aura triomphé, il n'y aura plus d'armée. Nous sommes fatigués des armées ; c'est avec l'armée que nous exploitait don Porfirio.

— Mais si les États-Unis envahissent le Mexique ?

Ce fut une terrible tempête :

— Nous sommes plus courageux que les Américains. Les maudits gringos ne dépasseront jamais le sud de Ciudad Juarez. Qu'ils y viennent ! Nous les ferons courir jusqu'à la frontière et remonter dans leurs voitures : le jour suivant ils seront à Washington !

— Non, dit Fernando : vous avez plus d'argent et plus de soldats que nous. Mais nos hommes sauront protéger le pays. Nous n'avons pas besoin d'une armée. Les hommes se battront pour leur maison et pour leur femme

— Et maintenant, pourquoi vous battez-vous ?

Juan Sanchez, le porte-drapeau, me regarda avec curiosité :

— Pourquoi ? Parce que c'est bon de se battre : meilleur que de travailler à la mine !

Manuel Paredes expliqua :

— Nous nous battons pour remettre Francisco J. Madero à la présidence.

Cette déclaration extraordinaire (*) était inscrite au programme de la révolution. Dans tout le pays, les soldats constitutionnalistes sont connus comme d'ardents maderistes.

— Je l'ai connu, ajouta lentement Manuel. Il riait toujours. Toujours...

— Oui, reprit un autre. Quand on avait des difficultés avec un homme, que tous les autres voulaient lui tomber dessus, Pancho Madero disait : — Laissez-moi lui parler un instant. Je peux le convaincre.

— Il aimait les bals, ajouta un indien. Je l'ai vu très souvent danser la nuit entière, tout le jour suivant et encore un coup toute la nuit... Il avait l'habitude de venir dans les grandes *haciendas* et de faire des discours. Au début, les *peones* ne voulaient pas l'écouter ; mais, quand il avait fini de parler, ils pleuraient tous !

Brusquement, une voix rauque commença à chanter, sur ce ton extraordinaire qui est toujours celui des *corridos* populaires qui naissent par milliers à toute occasion.

En l'an mil neuf cent dix
Ils ont pris Madero
Au Palais National
Un dix-huit février.

Quatre jours ils l'ont gardé
À l'intendance du Palais
Parce qu'il ne voulait pas accepter
De quitter la présidence

Et puis, voici que Blanquet et Diaz
Sont allés le martyriser ;
Ce sont eux les bourreaux

Ils l'ont persécuté, les...
Jusqu'à ce qu'il s'évanouisse,
Avec une furieuse cruauté.
Mais il n'a pas accepté davantage.

* Madero avait été assassiné quelque temps auparavant.

Puis, avec des fers rouges,
Ils l'ont brûlé sans pitié.
Il était si seul qu'il a défailli.
Leurs appels n'y firent rien.

Mais tout cela, ce fut en vain,
À cause de son immense courage,
Car il a préféré mourir.
Quel grand cœur il avait !

Ainsi finit la vie
De celui qui fut le rédempteur
De la République indienne,
Et du peuple, le Sauveur.

Ils l'ont sorti du Palais
« — Il est mort dans une attaque »,
A dit Huerta avec cynisme ;
Mais personne ne l'a cru.

O ! toi, rue de Lecumberri,
Comme elle est tombée ta gaîté
Depuis qu'est passé Madero
En route pour le Pénitencier.

Du vingt-deux février,
Souvenons-nous toujours ;
La Vierge de Guadalupe
Et Dieu le prendront en pitié.

Señores, il n'est rien d'éternel,
Il n'y a pas d'ami sincère ;
Voyez ce qui est arrivé
À don Francisco Madero !

Lorsque le chanteur en fut à la moitié, toute la troupe murmurait déjà l'air du *corrido*. Quand il eut terminé, un moment de silence suivit l'écho qui s'éteignit.

- Nous luttons pour la liberté, dit Isidri Amayo.
- Que voulez-vous dire par « liberté » ?
- La liberté, c'est quand je peux faire *ce que je veux*.

— Mais suppose que cela nuise à quelqu'un ?

Il me répondit par la célèbre maxime de Benito Juarez :

— La paix, c'est le respect du droit des autres !

Je n'en espérais pas tant. Une telle conception de la liberté me surprit, chez un métis aux pieds nus. C'est pour moi la seule définition correcte de la liberté : faire ce que je veux ! Les américains me l'ont citée d'un air triomphant comme un exemple de l'irresponsabilité mexicaine. Je crois pourtant que c'est une meilleure définition que la nôtre, qui dit que la liberté, c'est le droit de faire ce que commande la justice. Car tout enfant mexicain connaît la définition de la paix et semble comprendre ce que celle-ci signifie. Mais on dit, aux États-Unis : les Mexicains ne veulent pas la paix. C'est là un mensonge stupide. Les Américains devraient bien essayer de faire une enquête dans l'armée maderiste en demandât aux soldats s'ils veulent la paix ou non... Les gens sont fatigués de la guerre.

Cependant, pour être tout à fait juste, il faut bien que je fasse état de la question que me posa Juan Sanchez :

— Est-ce qu'il y a une guerre en ce moment aux États-Unis ?

Je lui répondis que non.

— Il n'y a vraiment pas du tout de guerre ? Il resta méditatif et finit par lancer :

— Mais comment passent-ils leur temps alors ?

A cet instant précis quelqu'un vit un coyote qui courait sur la colline ; toute la troupe se lança à sa poursuite dans un concert de cris et de coups de sifflets. Ils se dispersèrent bruyamment dans le désert ; le soleil étincelait sur leurs cartouchières et sur leurs éperons, les pans de leurs *sarapes* multicolores flottaient au vent de leur course. A l'horizon s'enfonçait doucement un monde embrasé, une lointaine chaîne de montagnes violacée éclatait en vagues de feu. Si la tradition est exacte, c'est par là que sont passés les Espagnols à la recherche de l'or, avec leurs cuirasses ; comme une flambée d'écarlate et d'argent, ne laissant derrière eux que le désert depuis lors froid et triste. Du sommet d'une hauteur, nous découvrîmes le domaine de la Mimblera : un groupe de maisons entourées d'une muraille capable de soutenir un siège, qui s'étend jusqu'au pied d'une colline que domine la magnifique maison des maîtres.

Devant la maison, qui avait été mise à sac, voici deux ans par le général orozquiste Cheche Campos, je retrouvai la voiture. Autour d'une grande flambée, une dizaine de camarades tuaient des agneaux.

Ils oscillaient devant le rougeoiement sinistre du foyer, tenant dans leurs bras les agneaux qui résistaient en bêlant, arrosant de sang la terre qui brillait d'un éclat phosphorescent.

J'ai dîné avec les officiers dans la maison de l'administrateur, don Jésus, le plus beau spécimen d'homme que j'aie jamais rencontré. Plus de deux mètres de haut, mince, la peau blanche, un parfait représentant de la plus pure race espagnole. Je me souviens qu'à une extrémité de la salle à manger, une pancarte encadrée des couleurs nationales disait « Vive le Mexique », tandis qu'une autre lui faisait pendant en proclamant « Vive Jésus ! ».

Après le dîner, je me suis accroupi devant le feu ; je songeai à chercher où dormir lorsque le capitaine Fernando m'a tapé sur le bras :

— Vous voulez dormir avec les camarades ?

Sous la lumière vive des étoiles du désert, nous avons traversé la grande cour ouverte pour gagner une bâtisse en maçonnerie située à l'écart. A l'intérieur, les quelques veilleuses qui brûlaient le long des murs éclairaient les fusils empilés dans les coins, les harnachements sur le sol et les *compañeros* enroulés dans leurs couvertures jusqu'à la tête. Quelques-uns ne dormaient pas et bavardaient en fumant. Trois d'entre eux, enveloppés dans leurs sarapes, jouaient aux cartes dans un coin. Autour d'une guitare, cinq ou six chantaient le début du *corrido de Pascual Orozco* :

On dit que Pascual Orozco a tourné sa veste
Parce que don Luis Torragas l'a séduit.
Ils lui ont donné un tas de millions
Et ils l'ont acheté
Pour qu'il se soulève contre le gouvernement.

Orozco a dit oui
Orozco s'est rebellé
Mais le canon madériste,

Lui, a dit non !

Si à ta fenêtre vient frapper Porfirio Diaz,
Donne-lui à manger des *tortillas* froides.
Si à ta fenêtre vient frapper le général Huerta
Claque-lui la porte aux naseaux.

Si à ta porte vient frapper Ines Salazar,
Ouvre l'œil sur tout, il va te voler ;
Si à ta porte vient frapper Maclovio Herrera,
Ouvre-lui sans crainte,
La maison entière

Ils ne me reconnurent pas dès que l'entraï, mais bientôt l'un de ceux qui jouaient aux cartes s'exclama :

— Voilà Mister qui arrive !

En l'entendant, les uns se redressèrent, les autres se réveillèrent.

— Bravo, c'est très bien de venir dormir avec les hommes ; viens par là, amigo, prends cet emplacement, tiens voici ma selle ; ici, il n'y a pas problèmes, tout le monde est à la même enseigne...

— Passe une bonne nuit, camarade, et à demain !

Après quoi, quelqu'un ferma la porte. L'enceinte se remplit de fumée et de re-lents humains fétides. Le silence tout relatif, déjà troublé par le chœur des ron-fleurs, ne résista pas aux chants qui reprirent, et continuèrent, je crois, jusqu'à l'aube. Les *compañeros* avaient des puces... Je m'enroulai pourtant dans mon manteau et je m'allongeai sur le sol de ciment ; j'étais très heureux et j'ai dormi bien mieux que je n'avais encore réussi à la faire depuis mon arrivée au Mexique.

L'aube nous trouva déjà à cheval, gravissant des hauteurs désertiques pour nous réchauffer. Il faisait un froid cinglant. Enveloppés dans leurs sarapes jus-qu'aux yeux, les hommes ressemblaient, sous leurs sombreros, à des champignons multicolores. Les rayons du soleil qui vinrent brusquement me brûler la figure les prirent au dépourvu et revêtirent leurs *sarapes* de teintes bien plus brillantes que leurs couleurs naturelles. Celui d'Isidrio Amayo était bleu vif, strié de spirales

jaunes ; celui de Juan Sanchez était rouge brique ; celui de Fernando était vert et rose cuivre...

Nous tournâmes la tête pour voir la voiture, tandis que Patricio nous saluait de la main. Deux des mules étaient épuisées : la fatigue des deux derniers jours les faisait vaciller sur leurs pattes trop faibles. La troupe s'égaya à la recherche de mules. Bientôt, les soldats revinrent en poussant devant eux deux bêtes magnifiques qui n'avaient manifestement jamais connu une selle. Dès qu'elles eurent senti la voiture, elles partirent comme un coup de canon. Instantanément, les soldats revinrent à leur état premier de vaqueros. C'était un spectacle merveilleux : le sifflement vibrant des lassos qui se tordaient comme des serpents, et les petits chevaux qui résistaient aux secousses de la mule prise en pleine course. Les mules étaient de véritables démons. Elles rompirent leurs lassos l'un après l'autre, faisant par deux fois tomber le cavalier qui les tenait, avec son bagage et sa monture. Pablo accourut à la rescousse. Io monta sur le cheval de Sabas, l'éperonna et se lança derrière la mule. En trois minutes, il lui avait attrapé une patte, l'avait arrêtée et attachée. Puis il fit la même chose avec la deuxième. Ce n'était pas pour rien qu'à vingt-six ans Pablo était déjà lieutenant-colonel : non seulement il savait mieux de battre que ses hommes, mais encore, il savait mieux monter à cheval, lancer le lasso, tirer, flanquer une rossée, se saouler et danser...

Les pattes entravées, les mules furent traînées jusqu'à la voiture, et harnachées en un clin d'œil, malgré leur résistance furieuse. Quand tout fut en ordre, Patricio monta sur le siège du cocher, empoigna le fouet et nous fit signe de nous garer. S'arc-boutant sur leurs pattes de derrière, les bêtes sautaient et ruaient. Les claquements de fouet et les rugissements de Patricio couronnaient le vacarme : — Avancez, fille de la grande p... ! et elles se mirent à tirer en courant, faisant franchir les ruisseaux à la voiture à un train d'express. Nous perdîmes bientôt de vue derrière un nuage de poussière, et nous ne les revîmes que des heures plus tard, qui grimpaient le long d'une colline, à travers plusieurs kilomètres de distance...

Panchito avait onze ans, il était déjà soldat, avec un fusil trop lourd pour lui et un cheval sur lequel il fallait le hisser pour le mettre en selle. Son *compadre*, Victoriano, était un vétéran de quatorze ans. Neuf soldats avaient moins de dix-sept ans ; Il y avait aussi une femme, à la figure indigène, d'aspect sévère ; elle montait sur une selle de femme, et portait deux cartouchières. Elle marchait avec les hommes et dormait avec eux. Je lui demandai pourquoi elle se battait. Elle

m'indiqua d'un mouvement de tête, la figure patibulaire de Julian Reyes : — Parce qu'il le fait ; qui trouve un bon arbre se met bien à l'ombre.

— Un bon coq trouve toujours un poulailler pour chanter, compléta Isidrio.

— Une perruche reste toujours verte, ajouta quelqu'un d'autre.

— Nous voyons les visages, nous ne connaissons pas les cœurs, dit José, sentimentalement.

Vers midi, nous attrapâmes au lasso un jeune taureau et nous le tuâmes. Comme nous n'avions pas le temps de faire de feu, nous avons taillé des tranches de viande et nous les avons mangées crues.

— Dis donc, Mister, s'est exclamé José, est-ce qu'aux États-Unis les soldats mangent de la viande crue ?

Je répliquai que je ne le croyais pas.

— C'est bon pour les hommes. En campagne, nous n'avons pas le temps de trouver autre chose que de la viande crue. Ça nous rend plus courageux.

L'après-midi était déjà avancée quand nous rejoignîmes la voiture ; nous galopâmes à ses côtés jusqu'à ce que nous eûmes traversé la rivière à sec, après les escarpements qui avoisinent le domaine de La Zarca. A la différence de La Mimberra, ici la maison des maîtres se trouvait sur un terrain plat, flanquée de chaque côté des maisons des *peones* en longues chaînes, et face à un désert, sans broussailles sur un rayon de près de quinze kilomètres. Cheche Campos avait également rendu visite à La Zarca. L'immense bâtisse n'était qu'une ruine noire et vide.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

5. Nuits blanches à la Zarca

[Retour à la table des matières](#)

J'étais donc devenu l'hôte du cantonnement. Et ici il me faut donner quelques précisions.

Les Américains m'avaient affirmé que le Mexicain est fondamentalement roublard et qu'il fallait m'attendre à ce que tout mon équipement me soit volé dès le premier jour. Cela faisait deux semaines que je vivais avec la bande d'anciens hors-la-loi particulièrement coriaces qui composaient cette armée. Ils n'avaient ni discipline, ni instruction. La plupart détestaient cordialement les *gringos*. Ils n'avaient pas reçu un centime de solde depuis six semaines et certains étaient si démunis de tout qu'ils ne portaient ni chaussures ni *sarape*. J'étais étranger, sans arme, bien équipé. Je possédais cent cinquante pesos que je mettais ostensiblement sous mon oreiller avec de me coucher pour dormir. Et je n'ai jamais rien perdu. Bien plus, ces gens pour qui l'argent était si rare, ne m'ont jamais permis de payer ma nourriture ; quant au tabac, pratiquement inconnu, tout ce que j'en

pus fumer me fut offert par les camarades. La moindre velléité de les payer était considérée comme une insulte.

La seule manière de m'acquitter fut de payer la musique pour un bal. Cette nuit-là, la musique a ressenti bien longtemps après que Juan Sanchez et moi nous nous soyons enroulés dans nos couvertures : nous entendions les rythmes et les cris des danseuses. Il était près de minuit quand quelqu'un a ouvert la porte et a crié :

— Mister ! Dis donc, Mister ! Tu dors ? Viens au bal ! Debout ! allons !

— J'ai très sommeil, ai-je répondu.

Le messenger a ajouté encore quelques mots et il est parti. Mais dix minutes plus tard, il est revenu :

— Le capitaine Fernando a donné l'ordre que tu viennes immédiatement !

— Allons-y !

Aussitôt tout le monde s'est levé.

— Viens au bal Mister ! me criait-on. Juan Sanchez s'est assis et a commencé à attacher ses chaussures en disant :

— Nous sommes déjà en route, le Mister va danser ! Ordre du capitaine ! Viens, Mister !

— J'irai si toute la troupe y va. Une grande clameur m'a répondu ; ils s'étranglaient tous de rire en s'habillant.

Nous étions une vingtaine quand nous arrivâmes devant la maison. La cohue des *peones* qui bloquaient la porte et la fenêtre s'ouvrit pour nous laisser passer.

— Le Mister... ! Le Mister va danser !

Le capitaine Fernando me prit dans ses bras, criant d'une voix de tonnerre :

— Voici le camarade qui arrive ! Entre ! Viens danser ! Viens danser la *jota* !

— Mais je ne sais pas danser la *jota* !

Patricio, rouge et brûlant, me prit par le bras.

— Viens, c'est facile ! Je te présenterai à la plus belle fille de La Zarca !

Il n'y avait plus d'issue. Les visages se poussaient à la fenêtre et une centaine de personnes s'entassaient à la porte. C'était une pièce commune dans la maison d'un *peon*, blanchie à la chaux, avec un sol en terre battue. Les musiciens jouaient assis, à la lumière de deux veilleuses. Lorsque résonnèrent les premiers accords des Ponts de Chihuahua, on fit joyeusement silence. Je pris le bras de la fille sous le mien et je commençai la marche préliminaire autour de la salle pour ouvrir le bal suivant la coutume. Nous valsâmes péniblement quelques instants, puis tous se mirent brusquement à crier :

— Vas-y, vas-y maintenant !

— Quoi maintenant ?

Et tous en chœur :

— Tourne ! Tourne ! Fais-la sauter !

— Mais je ne sais pas !

— L'imbécile, il ne sait pas danse ! cria quelqu'un.

Un autre entama une chanson burlesque :

— Tous les gringos sont bien fringués...

Mais Patricio sauta au milieu de la piste et Sabas vint l'y rejoindre, ils prirent chacun une fille dans le groupe des femmes qui étaient assises ensemble à un angle de la pièce. Je voulus reconduire ma cavalière à son siège, mais on m'ordonna de continuer :

— Tourne !

D'abord quelques pas de valse ; ensuite l'homme se détache de sa cavalière, lève un bras à la hauteur de sa figure en claquant du doigt, tandis que la fille, une main sur la ceinture, danse devant lui. Ils se rapprochent, s'éloignent et dansent alternativement l'un autour de l'autre. Les filles étaient lourdes et épaisses, leurs épaules étaient affaissées par tout le maïs qu'elles avaient moulu, tout le linge qu'elles avaient lavé. Certains hommes portaient des bottes, beaucoup avaient un pistolet et des cartouchières à la ceinture, parfois même le fusil en bandoulière.

La danse commence toujours par une grande marche autour de la salle. On dansait, outre la *jota*, des marches, des valses et des mazurkas. Les filles ne levaient pas les yeux du sol, ne parlaient pas et heurtaient souvent les autres dan-

seurs. Ajoutez à cela un sol en terre battue criblée de trous, et vous obtiendrez une forme de torture qui n'a pas sa pareille dans le monde entier. Il me semblait que je dansais depuis des heures, toujours excité par le cœur du :

— Danse, Mister ! Ne faiblis pas ! En avant ! On ne s'arrête pas !

Plus tard, on joua une autre jota et je la fis danser avec succès à une autre fille. Cela me mit dans une mauvaise situation, car lorsque je retournai chercher la première cavalière pour danser une marche, je la trouvai folle de rage :

— Vous m'avez fait honte devant tout le monde ! Vous m'avez dit que vous ne saviez pas danser la *jota* !

Et tout en dansant, elle appela ses amis :

— Domingo ! Juan, venez me débarrasser de ce gringo !

Une demi-douzaine d'entre eux sautèrent, prêts à la bagarre, tandis que les autres regardaient. Ce fut un instant difficile. Mais immédiatement, le bon Fernando se glissa devant eux, revolver au poing :

— L'Américain est mon ami ! Retournez à vos bancs et occupez-vous de vos affaires...

Les chevaux étaient fatigués. Aussi, dûmes-nous passer une journée à La Zarca. Derrière la maison des maîtres, il y avait un grand jardin abandonné où poussaient quelques peupliers gris, des figuiers, des pieds de vignes et de grands cactus. Il était clos sur trois côtés par une haute enceinte de briques, sur laquelle se détachait, dans l'azur du ciel, la tour blanche de la vieille église. Le quatrième côté ouvrait sur un étang jaunâtre au-delà duquel s'étendait le désert de l'ouest, sur des kilomètres et des kilomètres de désolation embrasée. Avec le soldat Marin, étendus sous un figuier, nous regardions le lent vol des oiseaux de proie au-dessus de nos têtes. Tout à coup le silence fut rompu par une bruyante cacophonie.

Pablo avait découvert dans l'église un piano mécanique qui avait échappé à la visite de Cheche Campos l'année précédente ; il n'avait qu'un air, une valse de *La Veuve joyeuse*. Il ne restait qu'à porter l'appareil au milieu de la cour abandonnée. Nous le fîmes jouer toute la journée ; Rafaelito nous expliqua que *La veuve joyeu-*

se était le morceau le plus populaire du Mexique, et, bien entendu, composé par un Mexicain.

La découverte du piano mécanique nous fit penser à donner un autre bal sous le portique même de la maison des maîtres. On tendit des bâches sur les piliers ; la lumière vacillante éclairait les murs écroulés et les portes noircies ainsi que les buissons de plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des poutres du toit de tuiles. Toute la cour intérieure était pleine d'hommes en fête, engoncés dans leurs couvertures, un peu gênés cependant de se trouver dans la grande maison où ils n'avaient jamais eu le droit d'entrer. Dès que l'orchestre s'arrêtait, le piano mécanique prenait la relève. Les airs se succédaient sans relâche.

L'existence d'un tonneau de *sotol* vint compliquer un peu les choses. Au fil des heures, l'assistance devint plus gaie. Sabas, l'ordonnance de Pablo, invita à danser la concubine de ce dernier. Je les suivis des yeux et je vis Pablo la frapper à la tête à coups de crosse de pistolet en disant qu'il la tuerait, elle et son cavalier, si elle dansait avec quelqu'un d'autre. Après être allé s'asseoir pour méditer un instant. Sabas se releva, sortit son revolver et injuria le harpiste en prétendant qu'il avait fait une fausse note. Ensuite de quoi, il lâcha un coup. Les autres camarades désarmèrent Sabas qui s'endormit immédiatement au milieu du salon.

On s'intéressait encore aux danses du Mister, mais on passa bientôt à un autre sujet. J'étais assis près de Julian Reyes, celui qui portait le Christ et la Vierge sur son sombrero ; il avait fait le plein de *sotol* et ses yeux brillaient d'un feu fanatique. Il se tourna brusquement vers moi :

— Est-ce que tu vas te battre à nos côtés ?

— Non. Je suis correspondant de guerre. Je n'ai pas le droit de me battre.

Il se mit à crier :

— C'est un mensonge ! Tu ne te bats pas parce que tu as peur ! Dieu le sait que notre cause est juste !

— Oui, je le sais. Mais j'ai pour instructions de ne pas me battre.

— Tes instructions, je m'en fiche ! hurla-t-il, furieux. Des correspondants, on n'en veut pas. On n'a pas besoin de phrases écrites dans des livres. On a besoin de fusils, et de tuer. Si nous mourons, nous irons avec les saints. Lâche !

— Ça suffit ! lança quelqu'un que j'identifiai comme étant Longino Guereca, et qui se pista tout contre moi. Julian Reyes, tu ne connais rien à rien. Ce camarade a traversé des milliers de kilomètres par terre et par air pour pouvoir raconter aux gens de son pays la vérité sur la lutte pour la liberté. Il va au combat sans armes. Il est plus courageux que toi, parce que toi, tu as un fusil. Alors, écarte-toi et fiche-lui la paix !

Il s'assit à la place de Julian, il sourit de son air naïf et calme et me prit les mains dans les siennes.

— Nous serons compagnons, hein ? me dit Longino Guereca. Nous partagerons les mêmes couvertures et nous irons toujours ensemble. Et quand nous serons arrivés à La Cadena, je t'amènerai chez moi : mon père et ma mère t'accueilleront comme mon frère... Je te montrerai les mines d'or perdues, celles des Espagnols, les mines les plus riches du monde... Nous y travaillerons ensemble, hein ? Nous serons riches, hein ?

Cependant, le bal se faisait de plus en plus déchainé. L'orchestre et le piano mécanique se relayaient sans interruption. Ils étaient décidément tous saouls. Pablo se vantait en hurlant de tuer tous les prisonniers. De temps en temps jaillissait une insulte, accompagnée immédiatement par des claquements de coups de fusil. Les malheureuses femmes, épuisées, essayaient d'en profiter pour rentrer chez elles, mais elles soulevaient des hurlements :

— Ne partez pas ! Ne partez pas ! Arrêtez ! Revenez danser ! Revenez danser !

Et leur misérable procession s'arrêtait et revenait lourdement.

À quatre heures du matin, quand commença à circuler la nouvelle qu'il y avait parmi nous un espion, gringo huertiste, je jugeai plus prudent de regagner ma chambre. Mais le bal se poursuivit jusqu'à sept heures...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

6. Qui vive !

[Retour à la table des matières](#)

À l'aube, je fus réveillé par des coups de feu, tandis que retentissaient les accents déchirants d'une trompette. Devant le cantonnement Juan Sanchez sonnait la diane, et, comme il ne savait pas quel air c'était, il les jouait tous.

Patricio avait attrapé au lasso un petit taureau pour le déjeuner. L'animal avait renversé une voiture et s'était élancé dans le désert, le cheval de Patricio galopant à la suite. Encore tout entortillés dans leurs couvertures, les soldats s'étaient à moitié levés et avaient épaulé leurs fusils. Première décharge : l'air calme avait été très violemment ébranlé par les coups de feu, la bête ruait dans tous les sens, nous entendions à peine ses mugissements. Nouvelle décharge : elle tomba en avant, battant l'air des pattes. Le petit cheval de Patricio se cabra, son *sarape* flottant au vent comme une bannière. C'est juste à ce moment qu'émergea à l'orient un énorme soleil, déversant sa clarté sur la plaine aride semblable à un océan...

Pablo sortit de la maison des maîtres en s'appuyant sur l'épaule de sa femme et en gémissant :

— Je me sens mal : Juan Reed prendra mon cheval.

Il monta dans la voiture, attrapa la guitare d'un air éccœuré et se mit à chanter :

J'étais au pied d'un vert maquis,
Mon amour ingrat est parti avec un autre,
C'est le chant de l'alouette qui m'a réveillé :
Ah quelle soif j'ai ! et la *cantina*
Ne fait pas crédit !
Oh Dieu, soulage moi de ce mal
Je me sens comme si j'allais mourir
La Vierge du pulque et de l'aguardiente
Me sauvera.
Ah quelle soif, et il n'y a rien à boire... !

Cent kilomètres, approximativement, séparent La Zarca du domaine de La Cadena où la troupe allait prendre ses quartiers. Nous les couvrîmes en une journée sans boire d'eau ni manger. La voiture nous laissa bientôt loin derrière elle. L'aridité du sol fit progressivement place à une végétation épineuse.

Nous avançons en file le long d'un pli de terrain, suffoquant dans l'épais nuage de poussière salée, griffés et lacérés par le maquis épineux. Parfois, arrivant à quelque éclaircie, nous pouvions apercevoir le sentier rectiligne qui montait vers les sommets du désert ondulé, à perte de vue ; mais nous savions qu'il continuait plus loin encore, beaucoup plus loin. Il ne nous restait plus une goutte d'eau. Le soleil vertical nous frappait avec tant de furie que certains chancelaient. La plupart des soldats, qui s'étaient saoulés la nuit précédente, commencèrent à souffrir horriblement. Leurs lèvres desséchées, tailladées, tournaient au bleu sombre.

Je n'entendis pas un seul mot de plainte — mais pas davantage les plaisanteries des jours précédents. Jose Valiento m'apprit à mastiquer des brins de broussaille, mais cela ne fut pas d'un grand secours.

Cela faisait des heures que nous marchions, quand Fidencio tendit la main et dit brusquement :

— Voilà un *Cristiano* qui vient !

Si l'on pense que ce mot de *chrétien*, qui aujourd'hui signifie simplement un homme, c'est transmis chez les indiens depuis les époques les plus reculées, et

que celui qui le prononçait ressemblait exactement à l'image que l'on peut se faire de Cuauhtemotzin, on comprendra les bizarres sentiments que je pus éprouver alors.

Le chrétien en question était un très vieil indien monté sur un âne. Il assura qu'il ne portait absolument pas d'eau. Mais Sabas sauta de cheval et jeta le chargement du vieillard par terre.

— Magnifique ! cria-t-il.

Et il montra une racine de *sotol*, qu'on eût dit recouverte d'une sorte de vernis très ancien et qui répand un jus toxique. Nous nous la partageâmes comme un artichaut. Après nous nous sentîmes tous mieux...

Ce fut à la fin de l'après-midi qu'au détour d'un bras de désert, nous aperçûmes au loin les peupliers cendrés qui entourent la source du domaine de Santo Domingo. Une colonne de poussière noire montait comme la fumée d'une ville qui brûle : elle venait de la cour où les *vaqueros* étaient en traine de rassembler les chevaux.

La maison des maîtres se détachait, solitaire, et désolée, ravagée par Cheche Capos l'année précédente. Au bord de la source une douzaine de colporteurs nomades entouraient une flambée, tandis que leurs ânes mangeaient du maïs. De la source aux maisons de briques, montait et descendait une interminable chaîne de ces porteuses d'eau qui sont le véritable symbole du Mexique du Nord.

— De l'eau !

En poussant des cris de joie, nous descendîmes la colline au galop. Les chevaux de la voiture étaient déjà là avec Patricio. Sautant de cheval, toute la troupe s'étendit sur le ventre. Hommes et chevaux mêlés plongeaient la tête dans l'eau pour boire, boire...

— Qui est-ce qui a une cigarette ? Demanda quelqu'un.

Nous restâmes quelques minutes à fumer, allongés sur le dos.

Sous les derniers rayons du soleil, le désert était un joyau resplendissant. Nous nous trouvions sur une terre silencieuse, enchantée, qui faisait penser à quelque royaume de sous les mers. Nous étions entourés d'immenses cactus multicolores,

rouges, bleus, pourpres, jaunes, comme les coraux au fond de l'océan. Derrière nous, à l'occident, on pouvait voir filer la berline au milieu d'un nuage de poussière, comme un carrosse de légende... A l'orient, sous un ciel où déjà apparaissaient les premières étoiles, s'étendaient les âpres montagnes derrière lesquelles se cachait La Cadena, le plus extrême avant-poste de l'armée madériste. Cette terre... ce Mexique, c'était une terre faite pour qu'on l'aime d'amour, faite pour qu'on lutte pour elle. Les chanteurs de ballades commencèrent bientôt le long *corrido* de *La corrida de toros*, où les chefs fédéraux sont les taureaux et les chefs madéristes les toreros. Et en contemplant ces hommes si gais, si aimables, si humbles, qui avaient sacrifié tout ce que la vie pouvait leur offrir à la lutte héroïque, il me revint à l'esprit le bref discours que Villa avait adressé aux étrangers qui avaient quitté Chihuahua par le premier train de réfugiés :

— Ecoutez de ce dernier message, que vous transmettez aux vôtres : il n'y aura plus jamais de palais au Mexique. Les *tortillas* des pauvres sont meilleures que le pain des riches. Allez-vous-en !

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

7. Un avant-poste de la révolution

[Retour à la table des matières](#)

Cent cinquante des nôtres se trouvaient postés à La Cadena, le point le plus avancé de l'armée madériste à l'ouest. Notre mission était de garder un col, celui de La Puerta de La Cadena ; en fait, le gros des troupes était cantonné dans une hacienda à quinze kilomètres de là. Celle-ci se trouvait sur une petite colline jouxtant un profond ravin au fond duquel coulait une rivière souterraine qui à certains endroits sortait au jour pour courir sur quelque cent mètres et disparaître. Partout où pouvait porter notre regard, on n'apercevait que la plus terrible espèce de désert : des lits de ruisseaux desséchés, d'épaisses broussailles, des cactus et des plantes épineuses.

Le col se trouvait exactement à l'est, coupant la terrible chaîne de montagnes qui cachaient la moitié du ciel en s'étendant du nord au sud à perte de vue. Au-delà du désert, on ne voyait que le bleu limpide et soutenu du ciel mexicain. Du haut de La Puerta, l'on pouvait voir à plus de trente-cinq kilomètres, au travers de la plaine vaste et aride que les Espagnols ont appelée la « plaine des géants » se-

mée de petites collines, avec, à quatre lieues de là, les maisons basses et grises de Mapimi. C'est là que nous guettait l'ennemi : mille deux cents *colorados*, fédéraux irréguliers, sous le commandement du colonel Argumedo. Les *colorados* sont des bandits qui ont fait la rébellion d'Orozco. On les appelle ainsi à cause de leur drapeau rouge et aussi à cause de leurs mains ensanglantées par leurs tueries. Ils ont balayé tout le nord du Mexique, pillant et volant les pauvres. A Chihuahua, ils ont brûlé la plante des pieds à un malheureux et l'ont traîné à travers le désert jusqu'à ce qu'il en meure. J'ai vu un village de quatre mille âmes, qu'une incursion des *colorados* avait réduit à cinq. Lorsque Villa prit Torreon, il n'eut aucune pitié pour eux : ils furent tous passés par les armes.

Le jour de notre arrivée à La Cadena, une douzaine d'entre eux s'approchèrent pour faire une reconnaissance. Vingt-cinq hommes étaient de garde à La Puerta. Ceux-ci firent un prisonnier. Ils le firent descendre de cheval, lui enlevèrent son fusil, ses vêtements, ses chaussures. Puis ils le firent courir sur plusieurs centaines de mètres, au milieu des broussailles et des cactus, en lui tirant dessus. Finalement Juan Sanchez l'acheva en poussant de grands cris et eut droit ainsi à son fusil, dont il me fit cadeau. Le *colorado* fut abandonné aux grands oiseaux de proie mexicains qui tournoyaient toute la journée sans se presser au-dessus du désert.

Pendant ce temps-là, mon compadre le capitaine Longino Guereca, le soldat Juan Vallejo et moi-même avons obtenu que l'on nous prête la voiture du colonel pour faire un tour au village de Brusquilla, le pays de Longino. Il se trouvait à quatre lieues de désert au nord ; un petit ruisseau y prenait miraculeusement sa source sur une colline blanche. Le vieux Guereca était un *peon* aux cheveux blancs, chaussé de sandales ? Il était né esclave dans un grand domaine ; mais quelques années de travail dont la dureté dépasse l'imagination avaient fait de lui un cas rare au Mexique, un propriétaire indépendant d'une petite exploitation. Il avait dix enfants : des filles aux cheveux châains clair, et des fils qui ressemblaient à des ouvriers agricoles de la Nouvelle-Angleterre, sans compter une fille déjà morte.

Les Guereca étaient des gens orgueilleux ; pleins d'ambition, mais affectueux. Longino déclara :

— Voici mon ami le plus cher, Juan Reed, mon frère.

Le vieux Guereca et sa femme m'étreignirent en me donnant de grandes tapes dans le dos, ce qui est la manière la plus affectueuse que puissent avoir les Mexicains de s'embrasser.

— Ma famille, me dit Longino avec orgueil, ne doit rien à la révolution. Les autres en ont eu de l'argent, des chevaux et des voitures. Les chefs de l'armée se sont enrichis avec ce que contenaient les grands domaines. Les Guereca ont tout donné aux madéristes, sans rien prendre en échange, sauf mon grade...

Cependant, le vieux était assez amer. Il me montra un lasso de crin qu'il tenait à la main en me disant :

— Il y a quatre ans, j'en avais quatre comme celui-ci. Aujourd'hui il ne m'en reste qu'un. Les *colorados* m'en ont pris un. Les gens d'Urbina un autre et puis encore un certain Jose Bravo... Que le voleur soit d'un côté ou de l'autre, où est la différence ?

Mais il ne parlait pas vraiment sérieusement : il était extrêmement orgueilleux de son jeune fils, l'officier le plus brave de toute l'armée.

Nous nous mîmes à table, dans une longue pièce de terre battue, pour manger un fromage délicieux et des tortillas au beurre frais de chèvre ; la vieille mère sourde se perdait à grands cris en explications sur la pauvreté de la nourriture, tandis que son guerrier de fils récitait son Iliade personnelle, les neuf jours de bataille devant Torreon.

Nous étions si près, que l'air était surchauffé et que la poudre brûlante nous mordait le visage. Nous étions trop près pour pouvoir tirer, et nous devions nous battre à coups de crosse...

Mais brusquement, tous les chiens se mirent à aboyer en même temps. Aucun d'entre nous ne pouvait imaginer ce qui allait se passer à La Cadena tous les jours suivants. C'était un enfant à cheval qui passa en criant que les *colorados* avaient franchi La Puerta et qui repartit au galop.

Longino poussa un rugissement et courut atteler les mules à la voiture. Toute la famille se mit fiévreusement au travail. Cinq minutes plus tard, Longino agenouillé baisait la main de son père. Nous nous précipitâmes sur la route, entendant encore les cris de la maîtresse de maison :

— Ne vous faites pas tuer ! Ne vous faites pas tuer ! Ne vous faites pas tuer !

Nous croisâmes une charrette chargée d'épis de maïs, avec toute une famille, femmes et enfants, deux malles de fer-blanc et un lit métallique arrimés sur le dessus. L'homme de la famille était monté sur un âne. Oui, dit-il, les colorados arrivaient, il en était passé mille par La Puerta. La dernière fois qu'ils étaient venus, ils avaient tué sa fille. Voilà trois ans que durait la guerre dans la région et on ne s'était pas plaint puisqu'il s'agissait de la patrie. Mais maintenant ils allaient partir aux États-Unis, et là... Juan aiguillonna les mules avec tant de fureur que nous ne pûmes en entendre davantage. Plus loin nous vîmes un vieux qui marchait sans chaussures, en poussant tranquillement ses chèvres. S'il avait entendu dire quelque chose sur les *colorados* ? Eh bien oui, il circulait des bruits divers sur les *colorados*... S'ils avaient franchi La Puerta et combien ils étaient ?

— Oh *quien sabe, señor* ?...

En fin de compte, à force de hurler derrière les mules affolées, nous arrivâmes au camp juste à temps pour voir les soldats victorieux se répandre dans le désert en tirant à tort et à travers. Ils couraient au ras du sol, dépassant à peine leurs chevaux et les touffes de cactus entre lesquelles ils passaient, avec leurs grands chapeaux et leurs capes aux couleurs gaies, sous les derniers rayons du soleil tombant sur leurs fusils dressés.

Dans la nuit arriva un courrier du général Urbina, disant qu'il était malade et ordonnant à Pablo Seañer de revenir. Aussitôt, la voiture partit, chargée de l'amie de Pablo, de Rafaelito le bossu, de Fidencio et de Patricio. Pablo vint me dire :

— Juanito, si tu veux repartir avec nous, tu t'assiéras à côté de moi dans la voiture.

Fidencio et Patricio me supplièrent de partir avec eux. Mais j'étais parvenu désormais trop près du front pour avoir envie de revenir en arrière. Le jour suivant mes camarades de la troupe, que j'avais si bien appris à connaître pendant notre marche dans le désert, reçurent l'ordre de faire mouvement sur Jaralitos. Seuls, devaient rester Juan Vallejos et Longino.

La nouvelle garnison de La Cadena se trouvait composée d'une sorte d'hommes tout à fait différente. Dieu seul savait d'où ils venaient : mais c'était certainement d'un endroit où la troupe mourait de faim. C'étaient les *peones* les

plus misérables que j'ai jamais vus. La moitié n'avait même pas de *sarapes*. Une cinquantaine étaient considérés comme des nouveaux : ils n'avaient jamais senti l'odeur de la poudre ; les autres se trouvaient sous les ordres d'un antique personnage, terriblement incompetent, répondant au nom de major Salazar ; Ils étaient armés de vieilles carabines, avec dix cartouches par homme. Notre commandant était le lieutenant-colonel Petronilo Hernandez ; il avait été major pendant six ans dans l'armée fédérale, jusqu'à ce que le meurtre de Madero le pousse à choisir l'autre camp. C'était un petit homme généreux et plein de courage, aux épaules tombantes, mais les années qu'il avait passées dans les rangs gouvernementaux l'avaient rendu incapable de manier des troupes comme celles-là. Chaque matin, il affichait un ordre du jour qui répartissait les gardes, distribuait les sentinelles et nommait un responsable ; mais personne ne le lisait. Les officiers de cette armée étaient parfaitement étrangers à la discipline. C'est leur courage qui les avait fait nommer officiers, et leur rôle n'allait pas plus loin que de combattre à la tête de leurs troupes. Tous les soldats considéraient le général qui les avaient recrutés comme un seigneur féodal. Ils lui étaient entièrement dévoués, et aucun autre officier d'un autre clan ne pouvait avoir d'autorité sur eux. Petronilo faisait partie du clan d'Urbina ; mais les deux tiers de la garnison de La Cadena appartenaient à la division d'Arrieta. Aussi n'y avait-il de sentinelle à l'ouest ni au nord. Et comme le lieutenant-colonel Alberto Redondo gardait un autre cola quarante lieues au sud, nous pensions également être garantis dans cette direction ; ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il y avait vingt-cinq hommes postés en avant-garde à La Puerta que La Puerta était forte...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

8. Les cinq mousquetaires

[Retour à la table des matières](#)

La maison des maîtres de La Caneda avait été mise à sac par Cheche Campos un an auparavant. Les chevaux étaient parqués dans le patio. Quant à nous, nous logions dans les chambres dallées qui l'entouraient. Sur les murs de la grande salle, de grands clous avaient été enfoncés pour accrocher les selles et les mors ; des fusils et des sabres s'entassaient tandis que des rouleaux de couvertures sales avaient été remisés dans les coins. Le soir, on allumait des feux de paille de maïs et nous nous accroupissions autour, pour écouter Apolinario et un garçon de quatorze ans, Gil Tomas, qui avait été *colorado*, nous raconter des histoires des « trois sanglantes ».

— À la prise de Durango, racontait Apolinario, j'étais parmi les hommes du capitaine Borunda, celui qu'on appelait « le tueur » parce qu'il fusillait toujours tous les prisonniers. Mais lorsque Urbina prit Durango, il ne fit pas non plus beaucoup de prisonniers. Alors Borunda, qui était resté sur sa soif de sang, se mit

à parcourir tous les cafés. Dans chaque café, il choisissait un homme désarmé et lui demandait s'il était un fédéral.

— Oh non, señor, lui répondit l'homme.

— Tu mérites la mort parce que tu n'as pas dit la vérité, criait Borunda en sortant son pistolet, et poum !...

Cela nous faisait rire de bon cœur.

— Ça me rappelle, l'interrompit Gil, l'époque où je me battais sous les ordres de Rojas, pendant la révolte d'Orozco (que sa mère soit maudite !). Un vieil officier porfiriste était passé de notre côté et Orozco l'avait mis à enseigner le maniement d'armes aux *colorados* (les sales bêtes !). Il y avait dans notre compagnie un type très malin. Ah ! quel sacré sens de l'humour il avait ! il avait prétendu qu'il était beaucoup trop stupide pour apprendre le maniement. Aussi notre maudit vieil huertiste (j'espère qu'il rôtit en enfer !) lui fit faire l'exercice à part.

— Portez les armes ! et le camarade le fit très bien.

— Présentez armes ! et il le fit encore parfaitement.

— Repos ! et là, il fit celui qui ne savait pas, de telle sorte que la vieille imbécile se mit en colère et lui arracha son fusil.

— Comme ça ! cria-t-il en le poussant avec le fusil.

— Ah ! dit l'élève, comme ça ! et il le laissa lui enfoncer la baïonnette dans la poitrine...

Après cela, Fernando Soleyra, le trésorier, nous racontait des anecdotes sur les curés, qui ressemblaient à des histoires de la Touraine du XIII^e siècle ou des droits féodaux des seigneurs sur les femmes de leurs serfs avant la révolution française. Fernando devait bien en savoir quelque chose, lui qui avait vécu dans le sein de l'Eglise. Nous étions une vingtaine assis autour du feu, depuis le peon le plus misérable de la troupe jusqu'au premier capitaine Longino Guereca. Aucun de ces hommes ne montrait quoique ce soit de religieux et pourtant tous avaient été de stricts catholiques. Mais trois années de guerre avaient enseigné beaucoup de choses aux Mexicains : d'abord qu'il ne reviendrait plus jamais de Porfirio Diaz ; ensuite qu'il n'y aurait plus jamais d'autre révolte orozquiste et enfin que plus jamais l'Eglise catholique ne serait la voix de Dieu au Mexique.

Juan Santillana, un sous-lieutenant de vingt ans qui m'avait confié avec le plus grand sérieux qu'il descendait du grand Espagnol Gil Blas de Santillane, récita d'une voix criarde la romance éculée :

Je suis le comte Oliveros
de l'artillerie espagnole...

Juan exhibait avec orgueil quatre blessures de balles. Il disait avoir exécuté un certain nombre de prisonniers désarmés avec son pistolet, et s'engageait solennellement à être plus tard « un vrai tueur ». Il se vantait d'être l'homme le plus fort et le plus courageux de l'armée. Sa notion de l'humour semblait se limiter à casser des œufs dans la poche de mon sac. Juan était très enfant pour son âge, mais il avait fort belle allure.

Mon meilleur ami, mis à part Gino Guereca, était le sous-lieutenant Luis Martinez. On l'appelait le *Gachupin*, surnom péjoratif que l'on donne aux Espagnols, parce qu'il semblait s'être échappé d'un tableau représentant quelque vieux noble espagnol du Greco Luis était de race pure, sensible, gai. Il n'avait que vingt ans et n'avait jamais participé à un combat. Il portait une mince barbe noire qui faisait le tour de son visage. Il me dit en riant :

— Nicanor et moi, nous avons parié que nous ne raserions pas avant d'avoir pris Torreon...

Luis et moi nous dormions dans des chambres différentes. Mais la nuit, quand le feu s'était éteint et que les autres camarades ronflaient, nous nous asseyions dans nos couvertures, une nuit dans sa chambre, une nuit dans la mienne, et nous causions du monde, de nos femmes et de ce que nous serions et ferions plus tard. Lorsque la guerre serait terminée, Luis devait venir me voir aux États-Unis, puis nous retournerions ensemble à Durango dans la famille Martinez. Il me montra la photo d'un enfant à l'air fier dont il était l'oncle.

— Qu'est-ce que tu vas faire lorsque tu entendas siffler les bales ?

— Je ne sais pas... Il se mit à rire : — Je crois que je courrai !

Il était tard. Il y avait longtemps que la sentinelle de la porte s'était endormie.

— Ne t'en va pas, me disait Luis en me retenant par mon sac. Parlons encore un peu...

Gino, Juan Santillana, Silveyra, Luis, Juan Vallejo et moi allâmes nous baigner à la rivière dans un bassin que l'on avait ménagé par là. Le lit de la rivière était sec et plein d'un sable et brûlant, entouré de nopals et de broussailles très denses. De kilomètre en kilomètre, l'eau réapparaissait, juste en filet, pour disparaître aussitôt dans les rives blanches sablonneuses et lancinantes. On arrivait d'abord à l'emplacement des chevaux : un ou deux soldats qui se trouvaient au bord de l'eau avec des calebasses sur le dos des pauvres bêtes... Plus haut, les femmes accroupies, faisaient la lessive en frottant le linge sans arrêt contre des pierres. Puis c'était l'ancien chemin de l'hacienda que parcourait la file interminable des femmes couvertes de châles noirs, et portant de l'eau sur leur tête. Plus loin encore, c'était le bain des femmes, enveloppées de voiles de coton bleus pâles et blancs, avec leurs enfants bruns tout nus qui pataugeaient dans les eaux peu profondes. Et enfin les hommes nus, bruns, avec leurs sombreros et leur *sarapes* aux couleurs vives jetés sur leurs épaules, fumant leurs feuilles de maïs, accroupis sur les rochers. Nous donnâmes la chasse à un coyote qui grimpait le versant de la vallée dans le désert : nous sortîmes nos revolvers, mais il disparut et nous le cherchâmes dans les broussailles jusqu'à la route en tirant et en criant, sans succès. Et puis, au bout du compte, nous finîmes par trouver l'anse fabuleuse : froide, profonde, entourée de rocs très durs et tapissée d'herbes vertes.

Au retour, Gino s'excita beaucoup parce que son nouveau cheval de quatre ans, que son père lui avait acheté pur monter à la tête de sa compagnie venait d'arriver de Banquilla.

— S'il est dangereux, déclara Juan Santillana, au moment de partir, j'aimerais le monter le premier. J'aime dompter les chevaux fous.

Le *corral* était plein d'un épais nuage de poussière jaune qui montait très haut dans l'air calme. On distinguait difficilement, au milieu, les formes incertaines et chaotiques d'une troupe de chevaux au galop, dont on entendait le crépitement sec des sabots, et des hommes agitant les bras, la figure masquée d'un foulard, déployant leurs lassos en longues spirales. Le magnifique cheval sentit l'étreinte du

lasso autour de son cou. Il rua, sauta, tandis que le *vaquero* assurait son lasso autour de sa selle en tirant en arrière jusqu'à toucher le sol et en soulevant la poussière avec ses pieds. Un autre lui passa un lasso entre les pattes de derrière et l'immobilisa. On lui mit une selle et un mors.

— Alors, tu veux toujours le monter, Juanito ? demanda Gino en riant.

— Après toi, répondit Juan Santillana avec dignité. C'est ton cheval...

Mais Juan Vallejo était déjà sur le cheval et criait de défaire les lassos. La bête ne se laissait pas faire, se débattait dans une lutte furieuse et faisait trembler la terre de ses ruades.

Nous mangeâmes dans l'ancienne cuisine du domaine, assis sur des bancs autour d'une caisse d'emballage. Le plafond était revêtu d'une couche épaisse de graisse noire, déposée par la fumée de la cuisine d'innombrables générations. Tout un coin de la pièce était occupé par d'immenses fourneaux de briques, avec des hautes cheminées et cinq vieilles penchées dessus agitaient des casseroles et faisaient sauter des tortillas. La seule lumière nous venait du feu et de ses flammes qui éclairaient étrangement les vieilles, illuminaient les murs obscurs, tandis que la fumée se glissait en couches sous le plafond bas avant de s'échapper par la fenêtre. Il y avait là le colonel Petronilo et sa belle, une paysanne somptueuse, au visage piqué de petite vérole qui semblait toujours en train de se raconter à elle-même quelque chose de très drôle ; don Tomas, Luis Marinez, le colonel Redondo, le major Salazar, Nicanor et moi-même. La compagne du colonel ne semblait pas à son aide à table, car une paysanne mexicaine n'est qu'une servante dans sa propre maison. Mais don Petronilo la traitait toujours comme si elle avait été une grande dame.

Redondo m'avait raconté la fille qu'il allait bientôt épouser. Il me montra son portrait. Elle se trouvait en ce moment en voyage à Chihuahua pour acheter sa robe de noces :

— Dès que nous aurons pris Torreon...

Salazar l'attrapa le bras :

— Écoutez, señor, je sais maintenant qui vous êtes. Vous êtes un agent des commerçants américains qui ont de grands intérêts au Mexique. Je sais tout sur les

affaires des yankees. Vous êtes un agent des compagnies. Vous êtes venu ici pour espionner les mouvements de nos troupes et pour leur envoyer des rapports secrets. Ce n'est pas vrai ?

— Et avec qui pourrais-je communiquer ici, pour envoyer mes rapports secrets ? Nous sommes à quatre jours de cheval d'une ligne télégraphique.

Il rit lourdement en pointant un doigt vers moi :

— Oh je sais ! Je sais beaucoup de choses ! Il y en a beaucoup dans ma tête !

Le major se mit debout. Il souffrait beaucoup de la goutte, et ses jambes étaient enveloppées dans des mètres et des mètres de bandages de laine.

Je connais tout sur les affaires. J'ai beaucoup étudié dans ma jeunesse. Ces compagnies américaines envahissent le Mexique pour voler le peuple mexicain...

Don Petronilo l'interrompt brusquement :

— Vous vous trompez, major. Le señor est mon ami et mon hôte.

— Ecoutez colonel, se mit à hurler Salazar. Ce señor est un espion. Tous les Nord-Américains sont porfiristes et huertistes. Ecoutez mon avertissement avant qu'il ne soit trop tard. J'ai beaucoup de choses dans la tête. Je suis un homme averti. Sortez le gringo dehors et fusillez-le sur-le-champ, ou bien vous vous en repentirez.

Les autres se mirent à crier violemment ; mais ils furent interrompus par un autre bruit : un coup de feu, puis d'autres, puis des hurlements. Un soldat arriva en courant.

— Il y a une révolte, cria-t-il. Ils ne veulent pas obéir aux ordres !

— Qui ne veut pas ? demanda Don Petronilo.

— Ceux de Salazar !

— Les salauds ! déclara Nicanor, tandis que nous nous mettions à courir. Ce sont des *colorados* que nous avons fait prisonniers quand nous avons pris Torreón. Ils se sont ralliés à nous pour ne pas être fusillés. Et on leur a donné l'ordre de monter la garde cette nuit à La Puerta !

— Au revoir, dit aussitôt Salazar, je vais au lit.

Les maisons des *peones* de La Cadena, où les troupes tenaient leurs quartiers, entouraient la grande place comme la muraille d'une ville forte. Pour entrer par l'une des deux portes, nous dûmes nous frayer un chemin dans un grand tumulte de femmes et de *peones* qui se battaient pour sortir. A l'intérieur, trois ou quatre petits foyers à l'air libre et quelques lumières vacillantes des fenêtres éclairaient la place. Dans un coin, des chevaux démontés s'étaient enchevêtrés. Les hommes couraient dans tous les sens avec frénésie, entraient et sortaient des maisons le fusil à la main. Au centre de l'espace découvert se tenaient debout une cinquantaine d'hommes en groupe serré, presque tous armés et qui semblaient prêts à repousser une attaque.

— Gardez les portes, cria le colonel. Que personne ne sorte sans mon ordre !

Ceux qui couraient commencèrent à se concentrer aux portes. Don Petronilo s'avança, tout seul, vers le centre de la place, et demanda calmement :

— Qu'est-ce qui se passe, camarades ?

— Ils vont tous nous tuer ! cria quelqu'un dans l'obscurité.

— Ils voulaient d'enfuir ! ils allaient nous vendre aux *colorados* !

— C'est faux ! crièrent ceux du centre. Nous ne sommes pas de la troupe de don Petronilo ! notre chef, c'est Manuel Arrieta ! Soudain, Longino Guereca, désarmé, passa comme un éclair à côté de nous et leur tomba furieusement dessus, en leur arrachant leurs fusils et en les repoussant dans le fond de la place. Il sembla un instant que les rebelles allaient lui titrer dessus, mais il ne se passa rien, et ils ne firent aucune résistance.

— Désarmez-les ! ordonna don Petronilo. Et enfermez-les ! Les prisonniers furent conduits dans une grande salle et un piquet de garde fut placé à la porte. Longtemps après, dans la nuit, on pouvait les écouter chanter allégrement.

Don Petronilo se retrouvait ainsi avec un effectif réduit à une centaine d'hommes, quelques chevaux en plus et environ deux milles cartouches. Le lendemain matin, Salazar prit congé, après avoir recommandé de fusiller tous ses hommes ; de toute évidence, il semblait très soulagé de s'en défaire. Juan Santillana était également d'avis de les exécuter. Mais don Petronilo décida de les remettre au général Urbina pour que celui-ci les juge lui-même.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

9. La dernière nuit

[Retour à la table des matières](#)

À La Cadena, les journées passaient rapidement. Le soir, quand le froid tombait et que les flaques de la rivière se couvraient d'une mince couche de glace, on voyait arriver au galop sur la place un soldat traînant au bout de son lasso un petit taureau se débattant et ruant dans tous les sens. Immédiatement, cinquante ou soixante soldats en haillons, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs *sarapes*, commençaient une grande corrida au milieu des rires des autres camarades. Ils torréaient avec leurs couvertures et lançaient tous les cris habituels des *aficionados*. L'un tordait la queue de l'animal fou de rage. L'autre, plus impatient lui assénait de grands coups du plat de son épée. Ils lui plantaient des couteaux dans le dos en guise de banderilles, et la bête les arrosait de sang en les chargeant. À la fin, un couteau miséricordieux lui donnait le coup de grâce et une foule fondait dessus, chacun taillant et arrachant des tranches de viande saignante qu'il emportait dans son campement. Le soleil blanc apparaissait, brûlant, alors, une dernière fois, éclairant çà et là un visage, des mains, les flaques de sang ; les couleurs délavées

des *sarapes* et les lointaines terres obscures du désert resplendissaient soudain, un instant...

Don Petronilo avait réquisitionné dans la campagne plusieurs voitures. Cinq d'entre nous lui ont demandé de leur en prêter une pour faire quelques excursions. C'est ainsi que nous fîmes le trajet de San Pedro del Gallo (Saint-Pierre-le-Coq) pour assister à un combat de coqs digne du nom du village. Une autre fois, Gino Guereca m'emmena à la recherche des riches mines espagnoles abandonnées dont il connaissait le secret : mais en fait nous ne dépassâmes pas Brusquilla et nous restâmes toute la journée à paresser à l'ombre des arbres en mangeant du fromage.

À la fin de l'après-midi, la garde de La Puerta montait au trot à son poste, et le soleil se posait sur les fusils et les cartouchières. Et bien après la tombée de la nuit, on entendait au loin les tintements métalliques du détachement relevé qui arrivait en sortant de l'ombre mystérieuse.

Une nuit arrivèrent les quatre marchands que nous avons vus à Santo Domingo. Ils amenaient quatre ânes chargés de *macuche* :

— Mais c'est le Mister ! s'écrièrent-ils, tandis que je m'approchais de la lumière de leur petit foyer ; Comment ça va Mister ? Vous n'avez pas peur des *colorados* ?

— Et comment vont les affaires ?

J'acceptai les mains gluantes de *macuche* qu'ils me tendirent. Ils se mirent à rire bruyamment.

— Les affaires ! nous aurions mieux fait de rester à Santo Domingo ! Ils n'ont pas de quoi s'acheter une cigarette en mettant ensemble tout leur argent !

L'un d'eux commença à chanter l'extraordinaire ballade des *Matins de Francisco Villa*. Il chanta un vers, un autre chanta le suivant, et ils continuèrent ainsi l'un après l'autre en composant le récit dramatique des exploits du grand capitaine. Je restai une demi-heure étendu à les regarder, tandis qu'accroupis, les *sarapes* sur les épaules, ils entouraient le feu qui éclairait les visages bruns et simple. Pen-

dant que l'un chantait, les autres fixaient le sol en continuant mentalement le fil de leur composition :

Le voici Francisco Villa,
Avec ses chefs et ses officiers.
C'est lui qui vient pour seller
Les mules fédérales.

L'heure est venue, *colorados*,
De vous préparer au combat,
Car Villa et ses soldats
Vont vous tanner la peau du dos !

Il est venu votre dompteur,
Pancho Villa le guérillero
Pour vous faire sortir de Torreon
Et vous arracher jusqu'au cuir !

Les riches avec tout leur argent,
EN ont reçu pour leur compte,
Avec les soldats d'Urbina
Et ceux de Maclovio Herrera.

Vole, vole, petite colombe,
Vole sur toutes les prairies
Et dis que Villa est arrivé
Et qu'il va les faire courir.

La justice sera victorieuse
L'ambition sera ruinée,
Pour les châtier tous
Pancho Villa est entré dans Torreon !

Vole, vole, aigle royal,
Porte à Villa ces lauriers,
Car il a mis en déroute
Bravo et ses colonels,
Voilà, enfants d'ivrogne

Que Villa a pris Torreon.
Vive Villa et ses soldats !
Vous avez vu maintenant, salle engeance,
Ce que peuvent les courageux.

Et c'est par elle que je termine :
Par la rose de Castille.
Ainsi finit le *corrido*
Du général Pancho Villa !

Au bout d'un moment, je les laissai. Je ne pense pas qu'ils se rendirent compte de mon départ. Ils continuèrent à chanter autour de leur feu pendant plus de trois heures.

Mais dans mon logement, je trouvai une autre diversion. Il était rempli de la fumée d'un foyer qui brûlait à même le sol. Je parvins à distinguer trente à quarante soldats, accroupis ou étendus de tout leur long, totalement silencieux, tandis que Silveyra lisait à voix haute un décret du gouverneur de Durango sur le partage définitif des terres des grandes haciendas entre les paysans pauvres.

« considérant que la source principale de notre richesse est l'agriculture et que celle-ci ne peut connaître de véritable progrès que si la majorité des agriculteur ont un intérêt personnel à faire produire la terre...

« considérant enfin que les villages des campagnes ont été détruits à la plus honteuse misère parce que les terres communales dont ils disposaient ont été grossir les biens des haciendas les plus proches, et ce particulièrement sous la dictature de Porfirio Diaz, avec lequel les habitants de l'État ont perdu leur indépendance économique, politique et sociale, passant du rang de citoyens à celui d'esclaves, sans que le gouvernement se montre capable d'élever leur niveau moral par l'éducation, enfermés qu'ils sont dans les haciendas propriétés privées...

« En conséquence, le gouvernement de l'État de Durango décide qu'il est de nécessité publique que les habitants des villes et des campagnes deviennent les propriétaires de terres agricoles... »

Lorsque le trésorier eut triomphé laborieusement de toutes les difficultés de la lecture, de toutes les dispositions qui suivaient, prévoyant comment seraient employés les terres, à quelles cultures, etc., tout resta silencieux.

— C'est ça, dit Martinez, la révolution mexicaine.

— C'est exactement, dis-je, ce que Villa est en train de faire à Chihuahua. C'est grandiose. Maintenant, mes amis, vous allez tous pouvoir avoir votre ferme.

Une petite onde de satisfaction circula dans le groupe. Puis un petit homme chauve, aux favoris jaunâtres et sales, se mit sur son séant et tint ce discours :

— Non, aucun de nous, aucun soldat. Une révolution, quand elle a triomphé, il lui faut encore des soldats ? Ce seront les *pacifiques* qui auront la terre, ceux qui ne se sont pas battus. Et la génération suivante... Il fit une pause et étendit ses manches trouées vers le feu. J'étais maître d'école, expliqua-t-il, et je sais bien que les révolutions, comme les républiques, sont ingrates. Je me suis battu trois ans. A la fin de la première révolution, le grand homme, notre père Madero, fit venir ses soldats dans la capitale. Il nous donna des vêtements, des vivres, des cornes de taureaux. Et puis, nous sommes retournés dans nos foyers et nous nous sommes retrouvés de nouveau avec les insatiables au pouvoir.

— Je suis arrivé à la fin de la guerre avec quarante cinq pesos, dit un homme.

— Tu as de la chance, reprit le maître d'école. Non, ce ne sont pas les soldats, les affamés, les mal nourris, les simples soldats, qui vont profiter de la révolution. Les officiers ? Oui, il y en a quelques-uns qui s'engraissent sur le sang de la patrie. Mais nous ? Jamais.

— Mais alors, pourquoi diable vous battez-vous ? criai-je exaspéré.

— Eh bien, j'ai deux enfants en bas âge. Eux, ils auront leur terre. A leur tour, ils auront des enfants. Et ceux-là non plus ne crèveront pas de faim. Le petit homme sourit :

— À Guadalajara, nous avons un proverbe qui dit : ne te mets pas en chemise de onze aunes, car celui qui se fait rédempteur finit crucifié.

— Moi, je n'ai aucun enfant en bas âge, déclara au milieu des éclats de rires Gil Tomas qui n'avait que quatorze ans. Je me bats pour prendre une carabine 30-30 sur un soldat mort et un bon cheval à un millionnaire.

Pour plaisanter, je demandai à un soldat ce que représentait le petit insigne à l'image de Madero qu'il portait sur sa veste.

— *Quien sabe, señor ?* Qui peut savoir ? Mon capitaine m'a dit que c'était un grand saint. Je me bats parce que c'est moins dur que de travailler.

— Et quand est-ce qu'on vous paye, les amis ?

— Nous avons reçu trois pesos, ça fera neuf mois cette nuit, répondit le maître d'école. Tous approuvèrent de la tête. Nous sommes de vrais volontaires. Ceux de Villa sont des professionnels.

Alors Luis Martinez prit une guitare et se chanta une chanson d'amour, belle et courte, qui avait été composée, dit-il, par une prostituée dans un bordel, une nuit...

La dernière chose que je me rappelle de cette nuit mémorable, c'est que Gino Guereca était étendu à côté de moi dans l'obscurité et qu'il me disait :

— Demain, je t'emmènerai aux mines espagnoles abandonnées. Elles sont cachées dans un cañon de la Sierra occidentale. Seuls les indiens savent où elles sont. Ils y vont quelquefois et grattent la terre avec leurs couteaux pour sortir de l'or pur. Nous serons riches...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

10. Les *colorados* arrivent...

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain, le jour n'était pas encore levé, quand Fernando Silveyra entra dans la pièce : il était déjà habillé et nous dit calmement de nous lever, que les *colorados* arrivaient. Juan Vallero se mit à rire :

— Ils sont combien, Fernando ?

— À peu près un millier, répondit-il sans élever la voix, en caressant son fusil.

La cour intérieure était anormalement pleine d'hommes qui criaient en sellant leurs chevaux.

Je vis don Petronilo à moitié habillé, sur le seuil de sa porte : son amie lui accrochait son épée. Juan Sanchez ajustait son pantalon avec une hâte furieuse. On entendait crépiter une succession de coups secs, le bruit des cartouches chargées dans les fusils. Une vingtaine de soldats allaient et venaient désorientés, demandant à tout le monde où étaient leurs affaires.

Je ne crois pas qu'aucun de nous y ait vraiment cru. La petite ouverture qui laissait voir le ciel tranquille au-dessus du patio, n'annonçait qu'une nouvelle journée de chaleur. Les coqs chantaient. Une vache que l'on trayait meuglait. J'avais faim. Je demandai :

— Ils sont près d'ici ?

— Tout près.

— Mais le poste avancé, la garde de La Puerta ?

— Ils dormaient, dit Fernando, en fixant sa cartouchière autour de la taille.

Pablo Arriola entra en traînant les pieds, alourdis par ses énormes éperons.

— Un petit groupe de douze cavaliers s'est présenté. Nos hommes on cru qu'il s'agissait de la reconnaissance quotidienne. Ce qui fait qu'après les avoir repoussés, la garde de La Puerta s'est mise à table pour le petit déjeuner. Mais là-dessus est arrivé Argumedo lui-même avec des centaines et des centaines d'hommes...

— Mais vingt-cinq hommes pouvaient défendre le défilé en attendant les renforts...

— Ils ont déjà franchi La Puerta, dit Pablo. Il prit sa selle et sortit.

— Les fumiers... Juan Santillana fit tourner le barillet de son revolver comme une roulette. Quand je les aurai sous mon tir...

— Alors Mister, cria Gil Tomas, Vous allez voir maintenant tirer comme vous le vouliez. Comment ça va Mister ? Vous avez peur ?

Cela n'avait pourtant pas l'air d'une affaire bien sérieuse. Je me dis en moi-même : mon vieux, tu vas donc voir un combat. Cela va donner un peu d'intérêt à tes articles. Je pris mon appareil de photo et je me dépêchai de sortir devant la maison.

Il n'y avait pas grand-chose à voir. Un soleil sanglant sortait droit du col de La Puerta. À l'est, sur des lieues et des lieues de désert, on ne distinguait rien de vivant, que la lumière matinale. Pas un mouvement, pas un bruit. Et pourtant, quelque part, là-bas, une poignée d'hommes essayait désespérément d'arrêter une armée.

Une mince fumée sortait de la maison des *peones* et flottait dans l'air, immobile. Le calme était tel que l'on entendait parfaitement le bruit du maïs moulu entre deux pierre pour préparer la pâte des tortillas et le murmure d'une chanson lente d'une femme en train de travailler dans la maison des maîtres. Les moutons bêlaient à la porte du corral. Loin, très loin, sur le chemin de Santo Domingo, petits points de couleurs dans le désert, on pouvait voir les quatre marchands marcher lentement derrière leurs ânes. De petits groupes de *peones* s'étaient formés devant l'hacienda, qui regardaient vers l'est. Autour du portail du grand enclos où campaient les soldats, quelques cavaliers fixaient les mors de leurs chevaux. C'était tout.

De temps à autre, la porte de la maison des maîtres laissait passer des cavaliers, deux ou trois, qui se lançaient au galop le fusil à la main, sur le chemin de La Puerta. Je les suivais des yeux et les voyais disparaître au gré des ondulations du terrain, chaque fois plus petits, jusqu'à ce qu'ils gravissent la dernière côte où la poussière blanche qu'ils soulevaient se mêlait aux rayons de soleil, et j'étais alors forcé de baisser les yeux. On m'avait pris mon cheval et Juan Vallejo n'en avait pas non plus. Il était à côté de moi, faisant le fanfaron avec son fusil vide.

— Regarde ! cria-t-il tout à coup. Le versant occidental des montagnes qui surplombaient La Puerta était encore dans l'ombre. Mais, à sa base, au nord et au sud, apparaissaient de minces lignes de poussière. Elles s'agrandissaient vite, oh ! et à quelle vitesse ! Il n'y en eut d'abord que deux, une dans chaque direction, puis il y en eut deux autres, plus bas, plus près avançant implacablement... L'ennemi se déployait largement autour du champ de bataille pour nous prendre par le flanc !

Cependant, de petits groupes de soldats continuaient à sortir de la maison des maîtres et à s'éloigner à toute vitesse. Ainsi, passèrent en me saluant, resplendissants, Arriola et Nicanor. Longino Guereca partit comme un courant d'air, sur son grand cheval gris, encore à moitié sauvage. Le grand animal baissa la tête et fit quatre bonds sue la place.

— Demain, on va aux mines, me lança Gino par-dessus son épaule. Aujourd'hui, je suis très occupé... très riche... les mines oubliées des...

Mais il était trop loin pour que je l'entende. Martinez le suivit, en me criant avec un sourire qu'il avait horriblement peur. Puis encore d'autres. En tout envi-

ron une trentaine. Je me souviens que la plupart s'étaient masqué le visage contre la poussière. Don Petronilo enfourcha son cheval et porta à ses yeux ses jumelles de campagne. Je dirigeai à nouveau mon regard vers les lignes de poussière qui s'incurvaient lentement vers la plaine, illuminées par le soleil comme des cimenterres.

Don Tomas passa au galop. Toma Gil collait au flanc. Puis nous vîmes arriver quelque chose. C'était un petit cheval qui dévalait la montagne dans notre direction : on distinguait le cavalier au milieu de la poussière étincelante. Il galopait furieusement, montant et descendant suivant les plis du terrain. Il aborda la montée de la colline où nous étions en éperonnant terriblement, sa monture et ce que nous vîmes alors fut terrible. Une cascade de sang lui coulait de la face. La partie inférieure de la bouche avait été arraché par une balle explosive. Il arrêta son cheval devant le colonel et essaya désespérément, horriblement, de dire quelque chose : mais rien d'intelligible ne pouvait plus sortir de cette ruine humaine. Des larmes lui coulaient sur les joues. Il lança un cri rauque et enfonça violemment les éperons dans le flanc de son cheval, il partit à toute allure sur la route de Santo Domingo. D'autres arrivaient, à la suite, sur le chemin tragique : ceux qui avaient été de garde à La Puerta ; deux ou trois traversèrent l'hacienda sans s'arrêter. Les autres allaient jusqu'à Petronilo, emportés par la colère :

— Des munitions ! Des cartouches ! criaient-ils.

Don Petronilo dirigea son regard vers la plaine :

— Il ne reste rien !

Les hommes lui tournèrent le dos, fous de rage, en jurant et en jetant leurs armes par terre.

— Vingt-cinq hommes à La Puerta ! cria le colonel.

En quelques minutes, la moitié des nouveaux renforts sortirent et prirent le chemin de l'est. Les extrémités les plus proches des lignes de poussière étaient à ce moment hors de vue, cachées sur un pli de la plaine.

— Pourquoi ne les envoyez-vous pas tous, don Petronilo ? lui criai-je.

— Parce que toute une compagnie de *colorados* nous arrive dessus par cette rivière, mon jeune ami. Vous ne les voyez pas d'où vous êtes. Moi si !

Il n'avait pas fini de parler qu'un cavalier arriva au coin de la maison en montrant le sud, d'où il venait, par-dessus son épaule :

— Ils viennent par là ! ils sont des milliers ! A l'autre col, Redondo n'avait que cinq hommes de garde ! Ils les ont faits prisonniers et ils sont entrés dans la vallée avant qu'il ne se soit rendu compte de ce qui se passait...

— Que Dieu me garde ! dit entre ses dents don Petronilo.

Nous nous tournâmes vers le sud. Dominant le désert encore obscurci par le lever du jour, montait un épais nuage de poussière blanche qui brillait au soleil.

— Ceux qui restent, sortez pour aller les arrêter sur la limite ! Les derniers vingt-cinq hommes sautèrent à cheval et partirent droit vers le sud.

À ce moment, la grande porte de la muraille s'ouvrit brusquement sur une masse d'hommes et de chevaux. Les hommes n'avaient pas de fusils : la troupe désarmée de Salazar ! Ils se mirent à tourner comme pris de panique.

— Vos fusils sont dans la caserne, leur dit le colonel. Mais vos cartouches, elles, sont là-bas en train de tuer les *colorados* !

Ce fut une immense clameur :

— Ils ont pris nos armes ! Ils veulent nous assassiner !

— Comment pourrons-nous nous battre ? Que pouvons-nous faire sans armes ? cria un homme, face à don Petronilo.

— Venez, camarades ! sortons et étranglons-les avec nos mains, ces... de *colorados*, cria quelqu'un. Cinq d'entre eux éperonnèrent leurs chevaux et partirent comme des fous vers La Puerta, sans armes et sans espoir. Ce fut un geste grandiose.

— Ils vont tous nous tuer, dit un autre. Venez ! et les quarante-cinq autres se lancèrent en désordre sur la route de Santo Domingo. À ce moment, les vingt-cinq soldats qui avaient franchi les deux tiers d'un kilomètre le côté sud, et regardant derrière eux, ne sachant plus que faire, ils virent les soldats désarmés qui galopèrent vers les montagnes.

— Les camarades prennent la fuite ! Les camarades prennent la fuite !

Il y eut un moment d'échange de cris confus. Ils regardèrent le nuage de poussière qui leur arrivait dessus. Ils pensèrent à la puissante et impitoyable armée qu'il cachait. Ils hésitèrent, puis se divisèrent et se mirent à fuir rapidement à travers les broussailles vers les montagnes.

Je m'aperçu que cela faisait déjà un moment que l'on entendait des coups de feu. Le bruit paraissait venir de très loin, très semblable au tac-tac d'une machine à écrire. Je concentraï mon attention et il me parut augmenter. Il fut bientôt beaucoup plus sérieux, couvrant la totalité du front, résonnant comme le roulement incessant d'un tambour.

Don Petronilo était un peu pâle. Il appela Apolinario et lui dit d'atteler les mules de la voiture.

— S'il arrive quelque chose, il faut au moins que nous en prenions le plus dur, dit-il rapidement à Juan Vallejo. Appelle ma femme, et partez avec elle et Reed dans la voiture. Venez, Fernando, Juanito !

Silveyra et Juan Santillana éperonnèrent leurs chevaux et tous trois disparurent sur le chemin de La Puerta.

Nous pouvions maintenant voir les autres. Des centaines de petites silhouettes de cavaliers, au milieu des broussailles, grouillant dans le désert comme des fourmis. Leurs hurlements d'indiens sauvages arrivaient jusqu'à nous. Une balle siffla au-dessus de nous, puis une autre ; bientôt ce fut toute une série de décharges qui se succédèrent, terrifiantes. Des morceaux de murs volaient sous les balles. Les *peones* et leurs femmes, affolés par la peur, couraient de maison en maison. Un soldat au visage noirci de poudre, marqué par la haine homicide et la terreur, passa au galop en criant que tout était perdu...

Apolinario se hâta de sortir les mules, déjà harnachées, et de les atteler à la voiture. Ses mains tremblaient. Il laissa tomber une courroie, la ramassa, la lâcha encore une fois. Tous son corps tressautait. Finalement, il jeta tout l'équipement par terre et se mit à courir. Juste à ce moment, une balle perdue vint toucher l'une des mules à la croupe. Les animaux, déjà nerveux, se mirent à ruer frénétiquement. Un coup de fusil fit sauter le timon de la voiture en morceaux. Les mules s'échappèrent affolées dans le désert.

Enfin vint la déroute : une troupe sauvage de soldats fouettant leurs chevaux terrorisés. Ils nous dépassèrent sans s'arrêter, sans même nous voir. Ils n'étaient plus que poussière, sang, sueur : il y avait don Thomas, Pablo Arrida, et derrière eux le petit Gil Tomas, dont le cheval vacillant tomba mort juste devant nous. Les balles frappaient les murs tout autour de nous.

— Viens Mister ! dit Juan. Allons-nous-en !

Nous commençâmes à courir.

En montant, essoufflé, le versant opposé au ravin, je regardai derrière moi. Gil Tomas me suivait, avec un *sarape* à carreaux noirs et rouges sur les épaules. Je vis apparaître Don Petronilo qui tirait derrière lui par-dessus son épaule, Juan Santillana à son côté. En face galopait Fernando Silveyra, couché sur le col de son cheval. Toute l'hacienda était pleine d'hommes qui galopaient, tiraient et hurlaient ; et aussi loin que pouvait porter mon regard, sur toutes les hauteurs du désert, il en arrivait de nouveaux.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

11. La fuite de « Mister »

[Retour à la table des matières](#)

Juan Vallero était déjà très loin, courant de toutes ses forces, son fusil à la main. Je lui criai de ne pas rester sur la route et il m'obéit sans regarder derrière lui. Je le suivis. Nous nous trouvâmes sur un sentier qui filait tout droit à travers le désert vers les montagnes. Le désert était comme une table de billard. Nous étions visibles à dix kilomètres à la ronde. Mon appareil de photo heurta violemment la pierraille. Je le laissai tomber. Mon grand manteau m'encombrait terriblement : je le jetai aussi. Nous pouvions voir nos camarades fuir comme des fous sur le chemin de Santo Domingo. Tout à coup un groupe d'homme au galop fit son apparition, venant notre rencontre : c'étaient ceux du sud qui terminaient leur mouvement tournant. Une nouvelle tempête de cris s'éleva, puis poursuivants et poursuivis disparurent derrière un pli de terrain. Grâce à dieu, notre sentier s'éloignait du chemin !

Je continuai à courir. Je courus, courus, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je fis quelques pas et puis je recommençai. Je ne respire plus, je sanglotais. Des

crampes terribles me tiraillaient les jambes. La broussailles et la pierraille devenaient plus dense : nous arrivions au pied de la montagne. Mais notre sentier restait visible sur tout le parcours. Juan Vallejo était arrivé au bas des premiers contreforts, à près d'un kilomètre de moi. Je le vis gravir une petite hauteur. Tout à coup trois hommes armés apparurent derrière lui et se mirent à crier. Il regarda autour de lui et jeta son fusil très loin dans les broussailles et se remit à courir pour sauver sa peau. Ils lui tirèrent dessus, mais ils s'arrêtèrent pour ramasser le fusil. Il disparut au sommet de la colline. Eux aussi.

Je continuai à courir. Je ne savais pas l'heure. Je n'avais pas vraiment peur. Tout semblait irréel, comme dans un livre de Harding Davis. Il me semblait que ne pas m'échapper serait faillir à ma mission. Je me disais : — Eh bien ! Voilà en tout cas une expérience. Je vais avoir quelque chose d'intéressant à écrire.

J'entendis derrière moi une clameur et un bruit de sabots. Quelques trente mètres, le petit Gil Tomas courait, les pans de son sarape volant au vent. Et cent mètres derrière lui, couraient deux hommes noirs, couverts de cartouchières et le fusil à la main. Ils firent feu. Gil leva vers moi son petit visage d'indien, très pâle et continua à courir. Ils tirèrent à nouveau. Une balle siffla au-dessus de ma tête. L'enfant vacilla, fit demi-tour, se plia en deux et tomba au milieu des broussailles. Ils lancèrent leurs chevaux sur lui et je vis les sabots des chevaux prêts à le piétiner. Les colorados lui passèrent dessus et tirèrent encore quelques coups de fusil...

Je courus dans les broussailles, montai sur une petite butte, me pris les pieds dans les racines d'un arbre, roulai sur une pente sablonneuse et finis par m'arrêter au fond d'un petit ravin. D'épaisses broussailles l'abritaient. Avant que j'aie eu le temps de bouger, les colorados étaient là, dévalant la butte. Par là, par là ! crièrent-ils ; ils firent sauter leurs chevaux au-dessus du ravin, à moins de quatre mètres de l'endroit où je m'étais abattu et galopèrent vers le désert. Là-dessus, je tombai dans un profond sommeil.

Je ne dus pas dormir longtemps, car quand je me réveillai le soleil était toujours à peu près à la même place. On entendait quelques coups de feu dispersés, vers l'ouest du côté de Santo Domingo. En regardant le ciel brûlant à travers les épaisses broussailles, je vis un énorme oiseau de proie qui planait en cercles autour de moi, se demandant probablement si j'étais mort ou vivant. A moins de

vingt pas, un indien à cheval sans chaussures, se tenait immobile, le fusil posé en travers de sa monture. Il lança un regard à l'oiseau de proie puis se mit à inspecter le désert d'un air inquiet. Je restai sans bouger. Je ne savais pas de quel parti il était. Au bout d'un moment, il prit lentement la direction du nord et disparut derrière la butte.

J'attendis environ une demi-heure avant de m'extirper de mon ravin. On entendait encore des coups de feu du côté de l'hacienda : d'après ce que j'ai su plus tard, ils étaient en train d'achever les blessés. La petite vallée dans laquelle je me trouvais courait à peu près vers l'ouest, vers la montagne. Mais j'étais encore trop près du sentier fatal. Je me baissai du mieux que je pus et je me mis à courir de butte en butte, accélérant aux sommets, marchant plus lentement au bas des pentes, gardant toujours la direction du nord-ouest, vers la montagne qui paraissait toujours proche. Bientôt, les bruits s'éloignèrent puis se turent. Le soleil brûlait tout, réfléchissait la chaleur sur le sol désertique. Les broussailles de plus en plus serrées me lacéraient les vêtements et la peau. Je marchais sur les cactus, les plantes épineuses, les redoutables « épées » dont les longues pointes entrelacées passaient à travers mes chaussures et me faisaient saigner à chaque fois, quand ce n'étaient pas les pierres coupantes. Ce fut une marche affreuse. Les hautes silhouettes de ces cactus que l'on appelle « baïonnette espagnoles » ressemblaient beaucoup à des hommes debout. Elles envahissaient l'horizon. Je m'arrêtai sur le haut d'une colline où elles formaient un bosquet et je regardai derrière moi. L'hacienda était si lointaine qu'elle n'était plus qu'une tache blanche au milieu du désert. Une mince ligne semblait se déplacer de l'hacienda vers La Puerta : les *colorados* emmenaient leurs morts à Mapimi.

Mon cœur fit un bond : un homme montait silencieusement la colline. Il portait sur un bras un *sarape* vert et sa tête découverte montrait une plaie ensanglantée. Les « épées » avaient déchiré ses jambes nues. Dès qu'il me vit, il s'arrêta ; il attendit un instant immobile, puis me fit signe. Je marchai à sa rencontre ; il ne prononça pas un mot, mais me guida jusqu'au bas de la colline. Une trentaine de mètres plus loin, il s'arrêta de nouveau et m'indiqua quelque chose : c'était un cheval mort, couché sur le sable, les pattes dressées vers le ciel ; à côté de lui gisait un homme, le ventre ouvert d'un coup de couteau ou d'épée, un *colorado*, de toute évidence, car sa cartouchière était presque pleine. L'homme au *sarape* vert sortit un mauvais poignard encore taché de sang, s'accroupit et commença à creu-

ser entre les cactus. Je rassemblai des pierres. Nous coupâmes une branche de broussailles, nous en fîmes une croix sommaire, et nous enterrâmes le cadavre.

— Où vas-tu, camarade, lui demandai-je.

— Dans la montagne. Et toi ?

Je fis un geste dans la direction du nord où je savais que se trouvait le ranch de la famille Guereca.

— Par là tu trouveras El Pelayo, à huit lieux.

— El Pelayo ?

— C'est une autre hacienda. Il doit y avoir des nôtres à El Pelayo, je crois bien.

Nous nous quittâmes sur un adieu.

Je continuai pendant plusieurs heures à courir sur le sommet des collines, à chanceler au milieu des cruelles « épées », à dérapier le long des rives escarpées des ruisseaux à sec. Il n'y avait pas d'eau, je n'avais rien bu, rien mangé, et la chaleur était intense.

Vers les onze heures, au détour d'une butte, je vis un petit point gris à l'horizon : Brusquilla. Là-bas passait la route : le désert semblait moins accidenté, plus ouvert. A moins d'un kilomètre, un minuscule cavalier montait lentement. Il me sembla qu'il m'avait vu : il s'arrêta et regarda assez longtemps dans ma direction. Je demeurai complètement immobile. Il finit par se remettre en marche, s'amenuisant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un nuage de poussière. Il n'y avait pas d'autres signes de vie à des kilomètres à la ronde. Je me courbai et me mis à courir sur le bord du chemin, à l'endroit où il n'y avait pas de poussière. La maison des Guereca se trouvait à une demi-heure à l'ouest, cachée par la gigantesque file de peupliers qui bordaient son ruisseau. J'aperçus un point rouge sur le haut de la colline où elle était construite. En m'approchant je vis que c'était le père Guereca, qui était en train de regarder vers l'est. Quand il me vit, il descendit en courant jusqu'à moi et me prit la main.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est vrai que les colorados ont pris la Caneda ?

Je lui racontai rapidement ce qui est arrivé. Il m'agrippa le bras en criant :

— Et Longino ? Tu as vu Longino ?

— Non, tous les camarades se sont repliés sur Santo Domingo.

— Il ne faut pas que tu restes ici, dit le vieux qui tremblait.

— Donnez-moi un peu d'eau. Je ne peux presque plus parler.

— Oui, oui, bois, le ruisseau est par là. Il ne faut pas que les *colorados* puissent te trouver ici.

Le vieux lança un regard angoissé autour de lui. Il contemplait le petit ranch qui lui avait coûté tant de peines et tant de travail.

— Ils nous tueraient tous.

À ce moment, la vieille mère apparut sur le seuil de la porte.

— Avance donc, Juan Reed, me cria-t-elle. Où est mon garçon ? Pourquoi n'est-il pas avec toi ? Est-ce qu'ils l'ont tué ? Dis-moi la vérité !

— Oh, je crois qu'ils s'en tous tirés.

— Et toi ? Tu as mangé ?

— Je n'ai pas bu une goutte d'eau depuis hier soir, je n'ai rien mangé. Je suis venu à pied de La Cadena.

— Mon pauvre garçon ! Mon pauvre petit ! Et elle m'embrassa en pleurant.

— Eh bien, assieds-toi, je vais te faire quelque chose à manger.

Le vieux Guereca se mordit les lèvres, mort de peur. Puis l'hospitalité reprit le dessus, et il murmura dans un souffle :

— Ma maison est à tes ordres. Mais dépêche-toi ! Va vite ! il ne faut pas qu'on te voie ici ! Je vais retourner sur la colline pour monter la garde.

Je bus plusieurs quarts d'eau, j'engloutis quatre œufs frits et un peu de fromage. Le vieux était rapidement descendu et devenait de plus en plus impatient.

— J'ai envoyé tous mes enfants à Jaral Grande, me dit-il. Nous avons su ce matin que toute la vallée s'enfuyait dans la montagne. Tu es prêt ?

— Reste donc ici, dit sa femme. Nous te cachons des *colorados* jusqu'à l'arrivée de Longino.

— Mais tu es folle ? Il ne faut pas qu'on le trouve ici ! Tu es prêt ? Viens vite !

Je le suivis en boitant dans un champ de maïs jaune et brûlé.

— Continue ce chemin, me dit le vieux, traverse ces collines, puis les broussailles. Tu tomberas sur la route qui va à El Pelayo. J'espère que tout ira bien !

Nous nous serrâmes la main et quelques instants plus tard, je le vis qui remontait à nouveau sur la colline.

Je traversai une immense vallée, couverte de broussailles plus hautes que moi. Par deux fois passèrent des hommes à cheval. C'étaient probablement des *pacifiques*, mais je restais sur mes gardes. A cette vallée en succéda une autre, de plus de deux kilomètres de long, bordée de tous côtés de montagnes arides et débouchant sur une succession de collines fantastiques, blanches, roses et jaunes. Après quatre heures de marche, les jambes raides et les pieds en sang, souffrant horriblement de la tête et regardant à chaque pas autour de moi, j'avais franchi tous les obstacles et je me trouvais devant les peupliers et les murs de briques de l'hacienda d'El Pelayo. Les peones firent cercle autour de moi pour écouter mon récit en murmurant : — Misère ! mais c'est impossible de faire le trajet de La Cadena en une journée ! Pauvre garçon, tu dois être fatigué ! Viens manger avec nous. Cette nuit, tu dormiras dans un lit.

— Ma maison est à toi, me déclara don Felipe, le forgeron. Mais tu es sûr que les *colorados* ne viendront pas par ici ? Il me montra les murs noircis de la maison des maîtres : — La dernière fois qu'ils sont passés, ils ont tué quatre *pacifiques* qui ne voulaient pas se laisser recruter. Il me prit par le bras :

— Viens, *amigo*, viens manger.

— Il n'y aurait pas un endroit où je pourrais d'abord prendre un bain ?

Il sourit et me fit traverser l'hacienda pour me conduire au bord d'un petit ruisseau ombragé de saules, dont les rives étaient d'un vert intense. L'eau sourdait d'une haute muraille qu'abritaient les branches noueuses d'un peuplier géant. Nous entrâmes par une petite porte et on me laissa. A l'intérieur, le sol montait brusquement et le mur, d'un rose délavé suivait le contour du terrain. Au milieu s'enfonçait une nappe d'eau cristalline, le fond en était tapissé de sable blanc. A l'une des extrémités du réservoir, chanté l'eau d'un petit canal qui coulait vers le

fond de la muraille. Sur les bords flottait une légère vapeur. C'était de l'eau chaude.

Au milieu se trouvait un homme debout dans l'eau jusqu'au cou. Son crâne portait la trace d'une tonsure.

— Señor, me demanda-t-il, êtes-vous catholique ?

— Non.

— Dieu soit loué, répliqua-t-il brièvement. Nous autres catholiques nous avons quelque propension à l'intolérance. Est-ce que vous êtes Mexicain ?

— Non, señor.

— Très bien ! il sourit tristement. Je suis prêtre et Espagnol. On m'a fait savoir que je ne suis pas *persona grata* sur cette belle terre. Dieu est bon. Mais il est meilleur en Espagne qu'au Mexique...

Je me détendis doucement dans la profondeur transparente de l'eau chaude. La douleur, les blessures, la fatigue, tout sembla quitter mon corps frissonnant. Je me sentis renaître, flottant dans la caresse de cette nappe merveilleuse, abrité par les épaisses branches grises du peuplier ; nous discutâmes de philosophie. Le ciel ardent se refroidissait petit à petit et le soleil jouait de plus en plus doucement sur le mur rose.

Don Felipe insista pour que je dorme dans sa chambre, dans son lit. Celui-ci était fait d'un châssis de fer avec des planches en travers. Il était garni d'une épaisse couverture de coton largement trouée. Je gardais mes vêtements. Don Felipe, sa femme, son fils déjà grand, sa sœur et ses deux petits enfants qui dormaient ordinairement tous ensemble dans le lit, s'allongèrent sur la terre battue. Il y avait également deux malades dans la pièce : un homme très vieux, couvert de taches rouges, et un garçon aux amygdales extraordinairement enflammées. De temps en temps une vieille centenaire entrait pour s'occuper d'eux. Son système était simple. Pour le vieux, elle prenait un morceau de fer qui chauffait près de la veilleuse et le lui appliquait sur ses taches. Pour le garçon, elle fit une épaisse pâte de maïs et de graisse tout en marmottant des prières. Cela dura toute la nuit. Aux moments de creux, elle réveillait les enfants qui se mettaient à réclamer le sein de leur mère... On avait fermé la porte à la tombée de la nuit et il n'y avait aucune fenêtre.

Pourtant cette hospitalité constituait pour don Felipe un très grand sacrifice. Surtout pour le repas. Il m'ouvrit son coffre de fer blanc et m'offrit avec beaucoup de respect ses biens les plus précieux : son café et son sucre. Comme tous les *peones*, il était incroyablement pauvre et extrêmement hospitalier. En m'offrant son lit, il me faisait le plus grand honneur. Le lendemain, quand j'essayai de le payer, il refusa de m'écouter en répétant :

— Ma maison est la vôtre. Comme nous disons, l'étranger, c'est peut-être Dieu.

Finalement, je lui dis que j'aurais voulu qu'il achète un peu de tabac pour moi : ce fut la seule manière de lui faire accepter de l'argent. Je savais qu'il serait bien employé, car on peut avoir confiance en un Mexicain pour ne jamais faire une commission dont on l'a chargé : il est merveilleusement irresponsable.

À six heures du matin, je partis pour Santo Domingo dans un cabriolet à deux roues, conduit par un vieux *peon*, répondant au nom de Froilan Mendarez. Nous évitâmes la grande route pour passer à travers une chaîne de collines en suivant de simples ornières. Au bout d'une heure, il me vint une idée désagréable :

— Et si les camarades ont abandonné Santo Domingo et que nous y trouvions les colorados ?

— C'est vrai, marmotta Froilan, en excitant les mules, c'est vrai. Qu'est-ce qui nous arrivera ?

Froilan resta pensif. Puis, sans sourie, il suggéra :

— Nous pourrions dire que nous sommes des cousins du président Huerta.

Froilan était un *peon* sans chaussures : sa figure, ses mains étaient profondément marquées par les ans et par la misère ; et moi, j'étais un gringo en haillons...

Nous poursuivîmes notre marche cahotante plusieurs heures. A un endroit, un homme armé sortit de la pierraille et nous fit signe de nous arrêter. Ses lèvres étaient desséchées et craquelées par la soif. Les « épées » lui avaient affreusement déchiré les jambes. Il avait fui par la montagne et passé toute la nuit à monter et à descendre. Nous lui donnâmes tout ce que nous possédions d'eau et de vivres et il repartit vers El Pelayo.

L'après-midi était déjà avancée quand notre cabriolet parvint sur les dernières hauteurs du désert ; à nos pieds, l'hacienda de Santo Domingo semblait dormir, avec ses hauts peupliers autour de la source comme les palmiers d'une oasis. Au fur et à mesure que nous descendions, je sentais croître les battements de mon cœur. Des peones étaient en train de jouer à la pelote. On voyait rayonner les canaux qui partaient de la source. Une mince fumée s'étirait entre les arbres. Nous rejoignîmes un *peon* qui portait une charge de bois.

Non, les *colorados* n'étaient pas venus ici. Les madéristes ? Oui, il en est venu hier soir des centaines, tous par la route. Mais ils étaient retournés cet après-midi à la Cadena pour enterrer leurs morts. Il fut interrompu par une clameur venue du foyer qui brûlait sous les arbres :

— Le Mister ! voilà le Mister ! comment ça va, camarade ? Alors tu t'en es tiré ?

C'étaient mes vieux amis, les marchands ambulants. Ils s'agglomérèrent autour de moi avec avidité, me questionnèrent, m'étreignirent, m'embrassèrent.

— Ah, mais tu étais en plein dedans ! *Caramba* ! Tu as eu de la chance ! Tu sais qu'ils ont tué Longino Guereca ? Oui, mais avant, il a descendu six *colorados*. Et puis aussi Martinez, Nicanor et Redondo...

Je me sentis malade en pensant à tous ces morts sans objet dans ce combat sans grandeur. Martinez, si joyeux, si bon garçon ; Gino Guereca, que j'avais fini par tant aimer ; Redondo, dont la fiancée était en ce moment à Chihuahua pour acheter sa robe de mariage ; et le jovial Nicanor... On me dit que, quand Redondo s'était rendu compte qu'il avait été tourné, ses hommes l'avaient abandonné et qu'il s'était lancé au galop vers La Cadena où il était tombé sur trois cents *colorados* qui l'avaient littéralement taillé en pièces. Gino, Luis Martinez et Nicanor, avec cinq autres camarades, étaient restés seuls à défendre le côté est de l'hacienda : leur munitions s'étaient épuisées et ils avaient été entourés par toute une troupe qui les avait tués. Les *colorados* avaient enlevé la femme du colonel.

— Mais, dit l'un des marchands, il y a là un homme qui sait tout ça mieux que tout le monde, il s'est battu jusqu'à la dernière cartouche et s'est ouvert un chemin à coups de sabre.

Je regardai autour de moi. Entouré d'un cercle de *peones* bouche bée, le bras en écharpe attestant de ses exploits, je reconnus Apolinario ! Il me fit un salut très froid comme à un lâche qui a fui le combat, et continua son récit.

Je jouai à la pelote avec Froilan jusqu'à la nuit. La journée était toute ensommeillée, pleine de paix. Une légère brise passait en frissonnant dans les hautes branches des grands arbres. Le ciel s'emplit d'une brume légère qui commença à rosir, puis devint écarlate ; bientôt tout le firmament prit une violente couleur de sang.

Un homme gigantesque, un indien de plus de deux mètres, manifestement ivre, zigzaguait tout près du terrain de pelote, un violon à la main. Il l'installa sous sa barbe et se mit à la gratter furieusement avec son archet désaccordé. Aussitôt un nain manchot sortit du groupe des *peones* et se mit à danser. Une foule épaisse fit cercle autour d'eux, en riant aux larmes.

C'est à ce moment précis qu'apparurent, se découpant sur le ciel couleur de sang et les collines de n'ouest, les vaincus : les uns à cheval, les autres à pied, beaucoup blessés, mais tous sombres, découragés, titubants et boitants vers Santo Domingo...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

I

LA GUERRE DANS LE DÉSERT

12. Isabel

[Retour à la table des matières](#)

C'est ainsi que les soldats exténués et défaits descendirent des collines sous le ciel écarlate. Certains montaient à deux le même cheval, et les bêtes fatiguées marchaient la tête basse ; d'autres venaient à pied, portant des pansements sanglant à la tête et aux bras. Leurs cartouchières étaient vides, ils n'avaient plus de fusils. Leurs visages et leurs mains empuantis par la crasse et la sueur étaient encore maqués par la poudre. Ils s'étaient dispersés au-delà des collines, sur les quinze kilomètres de désert qui nous séparaient de La Cadena. Ils n'en demeurait plus qu'une cinquantaine, femmes comprises ; le reste s'était éparpillé dans les montagnes arides et les replis du désert qui s'étiraient sur des kilomètres et il leur faudrait encore des heures pour nous rejoindre.

Don Petronilo venait devant, la tête basse et les bras croisés, les rênes pendantes sur le col de son cheval vacillant ; derrière lui suivait Juan Santillana, pâle, soudain devenu vieux ; Fernando Silveyra, en loques, se faisait traîner par sa

monture. Au moment de passer l'étroit ruisseau, ils levèrent les yeux et me virent. Don Petronilo m'adressa un faible signe de la mai ; Fernando cria :

— Ça alors, mais c'est le Mister ! Comment en es-tu sorti ? Nous étions sûrs qu'ils t'avaient tué.

— J'ai fait la course avec les chèvres.

Juan se mit à rire :

— Une sacrée peur, non ?

Les chevaux avaient plongé les naseaux dans le ruisseau et buvaient désespérément. Juan éperonna cruellement le sien et traversa pour m'embrasser. Mais Don Petronilo descendit de cheval dans l'eau, comme perdu dans un rêve, et, de l'eau jusqu'aux genoux, marcha à ma rencontre.

Il pleurait en silence. Son expression n'avait pas changé, mais de grandes larmes coulaient sur ses joues.

— Les *colorados* lui ont pris sa femme, me souffla Juan à l'oreille.

Je me sentais plein de compassion et je lui dis avec douceur :

— C'est une chose horrible mon colonel, que de se ressentir responsable de tous ces hommes courageux qui sont morts. Mais cela n'a pas été votre faute. — Oh, ce n'est pas cela... Il regarda à travers ses larmes la misérable file qui s'étirait en descendant du désert.

Je poursuivis :

— Moi aussi, j'avais beaucoup d'amis qui sont morts dans la bataille. Mais ils sont morts glorieusement, en défendant leur pays.

Il se tordit les mains :

— Ce ne sont pas eux que je pleure. Aujourd'hui j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher. Ils m'ont pris ma femme qui m'appartenait, ils m'ont pris ma nomination et tous mes papiers, et tout mon argent. Mais ce qui me torture le plus, c'est quand je pense à mes éperons d'argent incrustés d'or que j'ai achetés l'an dernier à Mapimi.

Il s'éloigna, prostré.

Les *peones* commencèrent à sortir de leurs maisons, avec des cris de pitié. Ils passèrent leurs bras autour du cou des soldats, entourèrent les blessés en leur donnant de timides tapes sur le dos et en les traitant de héros. Malgré leur extrême pauvreté, ils leur offrirent leur nourriture et leurs lits, du fourrage pour les chevaux et les invitèrent à demeurer à Santo Domingo jusqu'à ce qu'ils soient remis d'aplomb. Pour moi, j'avais déjà un logis. Don Pedro, le chef berger, m'avait offert sa chambre et son lit. Il fit passer toute sa famille dans la cuisine et s'y transporta également lui-même. Il ne le faisait pas dans l'espoir d'une récompense, car il pensait que j'étais sans argent. Partout, de toutes les maisons, on voyait sortir les hommes, les femmes et les enfants pour laisser leur place aux soldats vaincus et fatigués.

Avec Fernando et Juan, je m'en fus acheter un peu de tabac aux quatre colporteurs qui avaient établi leur campement sous les arbres au pied de la fontaine. Cela faisait une semaine qu'ils n'avaient rien vendu ; ils étaient presque morts de faim, mais ils nous fournirent généreusement en macuche. Nous nous allongâmes et, appuyés sur les coudes, nous nous mîmes à parler de la bataille tout en regardant passer les débris de la garnison sur les pentes de la colline.

— Sais-tu que Gino Guereca est mort ? me demanda Fernando. Je l'ai vu tomber. Son beau cheval sauvage avait été affolé par le mors et par la selle. Mais lorsqu'il arriva au milieu des balles qui sifflaient et des obus qui éclataient, il se fit tout tranquille : c'était vraiment un cheval de bonne race... Ses ancêtres ont dû tous être des guerriers. Gino devait avoir autour de lui quatre ou cinq héros ; leurs munitions étaient presque épuisés. Ils se sont battus jusqu'à ce qu'ils se trouvent entourés par les files des *colorados* lancés au galop. Gino était à terre debout à côté de son cheval ; une rafale de balles a atteint la bête en plusieurs endroits ; elle a poussé un soupir et est tombée morte. Ses compagnons se sont arrêtés de tirer et ont semblé céder à la panique. Ils criaient : Nous sommes perdus ! Non, hurlait Gino en faisant tourner son fusil tout fumant, donnons aux camarades le temps de s'enfuir ! Très vite, il a été complètement encerclé. Je ne l'ai pas revu avant ce matin, quand nous l'avons enterré. C'était vraiment un enfer. Les fusils étaient tellement brûlants que l'on ne pouvait plus toucher leurs canons, et il en montait une vapeur épaisse qui déformait tout, et faisait naître des mirages... Juan l'interrompit :

— Quand a commencé la retraite, nous avons marché jusqu'à La Puerta en bon ordre, mais nous nous sommes rendus compte immédiatement que c'était sans espoir. Les *colorados* fondaient sur nos petites formations comme les grandes vagues de l'océan. Martinez marchait devant. C'était sa première bataille et ils ne l'ont même pas laissé se servir de son fusil. Ils l'ont tué sur son cheval... J'ai tout de suite pensé à l'affection que vous aviez l'un pour l'autre. Vous aviez des conversations tellement amicales : des nuits entières, vous restiez tous les deux sans dormir...

Les hauts panaches des arbres s'étaient chargés d'ombre dans le jour déclinant ; ils semblaient se dresser vers la voûte profonde sous une pluie d'étoiles. Les colporteurs avaient ravivé leur foyer et le murmure tranquille de leurs conversations à voix basse nous parvenait, étouffé ; des lumières hésitantes apparaissaient aux portes ouvertes des masures des *peones*. De la rivière montait une file silencieuse de jeunes filles portant des jarres d'eau sur la tête. On entendait le bruit monotone des femmes qui broyaient le maïs entre deux pierres. Les chiens rôdaient. Un bruit de sabots indiquait le passage des chevaux allant boire à la rivière. Le long de la clôture, devant la maison de Don Pedro, les soldats fumaient, tout en revivant la bataille et en criant très fort les descriptions qu'ils en faisaient. L'un d'eux expliquait en gesticulant :

— Alors j'ai pris mon fusil par le canon et je lui ai envoyé dans sa sale gueule...

Assis en cercle, les *peones* les écoutaient en retenant leur souffle. Et pendant ce temps, l'obsédante procession des vaincus continuait à se profiler le long du chemin, en traversant la rivière.

La nuit n'était pas encore complètement tombée. J'allai à l'entrée du village, dans l'espoir de retrouver quelques-uns de mes vieux compagnons, tout en ne me faisant guère d'illusions sur leur sort. Et c'est là que je vis Isabel pour la première fois.

Elle n'avait pourtant rien qui attirât immédiatement l'attention. Je crois que si je me rends compte de sa présence, c'est parce qu'elle était l'une des rares femmes qui fit partie de ce misérable groupe. Une jeune indienne, très brune, paraissant environ vingt-six ans, avec le corps trapu de sa race exploitée, des traits agréables, la chevelure divisée en deux longues tresses partant de son front et

tombant sur ses épaules, et un sourire qui faisait briller ses dents. Je n'ai jamais pu savoir s'il s'agissait seulement d'une femme qui travaillait comme *peon* aux alentours de La Cadena au moment où l'attaque fut déclenchée, ou si elle était une ancienne, de celles qui accompagnent toujours l'armée de camp en camp.

Elle marchait péniblement dans la poussière, impassible, derrière le cheval du capitaine Felix Romero : elle avait fait ainsi plus de vingt kilomètres. Lui, ne lui adressait pas la parole, ne se retournait même pas pour la regarder, avançant sur son cheval, complètement indifférent. De temps en temps, fatigué de porter son fusil, il le lui passait en disant d'un ton sec :

— Tiens ! porte-moi ça.

J'appris plus tard qu'il l'avait rencontrée quand ils étaient retournés à La Cadena pour enterrer les morts, après la bataille ; elle errait à l'aventure dans l'hacienda, ayant manifestement perdu la raison. Il avait besoin d'une femme et lui avait donné l'ordre de le suivre, ce qu'elle avait fait, sans poser de question suivant l'habitude de son pays et de son sexe.

Le capitaine Felix fit boire son cheval. Isabel s'arrêta en même temps, s'agenouilla et se plongea la figure dans l'eau. Le capitaine lui lança un ordre en même temps qu'au cheval : elle se leva sans un mot, ils passèrent sur l'autre rive où il descendit de cheval, tendit la main pour lui reprendre son fusil, et dit :

— Fais-moi à dîner. Puis il se dirigea vers les maisons où les autres soldats attendaient, assis.

Isabel s'accroupit et rassembla les branches sèches pour faire du feu. Peu après flambait un petit foyer. De la voix criarde des femmes mexicaines elle appela un gamin :

— Dis donc, apporte-moi un peu d'eau et de maïs pour que je fasse à manger à mon homme.

Encore agenouillée devant la lueur vive des flammes, elle secoua sa longue chevelure noire.

Elle portait une espèce de blouse en toile bon marché, bleu pâle, qui portait des traces de sang séché sur la poitrine. Je lui dis :

— Señora, quelle bataille ! Et ses dents brillèrent dans un sourire tandis que le reste de son visage restait vide de toute expression. Les indiens ont des figures de masques. Mais derrière le sien, je pus voir qu'elle était affreusement fatiguée et juste au bord de l'hystérie. Pourtant elle parlait d'une voix assez tranquille :

— Ah oui ! C'est vous le gringo qui avez couru tellement de kilomètres devant les *colorados* ? Elle rit et s'arrêta tout d'un coup au milieu de son rire, comme traversée d'une brusque douleur.

Le gamin revint en sautant, avec un pot et une brassée d'épis de maïs. Isabel sortit de son foulard le lourd mortier de pierre, le *metate* des femmes mexicaines, et commença à y égrener le maïs mécaniquement. Je lui demandai :

— Je ne me souviens pas vous avoir vue à La Cedena ? Vous y étiez ? depuis longtemps ?

Elle répondit avec simplicité, sans lever les yeux :

— Beaucoup trop. Elle ajouta immédiatement :

— Ah, cette guerre, ce n'est pas pour les femmes ! Et elle se mit à pleurer.

Don Félix sortit de l'ombre, un cigare à la bouche et grommela :

— Alors cette cuisine, c'est prêt ?

— Un instant, un instant.

Il repartit. Isabel me regarda et murmura doucement :

— Écoutez, señor, je ne sais pas qui vous êtes. Mon amant est mort dans le combat d'hier. Maintenant c'est cet homme qui est mon homme ; mais au nom de Dieu, je ne peux pas dormir cette nuit avec lui ! Je vous en prie, je voudrais rester avec vous.

Il n'y avait pas la moindre trace de coquetterie dans sa voix. Son esprit enfantin se trouvait dans une situation qu'il ne pouvait pas supporter et il avait instinctivement cherché une issue. Je doute même qu'elle ait vu clairement pourquoi l'idée de penser à ce nouvel homme alors que le cadavre de son amant était encore chaud la révoltait. Je n'étais rien pour elle, elle n'était rien pour moi, et c'était surtout cela l'important.

J'acceptai. Nous quittâmes le feu tous les deux, laissant le maïs du capitaine s'échapper du mortier. À quelques pas de là, nous le rencontrâmes dans la nuit, exaspéré :

— Mon dîner ! Sa voix changea : — Mais où vas-tu ?

— Je vais avec ce señor, répondit nerveusement Isabel. Je vais avec lui.

— Tu... quoi ? Il parut avoir avalé de travers. Tu es ma femme, oui ! Ecoutez, señor, cette femme-là, c'est ma femme !

— Oui, lui dis-je, c'est votre femme. Je n'ai aucune vue sur elle, mais elle est vraiment fatiguée, elle se sent très mal. Je lui ai offert mon lit pour cette nuit.

— Mais c'est très mal, ça señor ! Il éclata. Vous êtes l'hôte de notre armée et l'ami du colonel, d'accord, mais c'est ma femme et je la veux...

— Oh ! Isabel se mit à pleurer. Au revoir señor ! Elle me prit le bras et m'entraîna.

Nous avions tous eu notre part de combat et de mort, et je crois que nous étions tous un peu surexcités. En tout cas je sais que moi, je n'étais pas dans mon état normal.

Cependant les *peones* et les soldats avaient commencé à former un cercle autour de nous. La voix du capitaine se haussa d'un ton pour expliquer par le détail au groupe assemblé l'injustice dont il était victime et pour dire :

— Je vais me plaindre au colonel ! Ah ! oui, je vais me plaindre au colonel !

Il repassa devant nous et se dirigea vers le campement du colonel, en marmonnant d'un air vague :

— Voilà, mon colonel, cria-t-il. Ce gringo a pris ma femme. C'est la plus grave des insultes.

Le colonel resta calme :

— Eh bien, s'ils veulent aller ensemble tous les deux, je ne crois pas qu'on puisse faire quelque chose pour les empêcher, hein ?

La nouvelle se propagea avec la vitesse de la lumière. Une légion d'enfants nous suivait de près, pour nous lancer toutes les joyeuses grossièretés qu'ils ont l'habitude de crier derrière les cortèges des nouveaux mariés. Nous longeâmes le

côté où se trouvaient les blessés et les soldats qui faisaient des mimiques et des remarques scabreuses, comme pour un mariage. Il n'y avait là-dedans rien de gras ni d'équivoque, leurs plaisanteries étaient parfaitement saines, gaies : ils se sentaient sincèrement heureux pour nous !

En nous approchant de la maison de don Pedro, nous nous rendîmes compte qu'elle brillait de toutes ses lumières. Avec sa femme et sa fille, il s'activait à grands coups de balai et lavait la terre battue à grande eau. Ils avaient disposé des chemises de nuit neuves et allumé le chandelier des jours de fête devant l'autel de la vierge. À la porte pendait une guirlande de fleurs de papier, reliques des Noël, reliques des Noëls passés (nous étions en hiver et il n'y avait pas de fleurs naturelles).

Don Pedro était souriant et radieux. Peu lui importait qui nous étions et la vraie nature de nos relations. Pour lui, l'important était que nous étions un homme et une femme qui s'étaient rencontrés, ce qui voulait dire une noce...

— Passez une heureuse nuit, dit-il à voix basse, et il ferma la porte. Isabel, l'air toujours aussi neutre, vauqua dans la chambre et éteignit toutes les lumières sauf une.

Dehors, nous entendîmes le bruit d'une musique : quelqu'un avait loué l'orchestre du village pour nous donner une sérénade. Plus tard dans la nuit, la porte de notre chambre fut secouée à plusieurs reprises. De la maison voisine, nous entendîmes qu'on entassait des chaises sur des tables pour qu'on puisse voir ce qui se passait chez nous, et plus tard, avant que je m'endorme, ils commencèrent à danser, ce qui permit de combiner économiquement la sérénade et le bal.

Sans le moindre trouble, Isabel se coucha à côté de moi dans le lit. Sa main toucha la mienne. Elle s'approcha, cherchant la chaleur de mon corps, murmura un « à demain ! », et s'endormit. Et calmée, tout doucement, elle m'emmena avec elle dans son sommeil...

Le matin, quand je me réveillai, elle était partie. J'ouvris la porte pour voir la matinée illuminée, toute d'azur et d'or, le ciel où le vent poussait de grandes nuées blanches comme des éclairs ; le désert brillait de ses reflets de bronze. Sous les arbres sans branches, couleur de cendre, les feux des colporteurs crépitaient,

activés par le vent. Les femmes brunes, enveloppées dans leurs vêtements bien fermés contre le vent, descendaient en file vers la rivière, leurs chèvres réclamaient l'heure de la traite. Une centaine de chevaux, menés à la rivière, soulevaient un nuage du sol.

Isabel était accroupie devant un petit foyer près de la maison ; elle préparait des *tortillas* pour le déjeuner du capitaine. En me voyant, elle sourit ; elle me demanda poliment si j'avais bien dormi ; elle paraissait très contente : elle chantait en travaillant.

Bientôt arriva le capitaine, qui me salua sèchement de la tête. Il prit en grognant les *tortillas* qu'elle lui tendit.

— J'espère que c'est prêt ? Il t'en faut du temps pour faire un petit déjeuner ! Caramba ! Quoi ? Il n'y a pas de café ?

Il repartit, la bouche pleine, en lançant par-dessus de son épaule :

— Dépêche-toi ! Nous partons dans une heure.

— Tu t'en vas ? demandai-je avec curiosité ?

Isabel me dévisagea en écarquillant les yeux :

— Bien sûr que je pars ! Bien sûr ! Est-ce que ce n'est pas mon homme ? Elle lu jeta un regard admiratif. Elle n'avait plus rien d'une révoltée...

— Il est mon homme. Il est très beau et très courageux. Par exemple, l'autre jour, pendant la bataille...

Isabel avait oublié son amant.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

1. Villa accepte une médaille

[Retour à la table des matières](#)

Cela se passait à Chihuahua, deux semaines avant l'offensive de Villa sur Torreon : le corps d'artillerie de son armée avait décidé de lui offrir une médaille en or, pour l'héroïsme dont il avait personnellement fait preuve sur le champ de bataille.

On choisit, comme théâtre de la cérémonie, la salle des audiences du palais du gouverneur de Chihuahua, avec ses lustres étincelants, ses lourdes tentures rouges, ses murs tapissés d'un papier peint américain aux couleurs criardes ; au centre se dressait le trône du gouverneur : un siège doré, dont les bras figuraient des têtes de lions, planté sur une estrade, sous un dais de velours cramoisi que dominait un chapiteau de bois massif également doré, lui-même surmonté d'une couronne.

Les officiers d'artillerie se tenaient dans le plus strict alignement à une extrémité de la salle des audiences, dans leurs élégants uniformes bleus garnis de velours noir et or, avec leurs épaulettes neuves resplendissantes, leurs sombreros brodés d'or à la main. Derrière la porte du salon, le long de la galerie, en bas de l'escalier monumental, dans la grande cour intérieure et plus loin encore, au-delà

des immenses portes cochères, les soldats faisaient la haie au garde-à-vous. Quatre orchestres militaires jouaient, enfoncés dans la foule comme des coins. Le peuple de la capitale était là par milliers, sur la place d'armes, devant le palais.

— Il arrive ! Vive Villa ! Vive Madero ! Voilà Villa, l'ami des pauvres !

Un immense cri monta du cœur de la multitude et courut comme une flambée, tandis que des milliers de sombreros s'agitaient en l'air. L'orchestre attaqua l'hymne national mexicain : Villa Remontait la rue à pied.

Il portait un vieil uniforme kaki très simple auquel manquaient plusieurs boutons. Il n'était pas rasé et marchait tête nue, tout décoiffé. Il avançait à pas légers, un peu courbé, les mains dans les poches de son pantalon. Il souriait, en saluant par-ci par-là un ami dans la foule, et au moment de passer entre les deux files rigides de soldats, il parut hésiter un peu. Le gouverneur, Chao, et le secrétaire du gouvernement de l'État, Terrazas, en uniformes de gala, vinrent au-devant de lui au Pied du grand escalier. L'orchestre se déchaina, et lorsque Villa arriva dans la salle des audiences, quelqu'un donna un signal du haut du balcon du palais : la foule immense qui remplissait la place d'armes se découvrit, tandis qu'à l'intérieur les brillants officiers saluaient très bas : un spectacle napoléonien !

Villa hésita un instant en tirillant sa moustache, et apparemment très ennuyé ; puis, finalement, il se dirigea vers le trône, flanqué du gouverneur sur sa droite et du secrétaire du gouvernement sur sa gauche.

Le señor Bauche, l'alcade, fit quelques pas, leva la main droite dans l'exacte position que prit Cicéron pour accuser Catilina et prononça une brève harangue, où il loua la bravoure de Villa sur le champ de bataille en citant six cas précis, qu'il décrivit avec force détails. Le chef de l'artillerie succéda pour déclarer :

— L'armée vous vénère. Partout où vous nous conduirez, nous irons. Le Mexique fera pour vous tout ce que vous voudrez.

Trois officiers prirent ensuite la parole, avec les périodes fleuries et redondantes qui sont indispensables à l'art oratoire mexicain. Ils l'appelèrent « l'ami des pauvres », « le général invincible », « l'inspireur de l'héroïsme et du patriotisme », « l'espoir de la patrie indienne ». Et durant tout ce temps, Villa restait sur son trône, la tête pendante, la bouche ouverte, promenant autour de lui ses petits yeux malins. Il bâilla une ou deux fois, mais la plupart du temps il semblait médi-

ter, plein d'un immense amusement intérieur, comme un petit enfant à l'église qui se demande ce que tout cela peut bien vouloir dire. Il savait que tout était fait suivant le protocole, peut-être ressentait-il une légère vanité de se voir l'objet d'une telle cérémonie officielle, mais surtout il s'ennuyait.

Finalement le colonel Servin s'avança solennellement porteur de la petite boîte de carton qui contenait la médaille. Le général Chao poussa Villa du coude et les officiers applaudirent avec chaleur, tandis qu'au-dehors, la foule criait bravo ; l'orchestre qui se trouvait dans le patio attaqua une marche triomphale.

Villa tendit la main avec avidité, comme un bébé devant un nouveau jouet. Tout de suite, il se mit à défaire le paquet pour voir ce qu'il y avait dedans. Un silence attentif se fit et gagna la foule jusque sur la place. Villa prit la médaille, hocha la tête, et au milieu du silence respectueux, prononça distinctement ces mots :

— Eh bien, voilà un cadeau bien misérable pour tout l'héroïsme dont vous venez de parler !

Ce fut comme un coup d'aiguille qui crève une bulle : et tout le faste impérial s'écroula du même coup dans un immense éclat de rire général !

On attendait qu'il parle, pour un discours de remerciement officiel. Et c'est en voyant dans ce salon tous ces hommes distingués, brillants, qui se disaient prêts à mourir pour Villa, le peon, et en regardant au-delà de la porte ces soldats en haillons qui avaient rompu les rangs pour se presser dans le couloir, les yeux écarquillés, fixés sur ce camarade qu'ils aimaient si fort, qu'on pouvait se rendre compte de la signification véritable de la révolution.

Fronçant les sourcils comme il le faisait toujours quand il réfléchissait intensément, il se pencha sur la table posée devant lui et parla à voix si basse qu'on l'entendit à peine :

— Je n'ai pas de mot pour parler. Tout ce que je peux dire, c'est que mon cœur est tout entier pour vous.

Il donna un coup de coude à Chao et s'assit, en crachant violemment par terre ; et c'est Chao qui prononça le discours classique.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

2. L'ascension du bandit

[Retour à la table des matières](#)

Villa a été un bandit pendant vingt ans. Il n'était qu'un garçon de seize ans qui vendait du lait dans les rues de Chihuahua lorsqu'il tua un fonctionnaire du gouvernement et dut gagner la montagne. En réalité, ce n'est pas cela qui l'aurait tenu longtemps hors-la-loi, au Mexique où la vie humaine a si peu de valeur. Mais là-dessus, il commit le crime impardonnable de voler le bétail de riches propriétaires. Voilà pourquoi, jusqu'à ce qu'éclate la révolution de Madero, le gouvernement mexicain avait mis sa tête à prix.

Villa était le fils de *peones* ignorants. Il n'alla jamais à l'école. Il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être la complexité de la civilisation, et quand en fin de compte il eut tenu à l'affronter, il était un homme mûr, d'une extraordinaire pénétration naturelle ; il se retrouva en plein XX^e siècle avec la simplicité d'un sauvage.

Il est pratiquement impossible d'avoir des détails précis sur sa vie de bandit. Certes, on trouve des récits de ses attentats dans les vieilles archives des journaux locaux ou dans les communiqués gouvernementaux. Mais ces sources sont partielles : son nom était devenu tellement célèbre que toutes les attaques de trains, tou-

tes les embuscades et tous les assassinats commis dans le nord du Mexique étaient systématiquement attribués à Villa... Dans le même temps, les *peones* construisaient autour de son nom un monument de légendes populaires. Beaucoup de chansons et de *corridos* célébraient ses exploits, que chantent les bergers dans les montagnes, le soir, à la veillée, ne sont que la transposition de couplets transmis par leurs pères, ou composés par d'autres bien longtemps auparavant. C'est ainsi que l'on raconte comment Villa, furieux de la misère des *peones* du domaine de Los Alamos, réunit une petite bande et attaqua la maison des maîtres, la pilla et distribua le butin aux pauvres. Il rassembla un troupeau de plusieurs milliers de têtes de bétail appartenant à la famille Terrazas et leur fit traverser la frontière. Il attaqua une mine et s'empara de l'or ou de l'argent en barres. Quand il avait besoin de maïs, il vidait la grange d'un riche. Il s'installait presque ouvertement dans les fermes, à l'écart des routes trop fréquentées et des voies ferrées, et il organisait les bandits dans les montagnes. Beaucoup des actuels soldats rebelles ont appartenu à sa bande, et il en est de même de certains généraux constitutionnalistes, comme Urbina. Ses domaines couvraient surtout le sud de Chihuahua et le nord de Durango ; mais ils s'étendaient depuis Coahuila pour traverser la République jusqu'à l'État de Sinaloa.

Son audace, sa bravoure romantiques sont le thème d'innombrables poèmes. Ceux-ci racontent, par exemple, qu'un homme de sa bande appelé Reza fut capturé par les gardes ruraux qui le convinrent de le trahir. Lorsqu'il apprit la nouvelle, il annonça qu'il irait chercher Reza à Chihuahua. Il y arriva en plein jour, entra dans la ville à cheval, prit une glace sur la place — sur ce point le *corrido* est très précis — et se mit à parcourir les rues jusqu'à ce qu'il trouve Reza au bras de sa fiancée, sur le Paseo Bolivar plein de monde. C'était dimanche ; il le tua et partit sans être inquiété. Pendant les périodes de disette, il nourrissait des régions entières et il prenait en charge les malheureux, expulsés de leurs logis par les troupes qui appliquaient les lois arbitraires de Porfirio Diaz sur la terre.

Il était connu partout comme « l'ami des pauvres » : c'était une sorte de Robin des Bois mexicain.

Durant toutes ces années, il apprit à ne se confier à personne. Lors de ses tournées secrètes à travers le pays avec un fidèle compagnon, il lui arrivait souvent de camper dans un endroit inhabité et d'y abandonner son guide ; il laissait flamber derrière lui le feu qu'il avait allumé et galopait toute la nuit pour

s'éloigner de son fidèle compagnon. C'est ainsi que Villa a appris l'art de la guerre ; et aujourd'hui, lorsque l'armée en campagne prépare son cantonnement pour la nuit, Villa jette la bride de son cheval à son aide de camp, s'enveloppe dans son *sarape* et s'en va tout seul chercher un abri dans la nature. On pourrait croire qu'il ne dort jamais. En plein milieu de la nuit, il surgit à l'improviste dans n'importe quel poste avancé pour vérifier si les sentinelles sont bien à leur place ; et le matin, quand il revient, on le voit arriver d'une direction toute différente. Personne ne sait jamais rien de ses plans, pas même l'officier de l'état-major en qui il a le plus confiance, avant qu'il ne soit prêt à entrer en action.

En 1910, quand Madero entra en campagne, Villa n'était encore qu'un bandit. Ses ennemis disent qu'il vit là l'occasion de se blanchir ; il est probable qu'il fut porté par la révolte des peones. ce qui est sûr, c'est qu'il prit les armes et que trois mois après il apparaissait soudain à El Paso pour tout mettre aux ordres de Madero : sa personne, sa bande, ses connaissances et toute sa fortune. En fait, les immenses richesses qu'il avait accumulées, d'après la rumeur publique, en vingt ans de banditisme, se montaient en tout et pour tout à 363 pesos d'argent tout usés. Vila se transforma en capitaine de l'armée madériste, et c'est en cette qualité qu'il suivit Madero à Mexico, où il fut nommé général honoraire de la nouvelle garde rurale. Il fut affecté à l'armée de Huerta lorsque celui-ci gagna le nord pour combattre la rébellion d'Orozco. Commandant la garnison de Parral, il battit Orozco avec des forces inférieures, dans la bataille unique qui décida du sort de cette campagne.

Huerta confia à Villa le commandement de l'avant-garde, le chargeant ainsi, avec les vétérans de l'armée madériste, de la tâche la plus dangereuse, tandis que les vieux bataillons de ligne fédéraux restaient en arrière sous la protection de l'artillerie. Puis brusquement, à Jimenez, Huerta fit comparaître Villa devant une cour martiale, sous l'accusation d'insubordination, disant lui avoir envoyé un ordre par télégramme à Parral que Villa avait prétendu ne pas avoir reçu. La cour martiale siégea quinze minutes et condamna à mort celui qui s'annonçait comme le plus dangereux rival de Huerta.

Alfonso Madero, qui appartenait à l'état-major de l'Huerta, put arrêter l'exécution ; mais le président Madero était forcé d'avaliser les ordres de son gé-

néral en chef : il fit emprisonner Villa au pénitencier de la capitale. Pendant tout ce temps, Villa demeura fidèle à Madero, sans faiblir : attitude sans précédent dans l'histoire mexicaine. Cela faisait longtemps qu'il désirait ardemment conquérir quelque éducation. Il ne perdit pas son temps à se lamenter ou à intriguer. Il consacra toutes ses forces à apprendre à lire et à écrire. Villa n'avait pas la moindre base pour débiter. Il parlait une langue extraordinaire, celle du peuple le plus pauvre, des *pelados* *. Il n'avait aucun rudiment de grammaire et c'est par là qu'il lui fallut commencer, car il voulait toujours savoir le pourquoi des choses. Au bout de neuf mois, il savait écrire convenablement et lire les journaux. Aujourd'hui encore, il est intéressant de le voir lire — ou plutôt de l'écouter, car il émet en même temps des sons gutturaux en épelant les mots à voix haute, comme un écolier débutant.

Au bout du compte, il s'évada de la prison, et le gouvernement de Madero ferma les yeux, soit qu'il voulut éviter à Huerta les complications de l'enquête qu'exigeaient les amis de Villa, soit que Madero fût convaincu de son innocence sans oser le remettre ouvertement en liberté.

Après son évasion et jusqu'à ce qu'éclate le dernier soulèvement, Villa a vécu à El Paso, au Texas, qu'il n'a quitté qu'en avril 1913, pour partir à la conquête du Mexique avec quatre compagnons, trois chevaux, deux livres de sucre et de café, et une livre de sel.

On raconte là-dessus l'anecdote suivante. Ni lui ni ses amis ne possédaient assez d'argent pour acheter des chevaux. Il décida d'envoyer deux d'entre eux louer tous les jours, pendant une semaine, des chevaux dans une agence de location voisine. Ils payèrent scrupuleusement à chaque fois, de telle sorte que lorsqu'ils demandèrent huit chevaux, le propriétaire de l'agence n'hésita pas à les leur confier. Six mois plus tard, lorsque Villa entra victorieux à Ciudad Juarez, à la tête d'une armée de quatre mille hommes, son premier acte public fut d'envoyer un messenger remettre au propriétaire le double de la valeur des chevaux volés.

Il recruta ses hommes dans les montagnes des environs de San Andrés. Sa popularité était telle qu'au bout d'un mois, il avait levé une armée de trois mille sol-

* Les « pelés » : population des bas quartiers des villes.

dat. En deux mois, il avait mis en déroute toutes les garnisons fédérales de l'État de Chihuahua qui durent chercher refuge dans la ville du même nom. Le sixième mois, il avait remporté la victoire de Torreon ; et huit mois ne s'étaient pas écoulés que Ciudad Juarez était tombée en son pouvoir, l'armée de Mercado avait évacué Chihuahua, et le nord du Mexique était pratiquement libéré.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

3. Un *peon* dans la politique

[Retour à la table des matières](#)

Villa s'est proclamé gouverneur militaire de l'État de Chihuahua, se lançant ainsi dans l'extraordinaire expérience — extraordinaire parce qu'il ne connaissait absolument rien des charges qui l'attendaient — d'administrer tout seul le gouvernement d'une population de 300 000 habitants.

On a souvent dit que Villa a pu s'en sortir grâce à des conseillers instruits. En réalité, il était pratiquement seul. Les conseillers qu'il avait passaient la plus grande partie de leur temps à répondre à ses questions impatientes et à exécuter ses ordres. J'avais l'habitude d'aller de temps en temps au début de la matinée au palais du gouverneur et d'y attendre son arrivée. Le secrétaire du gouvernement, Silvestre Terrazas, le trésorier de l'État, Sebastian Vargas, et Manuel Chao, qui était à cette époque contrôleur, arrivaient vers huit heures, nerveux, préoccupés, avec d'énormes liasses de communiqués, de projets et de décrets qu'ils avaient élaborés, Villa lui-même se présentait vers huit heures et demie, s'installait sur une chaise et leur faisait tout lire à voix haute. A chaque minute, il les interrompait par une observation, une correction, une suggestion. De temps en temps, il agitait le doigt et disait :

— Ça ne sert à rien.

Dès qu'ils avaient terminé, il se mettait immédiatement à définir rapidement la politique de l'État de Chihuahua : les lois, la propriété, la justice et surtout l'éducation. Quand il arrivait sur un point dont il n'arrivait pas à se sortir, il disait :

— Est-ce qu'on fait ça d'habitude ?

Et finalement, après s'être fait expliquer les choses, la plus grande partie des actes habituels d'un gouvernement lui apparaissaient extraordinairement inutiles et embrouillés. Par exemple, on lui avait proposé de financer la révolution par l'émission de bon d'État à intérêt de 30 à 40 %.

— Je comprends bien, déclara-t-il, que l'État doive payer quelque chose au peuple s'il se sert de son argent, mais comment cela peut-il être juste de multiplier celui-ci par trois ou quatre ?

Il ne pouvait admettre de voir attribuer de vastes étendues de terres aux riches et non aux pauvres. Pour lui, toute la structure compliquée de la civilisation était chose neuve. Il eût fallu être philosophe pour expliquer quelque chose à Villa : ses conseillers n'étaient que des hommes pratiques.

Voici comment il a posé le problème des finances. Il comprenait qu'il n'y avait plus d'argent en circulation. Les agriculteurs et les éleveurs ne voulaient plus venir porter leurs produits aux marchés des villes car personne n'avait plus d'argent pour les acheter. En réalité, ceux qui possédaient de l'argent ou des billets mexicains les gardaient enterrés. Chihuahua n'est pas un centre industriel ; les quelques fabriques qu'elle peut compter étaient fermées ; il n'y avait donc rien qui puisse servir d'échange contre les produits alimentaires. Si bien que le commerce commençait à être paralysé et que la famine menaçait les habitants des villes. Je me rappelle vaguement que les conseillers de Villa présentèrent divers plans grandioses pour rétablir la situation. Mais celui-ci déclara :

— Bon, c'est de l'argent qu'il vous faut ? Eh bien, émettons-en !

Aussitôt, les presses qui se trouvaient sous le palais du gouverneur se mirent en branle et imprimèrent pour deux millions de papier-monnaie : ils portaient les signatures des fonctionnaires du gouvernement, et au milieu, en gros caractères, le

nom de Villa. On reconnaît la fausse monnaie dont, par la suite, El Paso fut inondée, au fait que les noms des fonctionnaires n'y étaient pas imprimés en toutes lettres à côté de leurs signatures.

La première émission de monnaie n'était garantie que par le nom de Villa. Son but essentiel était de ranimer le petit commerce intérieur de l'État pour que les habitants pauvres puissent se procurer de quoi manger. Les banques d'El Paso l'achetèrent cependant immédiatement au taux de 18 ou 19 cents, du moment que Villa la garantissait.

Au départ, il n'avait aucune idée sur la manière dont il fallait mettre son argent en circulation. Il commença par s'en servir pour payer son armée. Le jour de Noël, il convoqua tous les habitants pauvres de Chihuahua et leur distribua sur-le-champ quinze pesos à chacun. Puis il lança un petit décret qui prescrivait que sa monnaie devait être acceptée dans tout l'État pour la valeur de l'ancienne. Le samedi suivant, paysans et acheteurs affluaient au marché de Chihuahua et des autres villes. Villa lança alors une autre proclamation pour fixer le prix de la viande de bœuf à sept centavos la livre, le lait à cinq centavos le litre et le gros pain à quatre centavos pièce. Il n'y a pas eu de famine à Chihuahua. Mais les grands commerçants, qui avaient timidement rouvert leurs magasins pour la première fois depuis l'entrée de Villa dans la ville établirent une double liste de prix : la première indiquait les prix en argent ou en billets de banque mexicains ; l'autre était pour la « monnaie de Villa ». Celui-ci contra immédiatement la manœuvre avec un nouveau décret qui rendait passible de soixante jours de prison quiconque refuserait sa monnaie.

Mais cela ne fit pas sortir l'argent et les billets de leurs cachettes ; et Villa en avait besoin pour armer et équiper ses troupes. C'est pourquoi il fit la très simple déclaration publique suivante : passé le 10 février, la circulation de l'argent et des billets que les gens gardaient cachés serait considérée comme illégale ; avant cette date, ils pourraient être changés en quantité illimitée et à parité contre sa propre monnaie. Les grandes sommes détenues par les riches n'en restèrent pas moins à l'abri. Les financiers dirent que ce ne pouvait être qu'une fanfaronnade, et ne bougèrent pas. Mais le 10 février, un décret affiché dans toute la ville de Chihuahua annonçait qu'à dater de ce jour toutes les pièces d'argent et tous les billets de banque mexicains n'étaient plus que de la fausse monnaie et que la Trésorerie ne les accepterait plus contre les billets de Villa ! De plus, toute personne qui essaie-

rait de les faire circuler serait passible de soixante jours de pénitencier. Ce fut un concert de gémissements : pas seulement des capitalistes de la ville, mais aussi des avares des bourgades éloignées.

Quelque deux semaines après la promulgation de ce décret, je me trouvais à déjeuner avec Villa dans la maison qu'il avait confisquée à Manuel Gameros et qui lui servait de résidence officielle, lorsque arriva une délégation de *peones* en sandales : ils venaient d'un village de la Sierra Trahomara pour protester contre le décret.

— Mais mon général, expliqua leur porte-parole, nous ne savions rien de ce décret dans notre village, et nous nous servions de l'argent et des billets. Nous ignorions votre monnaie, nous n'étions pas au courant...

Villa l'interrompit brusquement :

— Vous avez beaucoup d'argent ?

— Oui, mon général.

— Trois mille, cinq mille, à peu près ?

— Plus que ça, mon général !

Villa leur jeta un regard rapide et féroce.

— Señores, des billets de ma monnaie, il en est arrivé dans votre village vingt-quatre heures après leur émission. Mais, vous ne pensiez pas que mon gouvernement allait durer. Vous avez creusé des trous sous vos maisons et vous y avez enterré votre argent et vos billets de banque. Vous avez été mis au courant de ma première proclamation un jour après son affichage dans les rues de Chihuahua, mais vous n'en avez pas tenu compte. Vous avez été avertis aussi, dès qu'il est sorti, du décret qui déclarait que tout l'argent caché serait considéré comme de la fausse monnaie. Vous avez cru que vous auriez toujours le temps pour le changer, si cela devenait vraiment nécessaire. Mais maintenant vous avez peur. Et vous trois, qui possédez plus d'argent que n'importe qui, vous êtes montés sur vos mules et vous voici. Señores, votre argent est faux. Vous voilà pauvres !

— Dieu me protège... Et le plus vieux se mit à pleurer, tandis que tous trois transpiraient abondamment.

— Mais, mon général, je vous le jure, nous ne savions rien, sans cela nous aurions accepté !

Le général reste un instant à méditer :

— Je vais vous donner une chance. Ce n'est pas pour vous que je le fais, mais pour les pauvres qui ne peuvent rien acheter. Mercredi prochain, à midi, vous apporterez tout votre argent à la Trésorerie, jusqu'au dernier centime ; je verrai à ce moment-là ce que je peux faire pour vous.

La nouvelle vola de bouche en bouche et parvint aux financiers qui attendaient en transpirant dans le salon, le sombrero à la main ; et le mercredi suivant, il était impossible de franchir la porte de la Trésorerie, tant était nombreuse la foule des curieux.

La grande passion de Villa, c'étaient les écoles. Il était convaincu que tous les problèmes de la civilisation seraient résolus en donnant la terre au peuple et en construisant des écoles. Il en était obsédé. Très souvent, on l'entendait dire :

— Quand je suis passé ce matin par telle ou telle rue, j'ai vu un groupe d'enfants. Construisons une école à cet endroit.

Chihuahua ne comptait pas tout à fait 40 000 habitants. En tout, Villa y installa plus de cinquante écoles.

Dès qu'il eut en mains le gouvernement de Chihuahua, il mit ses troupes au travail : à la centrale électrique, aux tramways, au téléphone, à l'alimentation en eau, et au moulin à blé des Terrazas. Il nomma des soldats administrateurs des grandes propriétés qu'il avait confisquées. Il fit gérer l'abattoir par ses soldats et vendit au peuple la viande du bétail des Terrazas au profit du gouvernement.

Il chargea mille soldats de faire la police dans les rues de la ville et interdit, sous peine de mort, le vol et la vente d'alcool à l'armée. Tout soldat pris en état d'ivresse était fusillé. Il essaya aussi de faire gérer la brasserie par ses soldats, mais il n'y parvint pas car il ne put trouver d'expert en malt.

— En temps de paix, disait Villa, la seule chose à faire avec les soldats, c'est de les mettre au travail. Un soldat oisif pense tout le temps à la guerre.

À l'égard des ennemis politiques de la révolution, il était juste et simple, mais aussi expéditif. Deux heures après son entrée dans le palais du gouverneur, les consuls étrangers étaient venus en groupe lui demander de protéger deux cents soldats fédéraux qui étaient demeurés dans la ville comme force de police et de veiller sur les étrangers. Villa ne leur répondit pas, mais il demanda rapidement :

— Qui est le consul espagnol ?

Scobell, le consul d'Angleterre, s'avança :

— C'est moi qui représente les Espagnols.

— Très bien ! Eh bien, dites-leur de faire leur valise. Passé cinq jours, tout Espagnol qui se trouvera dans les limites de l'État sera mené au mur le plus proche par un peloton d'exécution.

Les consuls firent un geste horrifié. Scobell commença à protester violemment, mais Villa le fit taire.

— J'ai bien pesé ma décision. J'y pense depuis 1910. Les Espagnols doivent s'en aller.

Le consul américain, Letcher, prit la parole :

— Mon général, je ne discute pas vos motifs, mais je crois que vous commettez une grave erreur politique en expulsant les Espagnols. Le gouvernement de Washington hésitera longtemps avant de considérer amicalement un parti qui emploie des méthodes aussi barbares.

— Monsieur le consul, répondit Villa, voilà trois cents ans que nous avons affaire aux Espagnols. Ils n'ont pas changé depuis les Conquistadores. Ils ont détruit l'empire indien et réduit le peuple en esclavage. Nous ne leur avons pas demandé de mêler leur sang au nôtre. Deux fois, nous les avons chassés du Mexique et à chaque fois nous leur avons permis de revenir avec les mêmes droits que les Mexicains ; et ils s'en sont servi pour nous voler notre terre, pour faire de nous des esclaves et pour prendre les armes contre la liberté. Ils ont soutenu Porfirio Diaz. Ils ont mené une politique nuisible. Ce sont les Espagnols qui ont tramé le complot qui a mené Huerta au Palais National. Quand Madero a été assassiné, les Espagnols ont donné des banquets dans tous les États de la République. Ils nous ont imposé la plus grande superstition du monde : l'Église catholique. Rien que pour cela, ils mériteraient la mort. Je trouve que nous sommes très généreux.

Scobell insista avec véhémence ; il fit valoir que le délai de cinq jours était trop court et qu'il lui serait impossible d'entrer en contact avec tous les Espagnols de l'État en si peu de temps. Villa accepta de porter le délai à dix jours.

Les riches Mexicains qui avaient opprimé le peuple et qui s'étaient opposés à la révolution ont été expulsés de l'État et Villa leur a confisqué rapidement leurs vastes propriétés. D'un trait de plume, le gouvernement constitutionnaliste est devenu le propriétaire de près de sept millions d'hectares et des innombrables entreprises commerciales de la famille Terrazas, ainsi que des immenses domaines des Creel et des magnifiques palais qu'ils habitaient dans la ville. Comme les Terrazas avaient financé, de leur exil, la rébellion d'Orozco, Villa a assigné à Don Luis Terrazas junior sa maison de Chihuahua comme prison. Quelques ennemis politiques particulièrement détestés ont été rapidement exécutés au pénitencier. La révolution possède un livre noir où sont consignés les noms, les délits et les caractéristiques de ceux qui ont opprimé et volé le peuple. Les Allemands, qui sont intervenus fort activement dans la politique, n'ont subi aucune brimade, pas plus que les Anglais et les Américains. Les pages du livre noir qui les concernent ne seront ouvertes que lorsque le gouvernement constitutionnaliste s'établira à Mexico ; c'est également à ce moment que le peuple mexicain réglera ses comptes avec l'Église catholique.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

4. Villa et la Présidence de la République

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui ne le connaissent pas ne veulent pas croire que ce personnage extraordinaire, qui en trois ans a surgi de l'obscurité pour devenir l'homme le plus important du Mexique, n'aspire pas à la présidence de la République. Cette attitude est absolument conforme à la simplicité de son caractère. Lorsqu'on l'interroge sur ce point, il répond toujours avec une clarté totale, sans le moindre sophisme.

— Je suis un guerrier, pas un homme d'État. Je ne suis pas assez instruit pour être président. Cela fait à peine deux ans que j'ai appris à lire et à écrire. Comment, moi qui n'ai jamais été à l'école, pourrais-je parler aux ambassadeurs étrangers et aux messieurs bien élevés du Congrès ? Ce serait un malheur pour le Mexique que d'avoir un président inculte. C'est là une chose que je ne ferai pas. Je n'accepterai pas un poste que je ne serai pas capable d'assumer. Le seul ordre de mon chef (c'est-à-dire Carranza) que je refuserais d'exécuter s'il me le donnait, c'est d'être président ou gouverneur.

J'ai dû l'interroger cinq ou six fois là-dessus, sur l'ordre de mon journal. A la fin, il s'est mis en colère.

— Je vous ai déjà dit je ne sais combien de fois qu’il est absolument impossible que je sois président du Mexique. Est-ce que les journaux essayent de me créer des difficultés avec mon chef ? Le prochain journaliste qui me pose cette question, je le fais fouetter et reconduire à la frontière.

Bien souvent, par la suite, il lui arrivait de me regarder en grognant d’un air malicieux, et en parlant de *chatito* * qui lui demandait tout le temps s’il voulait être président du Mexique. Cette idée semblait beaucoup le divertir. Et chaque fois que je suis allé le voir depuis cet incident, il n’a pas manqué de me dire, pour clore la conversation :

— Et maintenant, vous n’allez pas me demander si je veux être président du Mexique ?

Il ne parlait jamais de Carranza que comme son « chef » et obéissait sans réserves à la plus petite directive du « premier chef de la révolution ». Sa loyauté envers Carranza était d’une obstination parfaite. Il semblait croire que Carranza réunissait en lui tout l’idéal de la révolution. Et cela malgré que beaucoup de ses conseillers se soient efforcés de lui faire voir que Carranza était essentiellement un aristocrate et un réformiste et que le peuple se battait pour autre chose que pour des réformes.

Le programme politique de Carranza, défini dans le Plan Guadalupe évite prudemment toute promesse concernant la solution du problème de la terre — mis à part une vague référence au Plan de San Luis Potosi, de Madero ; et il est évident que Carranza n’a pas l’intention d’appuyer la moindre restitution radicale de la terre avant d’être nommé président provisoire, et qu’ensuite, il ne procédera que fort prudemment. Il semble avoir laissé cette question, comme beaucoup d’autres, au jugement de Villa pour mener la révolution dans le nord. Mais Villa, qui est un *peon* et qui pense en *peon*, n’a pas besoin de se livrer à de longs raisonnements pour arriver à la conclusion que la véritable cause de la révolution est fondamentalement le problème de la terre, et il a œuvré avec sa rapidité habituelle, sans détours. Dès qu’il a fini de mettre au point les détails du gouvernement de l’État de Chihuahua, et nommé Chao gouverneur provisoire, il a promulgué un

* « Petit nez plat », terme d’amitié.

décret qui concède 25 hectares de terres confisquées à chaque citoyen mâle de l'État et déclare ces terres inaliénables pour une période de dix ans. Cela s'est passé de la même manière dans l'État de Durango, et comme il n'y a pas de garnisons fédérales dans les autres États, ceux-ci suivront le mouvement.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

5. Les lois de la guerre

[Retour à la table des matières](#)

Villa n'a jamais eu l'occasion d'apprendre quoi que ce soit de la stratégie militaire officielle ; ici comme dans les autres domaines, il lui a fallu improviser, et inventer sur le champ de bataille une méthode de combat totalement originale. C'est probablement pour cette raison qu'il est le plus grand chef militaire qu'ait jamais connu le Mexique. Son système de combat est extraordinairement proche de celui de Napoléon. Les traits saillants en sont le secret, la rapidité, l'adaptation de ses plans au caractère du terrain et de ses soldats, l'établissement de liens étroits avec le simple soldat, la création chez l'ennemi d'une croyance superstitieuse en l'invincibilité de son armée et en une sorte d'immortalité miraculeuse de Villa lui-même. Il ne savait absolument rien des modèles européens de stratégie et de discipline en vigueur. L'une des faiblesses fondamentales de l'armée fédérale est que ses officiers sont complètement imprégnés de la théorie militaire traditionnelle. Mentalement, le soldat mexicain en est resté à la fin du XVIII^e siècle. Il est avant tout un guérillero, qui combat isolément et librement. Il est paralysé par la paperasserie. Lorsque l'armée de Villa est entrée en action, elle ne s'est pas souciée des saluts, du respect rigide dû aux officiers, des calculs trigonométriques sur la trajectoire des projectiles, des théories sur le pourcentage de balles au but

sur mille coups de fusil, sur le rôle respectifs de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie dans chaque situation particulière, et sur l'obéissance aveugle et le savoir infailible des supérieurs. Cela me fait penser aux armées déguenillées de la campagne d'Italie. Il est probable que Villa ne connaissait pas grand-chose à ces problèmes ; mais il savait que les guérilleros ne peuvent être menés aveuglément, et manœuvrés sur le champ de bataille en pelotons et en formation parfaite : les hommes qui se battent individuellement, complètement libres de leurs actes, sont plus courageux que les grandes masses terrées dans des tranchées et que les officiers font avancer à coup de plat de sabre. Et Villa est là, parmi ses hommes, comme n'importe quel simple soldat, au cœur des batailles les plus sanglantes, quand noircis par la poudre ils montent à l'assaut des rues d'une ville balayées par les balles, fusils et grenades à la main.

Jusqu'à aujourd'hui, les armées mexicaines se sont toujours déplacées en emmenant avec elles, par centaines, les femmes et les enfants des soldats ; Villa a été le premier à imaginer et à réaliser les marches-éclair de la cavalerie, en laissant les femmes à l'arrière. Aucune armée mexicaine n'avait jamais abandonné sa base ; elles restaient toujours collées au chemin de fer et aux trains d'approvisionnement : Villa a semé la terreur chez ses ennemis en laissant ses trains et en lançant tous ses effectifs au combat, comme par exemple à Gomez Palacio. C'est lui qui a inventé, au Mexique, la forme de combat la plus démoralisante qui soit, l'attaque de nuit. Quand en septembre dernier, après la chute de Torreon, il a dû battre en retraite devant l'offensive qu'Orozco avait lancée de Mexico, il a contre-attaqué devant Chihuahua pendant cinq jours de suite, sans succès. Mais il réservait un coup terrible au général des fédéraux, qui dut apprendre un matin au saut du lit que, profitant de la nuit, Villa s'était éclipsé en contournant la ville, avait capturé un train de marchandises à Terrazas et était tombé avec toute son armée sur Ciudad Juarez qui n'était pratiquement pas défendue. Cela n'a pas été une promenade militaire. Ville ne disposait pas d'assez de trains pour transporter tous ses hommes — bien qu'une embuscade lui ait permis de capturer un train militaire envoyé vers le sud par le général Castro, commandant fédéral de Ciudad Juarez. Aussi envoya-t-il à ce général un télégramme qu'il signa du nom du colonel qui commandait le train : « Locomotive en panne à Motezuma. Prière envoyer une autre avec cinq wagons. »

Sans méfiance, Castro envoya immédiatement un nouveau train. Après quoi, Villa lui télégraphia : « Rails coupés entre ici et Chihuahua. Importantes concentrations rebelles avancent au sud. Que dois-je faire ? » Castro répondit : « Revenez immédiatement. »

Villa obéit et télégraphia joyeusement de chaque station où le train s'arrêtait. Le général put donc suivre le voyage heure par heure jusqu'à l'arrivée qu'il attendit sans alerter sa garnison. Et c'est ainsi que Villa put prendre Ciudad Juarez sans tirer un coup de feu — mise à part une brève escarmouche. Il se trouvait ainsi tout près de la frontière et put s'arranger pour faire passer en contrebande les armes et l'équipement qui manquaient à ses troupes pratiquement désarmées : une semaine plus tard, il repartait poursuivre les forces fédérales, les rejoignait à Tierra Blanca, les mettait en déroute et les massacrait.

Le général Hugo L. Scott, qui commandait les forces américaines de Fort Bliss, a offert à Villa une brochure contenant les « lois de la guerre » adoptées par la Conférence de La Haye. Villa s'y est plongé des heures durant. Cela l'a beaucoup intéressé — et beaucoup amusé, aussi.

— Qu'est-ce que c'est, cette Conférence de La Haye ? Est-ce qu'on y a envoyé un représentant du Mexique ? Est-ce qu'il y avait un représentant des constitutionnalistes ? Faire des lois sur la guerre, je trouve que c'est vraiment plaisant ! Ce n'est pas un jeu ! Quelle différence y a-t-il entre une guerre civilisée et une autre ? Si vous et moi nous nous disputons dans un café, nous n'allons pas nous mettre à sortir de notre poche un petit livre pour y lire ce que disent les règles. On dit là-dedans qu'on ne doit pas utiliser des balles en plomb ; je ne vois pas pourquoi. Elles sont comme les autres.

Longtemps après, il lui arrivait de poser à ceux qui l'accompagnaient et à ses officiers des questions comme celle-ci :

— Si une armée d'invasion prend une ville à l'ennemi, que doit-elle faire des femmes et des enfants ?

Pour autant qu'on puisse le savoir, les « lois de la guerre » n'ont pas réussi à changer les méthodes originales de Villa. Il exécutait tous les *colorados* qu'il cap-

aurait, car, disait-il : « ce sont des *peones* comme les révolutionnaires, et aucun *peon* ne peut être contre la liberté à moins d'être foncièrement mauvais. » Il tuait également les officiers fédéraux, et s'expliquait ainsi : « Ce sont des hommes instruits et ils devaient savoir ce qu'ils faisaient. » Mais il relâchait les simples soldats fédéraux : il considérait qu'ils avaient agi contraints et forcés et qu'ils croyaient vraiment combattre pour la patrie. Il n'y a pas d'exemple qu'il ait fait exécuter quelqu'un sans justification. Quiconque le fait est fusillé sur-le-champ. Sauf Fierro.

Fierro, qui est l'assassin de Benton, était appelé « le boucher » dans toute l'armée. C'était un magnifique animal, probablement le meilleur cavalier et le meilleur guerrier de toutes les forces révolutionnaires. Dans sa soif effrénée de sang, Fierro a pu tuer cent prisonniers avec son revolver en s'arrêtant seulement pour le recharger. Il tuait pour le plaisir. Pendant les deux semaines que j'ai passées à Chihuahua, Fierro a tué de sang-froid quinze habitants inoffensifs. Mais de curieux liens continuaient à l'unir à Villa. Il était son meilleur ami ; et Villa, qui l'aimait comme son fils, lui pardonnait toujours.

Villa, qui n'avait jamais entendu parler des « lois de la guerre », était le seul à avoir doté son armée d'un hôpital de campagne efficace — comme il n'en a jamais existé au Mexique. Il consistait en quarante fourgons, dont l'intérieur avait été peint à l'émail, équipés de tables d'opération et de tout le matériel d'opération le plus moderne, avec plus de soixante docteurs et infirmières. Pendant les campagnes, trois trains rapides chargés des blessés graves faisaient tous les jours la navette entre le front et les hôpitaux de base de Parral, Jimenez et Chihuahua. Les fédéraux étaient soignés avec les mêmes égards que ses propres hommes. Devant son train d'approvisionnement roulait toujours un autre train, chargé de deux mille sacs de farine, de café, de sucre, de maïs et de cigarette pour alimenter toute la population affamée des campagnes qui entourent Durango et Torreón.

Les soldats l'idolâtraient pour sa bravoure, pour sa bonne humeur simple et bourrue. Je l'ai souvent vu plaisanter familièrement avec ses hommes, à plat ventre sur son lit de cap, dans la petite voiture rouge qui lui servait toujours quand il voyageait, une vingtaine de soldats autour de lui, par terre, ou sur les tables. Lorsque son armée prenait le train, Villa était là, dans un vieux costume sale, sans col ;

il aidait à faire monter les mules et les chevaux dans les wagons de marchandises, tirait sur les rênes, allongeait des coups de pied. Quand il avait soif, il prenait la gourde d'un soldat et la vidait, sans se soucier des protestations indignées du propriétaire ; puis il lui disait :

— Va à la rivière, et dis que Pancho Villa t'a donné l'ordre de la remplir.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

II

AVEC FRANCISCO VILLA

6. Le rêve de Pancho Villa

[Retour à la table des matières](#)

Il est très intéressant de connaître le rêve passionné, la chimère qui poussait ce combattant ignorant, « qui n'avait pas assez d'instruction pour être président du Mexique ». Lui-même me le décrit un jour en ces termes :

— Lorsque la nouvelle République sera établie, il n'y aura plus d'armée au Mexique. L'armée, c'est le plus grand appui de la tyrannie. Sans armée, pas de dictateur. Nous mettrons l'armée au travail. On établira dans toute la République des colonies militaires, formées de vétérans de la révolution. Ils travailleront trois jours par semaine, et durement, car le travail honnête est beaucoup plus important que la guerre, et seul celui-ci peut former de bons citoyens. Les autres jours, ils recevront une instruction militaire, et ils la répandront à leur tour dans tout le peuple pour lui apprendre à se battre. De telle sorte qu'en cas d'invasion, un coup de téléphone lancé du Palais National de Mexico mettra en une demi-journée le peuple mexicain tout entier sur le pied de guerre, dans les champs et dans les usines, bien armé, bien équipé, bien organisé pour défendre ses femmes et ses enfants. Mon ambition, c'est de finir ma vie dans l'une de ces colonies militaires, au milieu de mes camarades que j'aime, et qui comme moi ont tant souffert. Je crois

que j'aimerais que le gouvernement crée une usine pour tanner le cuir ; vous pourrions y faire de bonnes selles, c'est un travail que je connais bien. Le reste du temps, j'aimerais travailler dans ma petite ferme, élever du bétail, semer du maïs. Oui, je crois que ce serait magnifique d'aider le Mexique à devenir un pays heureux.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

III

VERS L'OUEST

1. L'hôtel de Dona Luisa

[Retour à la table des matières](#)

Je profitai d'un train et quitta Chihuahua pour le sud, afin d'atteindre les postes avancés près d'Escalon. On m'avait permis de monter dans un wagon de voyageurs, rempli de deux cents *pacifiques*, hommes et femmes, qui menaient grand tapage, accroché aux cinq wagons de marchandises bourrés de chevaux, les soldats sur les toits. C'était consternant : les vitres étaient brisées, les miroirs, les lampes, les sièges étaient saccagés, et l'impact des balles s'y inscrivaient en points de frise. Il n'y avait pas d'horaire, l'heure du départ n'était pas fixée, et personne ne savait quand nous arriverions. La voie venait juste d'être réparée. Aux endroits où il y avait eu des ponts, nous passions au fond de ravins submergés, puis le train remontait en haletant sur l'autre rive, en suivant une voie disjointe qui venait à peine d'être posée et qui ployait sous notre poids. Toute la journée, nous pûmes voir sur notre passage d'immenses tas de rails d'acier tordus et emmêlés, qu'une locomotive défaisait en tirant sur une chaîne ; c'était là le parfait chef-d'œuvre réalisé un an plus tôt par Orozco. Le bruit courait que les bandits de Castillo étaient prêts à nous faire sauter à la dynamite.

Des *peones* aux grands sombreros de paille et aux magnifiques *sarapes* délavés, des indiens en bleus de travail, chaussés de *huaraches* de cuir, des femmes aux visages poupins, coiffées de fichus noirs, des enfants piaillant, tout ce monde s'agglutinait sur les sièges, dans les couloirs, aux plates-formes, chantait, mangeait, crachait, discutait. De temps en temps passait zigzaguant un homme coiffé d'une casquette marquée « contrôleur » en lettres dorées déteintes ; il était complètement saoul, embrassait ses amis et réclamait très énergiquement les billets et les passeports des étrangers. Je me présentai, en lui offrant un petit présent, sous la forme d'une pièce de monnaie aux armes des États-Unis.

— Señor, me dit-il immédiatement, vous pouvez désormais voyager gratis dans toute la république. Juan Algotera est à votre disposition !

Un officier à l'uniforme élégant, avec épée au côté, se trouvait à l'arrière du wagon. Il déclara qu'il se rendait au front donner sa vie pour la Patrie. Il avait pour tout bagage quatre cages à oiseaux en bois, plaines d'alouettes des prairies. Plus loin encore étaient accroupis deux hommes face à face, au milieu du couloir, chacun tenant un sac blanc qui semblait contenir quelque chose de vivant. Dès que le train s'ébranla, ils ouvrirent leur sac et libérèrent deux grands coqs qui se mirent à courir dans le couloir et à picorer les miettes et les mégots de cigarettes.

— Un combat de coq, señores ! Cinq pesos pour ce magnifique coq ! Cinq pesos, señores !

Les hommes se levèrent bruyamment et coururent au centre du wagon. Tout le monde semblait posséder les cinq pesos, et cinq minutes plus tard, les deux propriétaires, assis au milieu du couloir, lâchèrent leurs coqs. Nous avions du mal à nous tenir debout, ballottés dans tous les sens ; le couloir se remplit du tourbillon des plumes qui voltigeaient et des éclairs des ergots acérés. Quand le combat fut terminé, un jeune unijambiste se leva et joua *Whistling Rufus* sur un harmonica. Quelqu'un fit passer une bouteille de *tequila* et on se servit de larges rasades. Du fond du wagon, on entendit des cris :

— *Vamos a bailar ! Vamos a bailar !* dansons, dansons... !

Et cinq couples, tous masculins, se mirent à évoluer vertigineusement au rythme d'une marche. Un vieux paysan aveugle et tremblant se fit soutenir pour monter sur son siège et se mit à déclamer une longue ballade sur la geste héroïque du grand général Maclovio Herrera. Tout le monde se tut pour écouter religieu-

sement le vieillard et on lança quelques centavos dans son sombrero. De temps en temps nous parvenait du wagon précédent l'écho des chants des soldats et le bruit de leurs coups de feu contre les coyotes qu'ils repéraient au passage, ce qui précipitait immédiatement tous les occupants de notre wagon aux fenêtres, pistolets au poing, pour tirer à leur tour.

Toute une longue après-midi nous avançâmes lentement vers le sud, et les rayons du soleil déclinant vinrent nous brûler la figure. A peu près toutes les heures, nous nous arrêtions dans une gare pillée par une bande ou une autre au long de la révolution ; le train était pris d'assaut par les vendeurs de cigarettes, de pignons, de lait, de patates et de pâtés enroulés dans des feuilles de maïs. Les femmes descendaient, bavardaient et allumaient un petit feu pour faire du café ; elles s'accroupissaient devant pour fumer des cigarettes de maïs et se raconter d'interminables histoires d'amour.

Quand nous arrivâmes à Jimenez, la nuit était tombée. Je dus jouer des coudes pour me dégager de toute la population venue à l'arrivée du train : je suivis la file des troches des vendeurs ambulants pour me retrouver dans les rues pleines de soldats ivres et de filles peintes et me dirigeai vers l'« hôtel de la Gare » de Doña Luisa. Il était fermé. Je frappai de grands coups à la porte, un volet s'ouvrit sur le côté et je vis apparaître la tête d'une femme aux cheveux blancs, incroyablement vieille. Elle m'inspecta à travers des lunettes cerclées de fer et décida :

— C'est bien, tu as l'air convenable.

La porte s'ouvrit dans un grand bruit de barres enlevées. Doña Luisa apparut sous le porche, un énorme trousseau de clefs à la ceinture. Elle tenait un Chinois par l'oreille et l'apostrophait dans un espagnol abondant et très peu châtié :

— Dis donc, Chang, qui t'a mis dans la tête de dire à un client de l'hôtel qu'il n'y avait plus de *tortillas* chaudes ? Pourquoi t'es-tu arrêté d'en faire ? ramasse tes sales frusques et fiche le camp tout de suite !

Elle le secoua et finit par le lâcher affolé. Elle continua en anglais :

— *These damn' heathen* ! Répugnants païens ! Ces Chinois indécents, qui peuvent vivre avec cinq centavos de riz par jour, je ne crois pas un mot de ce qu'ils racontent !

Puis elle fit un geste d'excuse en montrant la porte :

— Il y a tellement de ces damnés généraux saouls par ici que j'ai dû fermer la porte. Je ne veux pas de ces fils de... de Mexicains ici !

Doña Luisa est une Américaine du Nord, petite, joufflue, âgée de quatre-vingts ans, une sorte de bienveillante ancêtre de la Nouvelle Angleterre. Voilà plus de quarante ans qu'elle vit au Mexique, et depuis la mort de son mari, il ya une trentaine d'années, elle tient l'hôtel de la Gare. La guerre, la paix, ces mots n'ont plus aucun sens. Au-dessus de la porte flotte le drapeau américain, et elle règne en maîtresse toute-puissante sur sa maison. Lorsque Pascual Orozco a pris Jimenez et que ses hommes ont commencé à faire régner la terreur sur la ville, Orozco lui-même, l'homme invincible et cruel, qui pouvait tuer quelqu'un sur un mouvement d'humeur rien qu'après l'avoir dévisagé, est venu, ivre à l'hôtel de la Gare, accompagné de deux de ses officiers et de plusieurs filles. Doña Luisa s'est plantée toute seule devant la porte en gesticulant :

— Pascual Orozco ! Emmène tes amies dévergondées, et fiche-moi le camp ! C'est un hôtel honnête, ici !

Et Orozco est parti.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

III

VERS L'OUEST

2. Duel dans la nuit

[Retour à la table des matières](#)

J'ai marché quelque cinq cents mètres dans l'avenue incroyablement en ruine qui menait à la ville. Un chariot tiré par une mule est passé, débordant de soldats à moitiés saouls. De tous côtés se croisaient des calèches d'officiers avec des filles sur les genoux. Sous les maigres cèdres déplumés, chaque fenêtre laissait voir une *señorita*, et son *caballero* enveloppé dans sa couverture. Il n'y avait pas de lumière, la nuit était froide, sèche et pleine d'une animation subtile et exotique : on entendait des accords de guitares, des lambeaux de chansons, des rires, des murmures étouffés et des cris venant des rues voisines. De temps en temps, un groupe de soldats à pied, probablement une relève de garde, sortait des ténèbres pour s'y évanouir à nouveau.

J'ai aperçu une auto qui arrivait de la ville en sortant d'une rue calme et déserte, près de la *plaza de toros*. En même temps un galop de cheval s'est fait entendre, venant de la direction opposée ; et juste à ma hauteur, les phares de la voiture ont éclairé le cheval et son cavalier, un jeune officier coiffé d'un *Stetson*. L'auto a freiné, dérapé pour s'arrêter et une voix en est sortie :

— Halte !

Le cavalier s'est dressé sur ses étriers pour demander :

— Qui êtes-vous donc ?

— C'est moi, Guzman !

L'automobiliste a sauté à terre, où la lumière l'a cueilli : un Mexicain gras et vulgaire, une épée au côté.

— *Como le va, mi capitán ?* a demandé l'officier en descendant de cheval, et ils se sont embrassés en se donnant de grandes claques dans le dos.

— Très bien, et vous ? Et où allez-vous comme ça ?

— Je vais voir Maria.

Le capitaine a souri :

— Ne faites pas ça, moi aussi je vais la voir. Et si je vous y rencontre, vous savez bien que je vous tuerai.

— Mais non, j'y vais, vous savez bien señor, que je suis aussi rapide que vous au pistolet.

L'autre s'est fait suave :

— Voyons, n'y allez pas : nous ne pouvons pas y aller tous les deux !

— Mais si !

Le capitaine s'est tourné vers son chauffeur :

— Ecoute-moi bien. Tourne ta voiture pour bien éclairer la rue. Maintenant, nous allons faire chacun trente pas en sens contraire, nous allons nous tourner le dos jusqu'à ce que tu comptes jusqu'à trois. Le premier qui aura logé une balle dans le chapeau de l'autre aura gagné...

Ils ont sorti chacun leur revolver dont ils ont vérifié le barillet à la lumière des phares.

— *Listo ! Prêt !* a crié le cavalier.

— Faisons vite, a dit le capitaine. L'amour ne doit pas rencontrer d'obstacles.

Ils se sont tourné le dos et ont compté leur distance.

Un ! a crié le chauffeur.

— Deux !

Comme un éclair, le gros capitaine a baissé le bras qu'il tenait en l'air, a pivoté sur lui-même dans la lumière hésitante et le coup est parti, emplissant la nuit de son fracas et s'y perdant eu à peu. L'autre avait également amorcé un mouvement d'épaules, mais son Stetson a fait un vol insolite pour atterrir à trois mètres de lui. Il n'avait pas fini de se retourner que le capitaine montait déjà dans sa voiture et lui criait joyeusement :

— *Bueno !* Voilà, j'ai gagné ! Alors à demain, *amigo !*

Et l'auto a disparu au coin de la rue. Le cavalier a marché lentement jusqu'à son chapeau qu'il a ramassé et examiné. J'ai préféré partir...

Sur la place, la musique du bataillon jouait *El Pagaré* (« le billet »), la chanson qui a marqué le début de la rébellion d'Orozco. C'est une parodie de la chanson qui raconte comment Madero a payé aux membres de sa famille 750 000 pesos comme dommages de guerre dès qu'il a accédé à la présidence, et qui a gagné toute la république comme un feu de forêt, au point qu'il fallut faire intervenir la police et l'armée pour l'interdire. *El Pagaré* est encore interdite dans la plus grande partie du camp révolutionnaire et on a parlé de gens qui ont été fusillés pour l'avoir chantée. Mais Jimenez vivait des heures de grande déconcentration. De plus les Mexicains diffèrent des Français sur ce point qu'ils ne se sentent nullement obligés à une fidélité absolue envers les symboles : des partis qui se haïssent utilisent le même drapeau ; sur la place de toutes les petites villes, on rencontre encore des statues de Porfirio Diaz ; même dans les mess d'officiers, sur les champs de bataille, il m'est arrivé de boire dans des verres marqués à l'effigie du dictateur ; et d'ailleurs, dans les rangs des révolutionnaires, les uniformes de l'armée fédérale sont légion.

Mais *El Pagaré* est une musique joyeuse et dansante, et sous les centaines de lampes électriques accrochées sur la place, une double procession se déploie et tourne allègrement. À l'extérieur, ce sont les hommes, par groupes de quatre, en majorité des soldats. Et à l'intérieur, marchant dans l'autre sens, les femmes se donnent le bras. À chaque rencontre, ils s'envoient des poignées de confettis. Ils ne se parlent jamais, ils ne s'arrêtent jamais ; mais si une femme plaît à un homme, celui-ci lui glisse, quand ils se croisent, un billet galant ; et si le prétendant lui

agréée, elle répond par un sourire. C'est ainsi qu'ils font connaissance, et plus tard, la femme s'arrangera pour donner son adresse au Caballero. Celui-ci lui tiendra de longs discours sous sa fenêtre, dans l'ombre, et après ils pourront enfin devenir amants. C'est une affaire fort délicate que de passer de tels billets. Tous les hommes portent un pistolet, et chaque femme est la propriété d'un homme, étroitement gardée. Remettre un billet à la femme de quelqu'un, c'est risquer la mort. En attendant, la foule en fête s'agite gaiement sous les effets de la musique...

De l'autre côté de la place, on pouvait voir les ruines du magasin de Marcos Russek, que les mêmes hommes avaient mis à sac à peine deux semaines plus tôt, et la vieille tour rose de l'église au milieu des fontaines et des grands arbres, un *Santo Cristo de Burgos* brillant, illuminé au-dessus de la porte.

C'est là, à un coin de la place, que j'ai rencontré un groupe de cinq Américains allongés sur un banc. Ils étaient tous plus déguenillés qu'il n'est possible de le dire, sauf l'un d'entre eux, très jeune et dégingandé, qui portait des *leggings* et un uniforme d'officier fédéral avec un chapeau mexicain crevé. Leurs chaussures laissaient voir les doigts de pied : ils n'avaient plus que des souvenirs de chaussettes ; aucun n'était rasé. L'un d'eux, presque adolescent encore, portait un bras en écharpe dans un drap déchiré. Ils m'ont fait joyeusement place, se sont levés, m'ont entouré et l'ont dit très fort tout le bien que cela pouvait faire de rencontrer un autre Américain au milieu de tous ces *damned greasers*, de tous ces maudits Mexicains.

— Que faites-vous ici, camarades ?

— Nous sommes des soldats de fortune, a répondu l'adolescent au bras blessé.

— Oh, a dit un autre, soldats de m..., oui !

L'adolescent a commencé :

— Eh bien, vois-tu, nous étions combattants dans la brigade Zaragoza, nous avons fait la bataille d'Ojinaga et tout ça. Et voilà qu'il nous arrive un ordre de Villa, ils vont virer de l'armée tous les Américains et les embarquer pour la frontière. Cet ordre, c'est pas une saloperie ?

Un autre aux cheveux roux, à qui il manquait une jambe, a continué :

— Cette nuit il nous ont donné notre congé en règle, et ils nous ont mis à la porte de la caserne.

— Et nous n'avons pas trouvé où dormir ni à manger, l'interrompit un petit aux yeux gris qu'ils appelaient le « major ».

— Ne faites pas les idiots, a lancé le soldat indigné. Nous allons recevoir chacun cinquante pesos demain matin.

Nous sommes allés manger dans un restaurant voisin. En sortant je leur ai demandé ce qu'ils comptaient faire. Un Irlandais brun et bien bâti, qui n'avait encore rien dit, a soupiré :

— Pour moi ça sera ces bons vieux *States*. Je retourne à Frisco et je me remettraï à conduire un camion. J'en ai ma claque de ces sales pouilleux, de leur sale nourriture et de leurs sales batailles.

— Moi, lança avec orgueil le jeune soldat, j'ai deux certificats de bons et loyaux services dans l'armée américaine. J'ai servi pendant toute la guerre contre l'Espagne. Je suis le seul vrai soldat de ce groupe, monsieur.

Les autres se sont esclaffés.

— Je crois que je ferai peau neuve en passant la frontière.

— Pas moi, a dit l'unijambiste. Je suis recherché pour deux meurtres. Je ne suis pas coupable, je le jure devant Dieu, je ne suis pas coupable. Ç'a été un coup monté contre moi. Mais aux États-Unis un pauvre type n'a aucune chance. Quand on ne me met pas des fausses charges sur le dos, on me met en tôle pour vagabondage. Et il a ajouté avec beaucoup de sérieux :

— Je suis un brave type. Je suis dur au travail ; seulement je n'arrive jamais à trouver de travail...

Le « major » a tourné vers moi son petit visage dur et ses yeux cruels :

— Je viens d'une maison de correction du Wisconsin. Je crois qu'il y a pas mal de flics qui m'attendent à El Paso. J'ai toujours voulu tuer quelqu'un avec un fusil, je l'ai fait à Ojinaga, et je ne suis pas encore complètement content. Ils ont dit qu'on pourrait rester si on signait un acte de citoyenneté mexicaine. Je crois que je le signerai demain matin.

Les autres ont crié :

— Ne fais pas ça, c'est un coup pourri ! Suppose qu'il y ait l'intervention et tu devras tirer contre ton propre pays. Jamais on ne nous fera signer un papier pour devenir un pouilleux.

Le « major » a expliqué :

— J'arrangerai ça facilement. Quand je retournerai aux *States*, j'abandonnerai mon nom aux mexicains. J'attendrai ce qu'il faut pour retourner en Georgie et je monterai une fabrique où j'emploierai des enfants.

L'autre adolescent s'est mis subitement à pleurer :

— Ils m'ont blessé au bras à Ojinaga, maintenant ils me lâchent sans un sou et je ne peux pas travailler. Quand j'arriverai à El Paso les flics vont me mettre en tôle et il va falloir que j'écrive à mon père qu'il vienne me tirer de là pour me ramener en Californie. Ça fait un an, a-t-il ajouté, que je me suis sauvé.

— Ecoute, major, ai-je conseillé, si Villa ne veut pas d'Américains dans ses troupes, il vaudrait mieux que tu ne restes pas ici. S'il n'y a l'intervention, cela ne te servira à rien d'être citoyen mexicain.

— Tu as peut-être raison, a admis le « major », pensif. Oh, et puis fiche-moi la paix Jack ! Je crois que je passerai en fraude à Galveston et que de là, je prendrai un bateau pour l'Amérique du Sud. On dit qu'il y a une révolution qui a éclaté au Pérou.

Le soldat avait environ trente ans, l'Irlandais vingt-cinq et les trois autres entre seize et dix-huit.

— Dites-moi, camarades, pourquoi êtes-vous venus ici ?

— Les sensations... Le soldat et l'Irlandais ont ri. Les trois autres m'ont regardé avec cet air à la fois inquiet et sérieux où je voyais se refléter la faim et leurs peines, et ils ont lâché en même temps :

— Le pillage !

J'ai regardé leurs haillons, j'ai regardé la foule des volontaires déguenillés qui tournaient sur la place et qu'on n'avait pas payés depuis trois mois, et j'ai réprimé une violente envie de crier de joie. Je les ai laissés brusquement là où ils étaient, durs, froids, incapables de s'insérer dans ce pays passionné, méprisant la cause

qu'ils avaient défendue, se moquant de l'incorrigible gaîté des Mexicains. J'ai juste demandé, avant de partir :

— À quelle compagnie apparteniez-vous, camarades ? comment vous appelez-vous ?

Le rouquin a répondu :

— La Légion étrangère !

Il faut que je précise ici que je n'ai pas vu beaucoup de soldats de fortune qui n'aient été chez eux des vagabonds — à l'exception d'un seul, un homme de science, sec comme la poudre, qui étudiait l'emploi des super-explosifs sur les canons de campagne...

C'est tard dans la nuit que je suis rentré à l'hôtel. Doña Luisa m'a montré ma chambre et je suis allé passer un moment au bar. Deux ou trois soldats, des officiers, y buvaient et l'un d'eux au moins était déjà dans un état très avancé : marqué de petite vérole, une moustache mal définie, les yeux très vacillants ; ce qui ne l'a pas empêché, quand il m'a vu, d'entamer ce charmant petit couplet :

Yo tengo una pistola
Con mango de marfil,
Para matar a todos los gringos
Que vienen por ferrocarril !

(J'ai un pistolet
à la crosse d'ivoire
pour tuer tous les gringos
qui viennent par le train !)

Aussi ai-je cru plus diplomatique de m'éclipser : personne ne peut prévoir ce que va faire un Mexicain qui a bu, et sa nature devient extrêmement complexe.

Quand je suis entré dans ma chambre, Doña Luisa m'y attendait. Elle a fermé la porte, a posé mystérieusement un doigt sur ses lèvres et a sorti de sous sa jupe un vieil exemplaire de l'année passée du *Saturday Evening Post* dans un état incroyablement de décomposition.

— Je l'ai sorti du coffre pour vous. Cette revue est interdite et elle vaut plus que tout ce que contient la maison. Des Américains m'en ont offert quinze dollars avant de partir pour les mines. Vous comprenez, ça fait un an que nous n'avons pas reçu une revue américaine.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

III

VERS L'OUEST

3. Une montre providentielle

[Retour à la table des matières](#)

Après une telle exhortation, que pouvais-je faire d'autre que de lire la précieuse revue — même si je l'avais déjà lue ? J'ai allumé la lampe, je me suis déshabillé et mis au lit. Mais j'ai entendu des pas hésitants dans le couloir et ma porte s'est ouverte violemment. J'ai vu apparaître dans l'encadrement l'officier au visage grêlé que j'avais vu boire au bar. Il brandissait un grand revolver. Il est resté un moment sans bouger en clignant des yeux d'un air intelligent. Puis il est entré en refermant la porte d'un grand coup et a annoncé :

— Lieutenant Antonio Montoya, à vos ordres ! J'ai su qu'il y avait un gringo dans l'hôtel et je suis venu vous tuer.

— Asseyez-vous donc, lui ai-je dit avec toute la courtoisie possible.

J'ai vu qu'il était saoul. Il a enlevé son chapeau, s'est assis cérémonieusement, a sorti un autre pistolet qu'il portait sous sa veste et a posé les deux sur la table. Ils étaient chargés.

— Vous voulez un cigare ?

Je lui ai offert un paquet, il a pris un cigare en me remerciant et il l'a allumé à la lampe. Après quoi il a repris les pistolets pour me mettre en joue. Ses deux doigts ont lentement appuyé sur les détonateurs mais ont faibli. Je ne me sentais pas très bien, mais la seule solution était de gagner du temps.

— La seule chose difficile, m'a-t-il expliqué, c'est de savoir avec lequel je dois tirer.

— Vous m'excuserez, mais j'ai l'impression qu'ils sont tous les deux un peu antiques. Ce Colt 45 est certainement un modèle 1895 et le Smith and Wesson, entre nous, c'est plutôt un jouet.

Il les a contemplés avec un peu de mélancolie :

— C'est vrai. Si j'avais su, j'aurais pris mon automatique neuf. Vraiment *señor*, toutes mes excuses.

Il a soupiré et a dirigé de nouveau les canons vers ma poitrine avec un air tranquille et satisfait, en ajoutant :

— Mais tant pis, c'est comme ça, et nous ferons du mieux que nous pourrons.

J'étais à bout, sur le point de sauter, de me mettre à quatre pattes, de hurler, quand tout à coup son regard s'est fixé sur la table : il avait vu ma montre, que j'avais payée deux dollars.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une montre.

Je lui ai rapidement montré comment la mettre à mon poignet et, petit à petit, il a laissé inconsciemment ses pistolets. Complètement captivé, comme un enfant devant un jouet neuf, il regardait la bouche bée, avec une attention forcée. Il a soupiré :

— Que c'est beau ! Que c'est joli !

— Elle est à vous ! Et je me la suis enlevée pour la lui mettre. Il a regardé la montre, il m'a regardé, il a changé lentement de couleur, resplendissant de surprise joyeuse. Avec précaution, il l'a fixée à son bras velu, puis il s'est levé, rayonnant, heureux. Les pistolets sont tombés par terre et il ne s'en est pas aperçu. Le lieutenant Antonio Montoya m'a passé les bras autour du cou :

— Ah *compadre* !

Et il s'est mis à pleurer d'émotion.

Le lendemain, je l'ai retrouvé dans la boutique de Valiente Adiana, au centre de la ville. Nous nous sommes assis amicalement dans l'arrière-boutique pour boire une *aguardiente* locale. Le lieutenant Montoya était désormais mon meilleur ami de toute l'armée constitutionnaliste. Il m'a raconté les peines et les dangers de la dernière campagne. Cela faisait trois semaines que la brigade de Maclovio Herrera attendait aux aguets, toutes armes prêtes, l'ordre exprès de marcher sur Torreon.

— Ce matin, m'a expliqué Antonio, nous avons intercepté un câble du commandant fédéral de Zacatecas destiné au général Velasco, qui commande Torreon. Il disait que tout bien réfléchi, il avait découvert que Zacatecas constituait un lieu plus facile à attaquer qu'à défendre. En conséquence, il l'informait de son plan de campagne : il s'agissait, dès l'approche des troupes constitutionnalistes, d'évacuer la ville ; ensuite il n'aurait plus, tout simplement, qu'à la reprendre.

— Antonio, lui ai-je dit, je voudrais partir demain pour un long voyage à travers le désert. Je vais à magistral, je ne sais pas encore par quel moyen. J'ai besoin d'un compagnon. Je peux payer trois dollars par semaine.

— Formidable ! Faites-le, et cela me permettra d'accompagner mon meilleur ami.

— Mais vous êtes en service actif. Comment pouvez-vous abandonner votre régiment ?

— Oh ! Ne vous faites pas de souci. Je n'en dirai rien à mon colonel. On n'a pas besoin de moi en ce moment. Il y a déjà cinq mille hommes ici.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

III

VERS L'OUEST

4. Symboles du Mexique

[Retour à la table des matières](#)

Au petit matin, nous harnachâmes nos mules pour traverser les rues tortueuses de Jimenez, passant entre les arbres ensablés et les maisons basses et grises comme figées par le froid. Nous gagnâmes le camp des soldats. Ils étaient là une multitude à dormir emmitouflés jusqu'aux yeux dans leurs *sarapes*. Un officier saoul ronflait, son corps gisant à moitié dans le ruisseau. On nous amena une vieille calèche dont les brancards cassés avaient été sommairement bricolés. L'ensemble avait été refait avec des vieux morceaux de fer, des cordes et des lanières de cuir. Nous nous assîmes, Antonio et moi, sur le siège. A nos pieds nous trouvâmes un jeune garçon qui dormait. Il s'appelait Primitivo Aguilar et il avait l'air sérieux. Nous l'engageâmes pour ouvrir et fermer les portes, réparer les bricolages défectueux en cas de rupture, et aussi pour garder la voiture pendant la nuit, le bruit courant que les chemins étaient infestés de bandits.

La campagne apparut d'abord comme une vaste plaine fertile, parcourue de multiples canaux sans feuilles, gris comme la cendre. Un soleil torride, presque blanc, nous brûlait comme dans un four. De temps à autre, dans le lointain, une légère fumée s'élevait des champs déserts et infinis. Nous avançons au milieu

d'un épais nuage de poussière blanche. Nous nous arrê tâmes au passage à l'hacienda de San Pedro pour négocier avec un vieux *peon* l'achat d'un sac de maïs et de la paille pour les mules. Plus loin nous trouvâmes une construction primitive, basse, aux teintes roses, à l'écart du chemin, au milieu d'un petit bosquet de saules verts.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! Ce n'est qu'un moulin à grains.

Nous déjeunâmes dans une pièce de la maison d'un *peon*, longue et bien blanche, au cœur d'une autre hacienda dont j'ai oublié le nom, mais qui avait appartenu à Luis Terrazas et avait été confisquée par le gouvernement constitutionnaliste. Pour la nuit nous nous arrê tâmes au bord d'un canal d'irrigation, très loin de tout endroit habité, en plein centre du champ d'action des bandits.

Après avoir dîné de porc haché aux piments, de *tortillas* et de haricots noirs, nous bûmes du café et donnâmes nos instructions à Primitivo : monter la garde à côté du feu avec le revolver d'Antonio, et au moindre bruit, nous réveiller. En aucun cas il ne devait s'endormir, et s'il le faisait nous le tuerions. Primitivo dit seulement :

— *Si, señor !*

Et très sérieusement, il ouvrit grand les yeux et empoigna le revolver. Antonio et moi nous nous enroulâmes dans nos couvertures à proximité du foyer. Je dus m'endormir immédiatement car quand Antonio me secoua pour me réveiller, il ne s'était écoulé qu'une demi-heure à ma montre. De l'endroit où Primitivo était censé monter la garde montaient des ronflements sonores. Le lieutenant marcha jusqu'à lui et cria :

— Primitivo ! Rien ne répondit.

— Primitivo, imbécile !

Notre sentinelle se retourna dans son sommeil pour dormir sur le côté en émettant quelques borborygmes satisfaits.

— Primitivo ! cria Antonio et il le secoua durement. Il ne fit pas mine de répondre. Antonio avança de quelque pas et lui allongea un coup de pied dans le

derrière, si violent qu'il en fut soulevé en l'air de quelques centimètres. Du coup, il se leva précipitamment et brandit le pistolet en criant :

— Qui vive !

Le jour suivant, nous quittâmes les basses terres. Nous entrâmes dans le désert, ondulant sur des plateaux ensablés couverts de broussailles sombres et semés de temps en temps d'un cactus. Nous commençâmes à voir, au bord du chemin, ces sinistres petites croix de bois que les paysans plantent là où un homme est mort de mort violente. Tout l'horizon nous cernait de montagnes arides, de couleur pourpre. A droite, en traversant une rivière asséchée, s'étendait une hacienda blanche, verte et grise qui paraissait une ville. Une heure plus tard, nous passâmes devant le premier de ces grands *ranchos* carrés, fortifiés comme on en rencontre une fois par jour dans les endroits perdus de cette immense contrée. La nuit descendit très vite du zénith sans nuages, l'horizon resta un instant illuminé d'une intense clarté et puis subitement le jour disparut et les étoiles jaillirent dans le dôme céleste comme des fusées. Primitivo chantait *Esperanza* sur cet incroyable ton mexicain qui ressemble aux cordes désaccordées d'un violon plus qu'à tout autre son. Le froid monta. Des lieues et des lieues alentour, ce n'était qu'une terre stérile, un pays de mort. Des heures s'écoulèrent avant que nous trouvions une maison.

Antonio prétendait connaître vaguement l'existence d'un point d'eau quelque part devant nous. Mais vers le milieu de la nuit, nous nous aperçûmes que le chemin que nous avons suivi se perdait tout à coup dans s'épaisses broussailles. Nous n'avions pas l'impression d'avoir à aucun moment quitté le bon chemin. Il nous apparut donc que nous devrions nous contenter de camper en plein désert, sans eau, puisque nous ne connaissions l'existence d'aucun point d'eau à la ronde.

Nous avons dételé les mules et leur avons donné à manger, nous allumions notre feu quand, du fond des épaisses broussailles, nous entendîmes le bruit de pas prudemment assourdis. Ils semblaient avancer quelques mètres puis s'arrêter pour reprendre ensuite. Notre petit feu de bois se mit à crépiter furieusement, lançant une flamme de trois mètres, mais tout alentour n'était qu'obscurité. Primitivo tourna les talons pour se réfugier dans la voiture. Antonio sortit son revolver.

Malgré le feu, nous étions tous transis. Le bruit se manifesta encore une fois et Antonio cria :

— Qui vive ?

On entendit un léger bruit, comme un froissement d'herbes dans les broussailles, puis une voix hésitante se fit entendre :

— De quel parti êtes-vous ?

— Maderistes, répondit Antonio. Avancez !

— Vous ne voulez pas de mal aux *pacifiques* ? demanda la voix invisible.

— Parole d'honneur ! Sortez de là qu'on puisse vous voir.

Immédiatement, nous vîmes apparaître silencieusement à la limite de la clarté du feu, deux silhouettes vagues. C'étaient deux *peones*. Nous les vîmes mieux quand ils se rapprochèrent, enveloppés de leurs couvertures trouées. L'un d'eux était un vieillard tout ridé, courbé, portant des sandales qu'il avait fabriquées lui-même. Son pantalon était en haillons et collait à ses jambes décharnées. L'autre était jeune, très grand, pieds nus et présentait un visage si simple, si rayonnant qu'il en paraissait idiot. L'air à la fois amical et inquiet, curieux comme des enfants, ils approchèrent en tendant les mains. Nous leur serrâmes chacun la main en les saluant avec toute la courtoisie cérémonieuse mexicaine.

— Bonne nuit *amigos*. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, et vous ?

— Bien, merci. Et comment va toute votre famille ?

— Bien, merci, et la vôtre ?

— Bien, merci. Qu'y a-t-il de nouveau par ici ?

— Rien. Et chez vous ?

— Rien. Asseyez-vous donc.

— Oh ! merci, je suis très bien debout

— Asseyez-vous, asseyez-vous...

— Merci mille fois. Excusez-nous un instant.

Ils sourirent et disparurent dans l'ombre épaisse. Ils réapparurent bientôt portant de grandes brassées de branches sèches pour notre feu.

— Nous sommes *rancheros*, expliqua le plus vieux en s'inclinant. Nous élevons des chèvres et nos maisons sont à vos ordres ainsi que nos étables pour vos mules et notre petite réserve de maïs. Nos *ranchitos* sont tout près d'ici, derrière les buissons. Nous sommes très pauvres mais nous espérons que vous nous ferez l'honneur d'accepter notre hospitalité.

Il s'agissait de faire preuve de beaucoup de tact. Antonio s'en chargea :

— Mille fois merci, mais malheureusement, nous sommes extrêmement pressés et nous devons reprendre la route demain avant l'aurore. Nous ne voulons pas vous déranger chez vous à des heures pareilles.

Ils protestèrent que leurs familles et leur maison étaient à nos ordres, que nous pouvions en disposer à notre gré pour leur plus grand plaisir. Je ne me rappelle plus comment nous parvînmes à résister à leurs invites sans les offenser. Nous savions que si nous acceptions, nous ne pourrions pas partir aux premières heures du matin et que nous perdriions beaucoup de temps : la coutume mexicaine veut en effet que celui qui sort trop rapidement de la maison où il a été accueilli signifie par là qu'il est mécontent de son séjour. De plus, s'il est admis que l'on ne doit rien payer pour le logement, il n'en faut pas moins faire un beau cadeau à ses hôtes, ce qu'aucun d'entre nous n'était en mesure de faire.

Ils refusèrent d'abord notre invitation à dîner avec nous. Mais en insistant beaucoup, nous finîmes par les persuader d'accepter des *tortillas* et des piments.

C'était consternant et en même temps risible de voir la faim qui les tenaillait et les efforts qu'ils faisaient pour la cacher.

Après avoir mangé, ils nous apportèrent un récipient plein d'eau avec beaucoup de gentillesse et ils restèrent un moment avec nous à fumer nos cigarettes et à se chauffer les mains. Je me rappelle comme ils avaient rejeté leurs *sarapes* sur leurs épaules, dénudant leur poitrine pour l'offrir à la douce chaleur des flammes, comme les mains du plus vieux étaient noueuses, et comme l'éclat de la lumière rougeoyante enflammait les grands yeux noirs du second. Tout autour s'étendait le désert hostile dont seul notre petit foyer nous protégeait et il semblait prêt à nous engloutir en éteignant le feu. Au-dessus les étoiles resplendissaient de tout

leur éclat. Les coyotes hurlaient sans oser s'approcher du feu, comme des démons torturés par l'angoisse. C'est alors que je me figurai ces deux êtres humains comme des symboles du Mexique : courtois, affectueux, patients, pauvres, avec un long passé d'esclaves, si pleins du rêve que bientôt, ils seraient libérés.

— Quand nous avons vu arriver votre calèche, dit le vieux en riant, nous avons senti nos cœurs se serrer. Nous avons cru que vous étiez peut-être des soldats et que vous alliez nous prendre nos dernières chèvres. Il en est passé tellement des soldats, ces dernières années, tellement. Presque toujours des fédéraux. Les madéristes ne viennent pas, sauf s'ils ont très faim. Pauvres madéristes !

Le plus jeune continua :

— Mon frère que j'aimais tant, il est mort dans les onze jours de bataille autour de Torreon. Il en est mort des milliers au Mexique, et il en mourra encore beaucoup plus. Trois années de guerre sur cette terre, c'est pourtant assez !

— C'est trop, mon Dieu, murmura le vieillard en hochant la tête. Mais un jour viendra...

Il reprit d'une voix tremblante :

— Il paraît que les États-Unis convoitent notre pays et que les soldats gringos vont venir et qu'ils emmèneront mes dernières chèvres...

L'autre s'anima :

— C'est faux. Ce sont les Américains riches qui veulent nous dépouiller, exactement comme le font les Mexicains riches. Dans le monde entier, c'est toujours le riche qui veut voler le pauvre.

Le vieux eut un tremblement de froid, rapprocha son corps décharné du feu et dit très doucement :

— Je me suis très souvent demandé pourquoi les riches qui possèdent déjà tellement de choses en veulent toujours davantage. Les pauvres qui n'ont rien veulent si peu de choses. Seulement quelques chèvres...

Son compagnon releva la tête comme un hidalgo et sourit :

— Je n'ai jamais quitté cette petite région. Même pas pour Jimenez. Mais on m'a dit qu'il y avait beaucoup de terres riches dans le nord, dans le sud, dans l'est. Cette terre est ma terre et c'est elle que j'aime. Toutes les années que j'ai vécues,

toutes celles qu'ont vécues mon père et mon grand-père, les riches ont gardé le maïs pour eux, et ils l'ont gardé les poings fermés devant nos bouches. Et seul le sang pourra ouvrir les mains de leurs pareils.

Le feu s'apaisait. Toujours aussi vif, Primitivo dormait à son poste. Antonio contemplait les braises : un sourire de contentement se dessina sur ses lèvres et ses yeux brillèrent comme des étoiles.

— *Adio* ! dit-il comme s'il avait une vision. Quand nous entrerons dans Mexico quel bal nous donnerons ! Et qu'est-ce je vais me saouler !

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

1. À Torreon !

[Retour à la table des matières](#)

Yermo est un lieu désolé. Des kilomètres et des kilomètres de désert de sable, semé de rares broussailles, de buissons et de cactus rachitiques, qui s'étendent à l'ouest jusqu'à une chaîne dentelée de montagnes sombres qui débouche sur une plaine où l'horizon vacille.

L'endroit est constitué d'une citerne délabrée contenant un fond d'eau sale, d'une station de chemin de fer réduite en ruines par les canons orozquistes deux ans auparavant et d'un aiguillage. À soixante kilomètres alentour, pas d'eau, pas la moindre ressource. Pas davantage de fourrage pour les animaux. Pendant les trois mois d'hiver glacé et jusqu'au début du printemps soufflent des vents secs qui font tourbillonner une poussière jaunâtre.

En plein milieu de ce désert, dix longs trains stationnaient à la file. La nuit, il en émanait des colonnes de fumée incandescente et, le jour, une brume noire qui s'étirait vers le nord au-delà de l'horizon. Tout autour, dans les taillis, campaient neuf mille hommes sans abri, ayant chacun leur cheval attaché à un arbuste où pen-

daient également les sarapes et les tranches de viande rouge mises à sécher à l'air et au soleil.

On était en train de faire descendre les mulets et les chevaux de cinquante wagons. Un soldat en loques, couvert de poussière collée par la sueur grimpa dans un wagon à bestiaux. Il monta sur un cheval, l'éperonna brutalement en poussant un cri sauvage. Immédiatement on entendit le bruit terrible des sabots des bêtes affolées, puis un cheval jaillit de la porte ouverte et le wagon se vida de tout son contenu de mules et de chevaux terrifiés qui se précipitèrent vers le camp. Immédiatement, toute une foule de soldats de garde se transforma en vaqueros, agitant leurs lasso dans la poussière suffocante tandis que les animaux libres tournoyaient pris de panique, se montant les uns sur les autres. Des officiers, des ordonnances, des généraux avec leur état-major galopèrent, couraient et s'entrecroisaient dans une confusion indescriptible, à la recherche de leur cheval. Finalement, on réussit à réintégrer les mules dans le fourgon. Les soldats arrivés avec les derniers trains erraient à la recherche de leurs brigades. Plus loin, un petit groupe chassait le lapin. Des toits des wagons où elles s'étaient installées par centaines, les *soldaderas* et leur marmaille à moitié nue regardaient le sol, se communiquaient des nouvelles en hurlant et demandaient à tout le monde si on n'avait pas vu Juan Morenos, Jesus Hernandez ou tout autre de leurs hommes... Un soldat qui traînait son fusil allait tout au long des trains en criant qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours, parce qu'il n'avait pu retrouver sa femme qui lui cuisait ses *tortillas* et qu'elle l'avait certainement abandonné pour un soldat d'une autre brigade. Du haut de leurs toits les femmes haussaient les épaules, lui lançaient des *tortillas* vieilles de trois jours en le suppliant au nom de Notre-Dame de la Guadalupe de leur passer une cigarette.

Une foule sombre et sale assaillit notre locomotive en criant pour réclamer de l'eau. Le mécanicien les arrêta, un revolver à la main, et leur dit qu'il y avait suffisamment d'eau dans les wagons de queue. Mais ils avaient à peine disparu qu'un autre groupe les avait remplacés, cependant qu'une masse compacte d'hommes et d'animaux se pressait pour parvenir à accéder aux deux petits robinets des deux énormes wagons-citernes du train dont l'eau coulait sans interruption.

On voyait ainsi s'élever, dans la chaleur de l'air tranquille, une espèce de nuage de poussière qui semblait avoir cinq kilomètres de long et un de large et se mélangeait à la vapeur noire de la locomotive. Elle devait donner des préoccupa-

tions aux lignes fédérales qui se trouvaient à plus de trente kilomètres de là, sur la montagne vers Mapimi.

Lorsque Villa était parti de Chihuahua pour Torreon, il avait coupé le trafic télégraphique vers le nord, stoppé les trains de la ligne Ciudad Juarez et interdit, sous peine de mort, d'informer les États-Unis de son départ. Son objectif était de prendre les fédéraux par surprise et son plan avait fonctionné à merveille. Personne, même au sein de son état-major, ne savait quand Villa déciderait de quitter Chihuahua. L'armée y était restée tellement longtemps que nous pensions tous qu'il ne se déciderait pas avant plusieurs semaines. Aussi ce fut une surprise générale quand, en nous levant le samedi matin, nous apprîmes que le télégraphe et les voies ferrées étaient coupés et que trois grands convois étaient déjà partis, comprenant la brigade Gonzales Ortega. La brigade Zaragoza partit le jour suivant et les forces attachées directement à Villa un jour plus tard encore. C'est ainsi que, manœuvrant toujours avec sa rapidité légendaire, Villa avait concentré son armée à Yermo sans que les fédéraux aient appris qu'il avait quitté Chihuahua.

Un tumulte se fit entendre autour d'un poste télégraphique portatif installé dans les ruines de la gare. On l'entendait sonner à l'intérieur. Les soldats et les officiers, mêlés, s'étaient agglutinés aux portes et aux fenêtres ; et chaque fois que le télégraphiste criait une phrase, c'était un énorme éclat de rire et de joie. Il semblait que le fil télégraphique, par un heureux hasard, avait été connecté à un poteau qui n'avait pas été détruit par les fédéraux, et se trouvait ainsi en contact avec le câble militaire fédéral qui reliait Mapimi à Torreon.

— Écoutez, cria l'opérateur. C'est le colonel Argumedo qui commande ces imbéciles de *colorados* à Mapimi ; il télégraphie au général Velasco à Torreon, et il dit qu'il voit un grand nuage de poussière au nord et qu'il croit qu'il y a un groupe de rebelles qui se rassemble au sud d'Escalon !

Comme la nuit tombait, le ciel se fit nuageux et un vent se leva qui fit tourbillonner davantage encore le sable. Sur les toits des wagons, les foyers des *soldaderas* brûlaient, tout au long des kilomètres de trains. Dans le désert, les innombrables feux de l'armée se multipliaient, à moitié obscurcis par les vagues épaisses de

poussière. La tempête nous cachait complètement des sentinelles fédérales. Le major Leya me fit remarquer :

— Même Dieu est du côté de Francisco Villa !

Nous dînâmes dans notre wagon de marchandises aménagé, avec le jeune général Maximo Garcia, massif et sans expression, son frère Benito Garcia encore plus grand, le visage très bronzé et un petit major, Manuel Acosta, qui avait toutes les manières polies de sa race. Garcia avait, pendant un temps, commandé l'offensive sur Escalon. Lui et ses frères — dont l'un, José, idole de l'armée, avait été tué au combat — étaient quatre ans à peine auparavant de riches propriétaires d'*haciendas*, les maîtres d'immenses propriétés ; ce qui ne les avait pas empêchés de rejoindre Madero. Je me souviens qu'il nous sortit une bouteille de whisky et refusa de discuter de la révolution en déclarant qu'il se battait pour un whisky meilleur... ! (Au jour où j'écris ces lignes vient juste de m'arriver la nouvelle de sa mort, frappé par une balle à la bataille de Sacramento...)

Dehors, au milieu de la tempête de sable, juste accrochés à notre wagon, sur leurs wagons ouverts, des soldats étaient étendus autour de leurs foyers, la tête reposant sur les jupes de leurs femmes, et chantaient la Cucaracha, qui a des centaines de couplets satiriques qui décrivent tout ce que feront les constitutionnalistes à Orozco et à Mercado après avoir quitté Ciudad Juarez et Chihuahua.

Malgré le vent, on entendait l'immense bourdonnement de l'armée et, régulièrement, retentissait le cri d'une sentinelle :

— Qui vive ! et les réponses de ceux qui se faisaient reconnaître.

Toute la nuit les sifflets des dix locomotives s'appelèrent et se répondirent d'un bout à l'autre de l'immense train.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

2. L'armée à Yermo

[Retour à la table des matières](#)

Au matin suivant, nous reçûmes, dans notre wagon, la visite du général Torriobio Ortega, venu partager notre petit déjeuner : un Mexicain maigre, au teint sombre, que les soldats avaient surnommé *l'Honnête* ou encore *le Généreux*. C'est sans nul doute le cœur le plus simple, le soldat le plus désintéressé de tout le Mexique. Il ne fait jamais fusiller ses prisonniers. Il a refusé de recevoir de la révolution un *centavo* de plus que sa maigre solde d'officier. Villa le respecte et a probablement plus confiance en lui qu'en aucun autre de ses généraux. Ortega avait été un homme très pauvre, un *vaquero*. Assis entre nous, les coudes sur la table, oubliant qu'il était là pour manger, un bon sourire aux lèvres, ses grands yeux brillants, il nous racontait pour quoi il se battait.

— Je ne suis pas un homme instruit. Mais je sais bien que ce combat est notre dernière chance, à chacun d'entre nous. C'est parce que les choses en sont arrivées à un point où elles ne peuvent empirer davantage, vous comprenez ? Et même si nous devons nous entretuer entre frères, il doit sortir quelque chose de meilleur de tout ça, non ? Bien sûr, vous, aux États-Unis, vous ne savez pas ce que

nous avons dû supporter, nous, les Mexicains ! Nous avons vu les nôtres, les pauvres, le peuple le plus simple, volés trente-cinq ans durant. Nous avons vu les rurales et les soldats de Porfirio Diaz tuer nos pères et nos frères, nous avons vu la justice bafouée. Nous avons vus nos maigres terres confisquées et nous-mêmes, nous tous, vendus comme des esclaves, vous comprenez ?

Nous aurions voulu avoir des foyers et des écoles pour nous instruire et ils ont tourné nos aspirations en dérision. Toutes nos ambitions se limitaient pourtant à ce que qu'on nous laisse vivre en paix, travailler à la grandeur de notre pays, mais maintenant, nous sommes las, nous sommes trop fatigués d'avoir été trompés...

Dehors, dans la poussière qui tournoyait sous un ciel voilé de lourds nuages, de longues files de soldats à cheval attendaient dans la pénombre le passage des officiers chargés de vérifier minutieusement l'état des fusils et des cartouchières.

— Jeronimo, cria un capitaine à un soldat, cours au train de matériel et va remplir les vides de ta cartouchière. Imbécile : tu as gaspillé des balles en tirant sur les coyotes !

À l'ouest, on voyait d'autres files de cavalerie traverser le désert vers les montagnes lointaines, les premières à monter au front. Un millier d'hommes passèrent, formés en dix lignes différentes, qui divergèrent comme les rayons d'une roue. Les éperons s'entrechoquaient avec un bruit métallique ; les drapeaux vert, blanc et rouge flottaient tout droits. Les cartouchières croisées luisaient dans l'ombre, sans briller ; les fusils étaient accrochés en travers des selles. Ils passaient ainsi avec leurs hauts sombreros et leurs couvertures bariolées. Derrière chaque compagnie se pressaient dix à douze femmes, à pied, portant les ustensiles de cuisine sur la tête ou sur les épaules et traînant quelquefois une mule chargée de sacs de maïs. En passant devant les wagons, les soldats saluaient leurs amis restés dans les trains.

— Ça fait pas longtemps, California, hein ? cria quelqu'un.

— T'inquiète pas, reprit un autre, il y a un *colorado* qui t'attend là-bas.

— Ça fait pas longtemps, tu étais encore avec Salazar dans la rébellion d'Orozco !

Personne n'aurait osé crier « ça fait pas longtemps, California », sauf Salazar lorsqu'il était saoul !

L'intéressé semblait tout honteux.

— Bon, c'est vrai, ça s'est bien passé comme ça. Mais attends un peu qu'on me fasse tirer sur mes anciens compagnons. Je te montrerai bien si je suis madériste ou pas !

Un petit indien qui venait derrière cria :

— Je les connais, les madéristes de ton espèce, Luisito. La première fois qu'il a pris Torreon, Villa t'a donné le choix : retourner ta veste ou recevoir un *cabronazo*, une balle dans la tête !

Plaisantant, chantant, ils marchaient vers le sud-ouest, diminuant peu à peu, jusqu'à disparaître dans la poussière du désert.

Villa en personne se tenait couché dans son wagon, les mains dans les poches. Il portait un vieux sombrero, une chemise sale sans col, un costume sombre que l'usage rendait luisant. Hommes et chevaux avaient défilé devant lui, surgissant comme par magie des tourbillons de poussière de la plaine. La confusion des mors et des selles était terrible, de même que les chocs métalliques des clairons. La brigade Zaragoza se préparait à abandonner son campement et à former une colonne de deux mille hommes chargée de se diriger vers le sud-ouest pour attaquer Tlahualilo et Sacramento. Villa semblait arriver tout juste de Yermo. Il s'était arrêté à Camargo la nuit du lundi, pour participer aux noces d'un *compadre*. Son visage était marqué par la fatigue. Il expliqua avec un sourire :

— *Caramba* ! Nous avons commencé à danser dans la nuit de lundi, nous avons continué toute la nuit et le jour suivant et cette nuit encore ! Quel bal ! et quelles filles ! Celles de Camargo et de Santa Rosalia sont les plus belles de tout le Mexique. Je suis fourbu ! J'ai travaillé plus dur que pour vingt batailles...

Puis immédiatement, il se mit en devoir d'écouter le rapport d'un officier d'état-major qui était arrivé au galop ; il lui donna un ordre précis, sans une hésitation, et l'officier repartit. Il donna ses instructions au señor Calzada, directeur du chemin de fer pour que les trains continuent d'avancer vers le Sud. Il donna au señor Uro, intendant général, des ordres pour approvisionner les trains chargés de

troupes. Il indiqua au señor Muñoz, directeur du télégraphe, le nom d'un officier fédéral que les hommes d'Urbina avaient tué la semaine précédente avec tous ses hommes, dans les collines proches de La Cadena : il s'agissait de se brancher sur le fil télégraphique fédéral et d'envoyer au général Velasco, à Torreon, un message rédigé comme un rapport de ce capitaine, précisant qu'il était à Conejos et qu'il demandait des ordres. Il paraissait tout savoir et tout agencer.

Nous déjeunâmes avec le général Eugenio Aguirre Benavides, le commandant de la brigade Zaragova, un homme tranquille qui louchait, issu d'une famille mexicaine cultivée qui avait rejoint Madero lors de la première révolution ; Il y avait également Raul Madero, frère du président assassiné, commandant en second de la brigade, qui était diplômé d'une université américaine et ressemblant davantage à un courrier de Wall Street : le colonel Guerra qui avait fait ses études à Cornell * et le major Layra, cousin d'Ortega, qui avait été célèbre comme un joueur de football au sein de l'équipe de Notre-Dame...

L'artillerie était en place, prête pour passer à l'action, formant un grand cercle, avec les fourgons ouverts et les mules attachées au centre. Le colonel Servin, commandant des batteries, minuscule, ne dépassant guère un mètre cinquante de haut, était ridiculement perché sur un immense cheval bai et saluait de la main en croisant le général Angel, secrétaire à la Guerre de Carranza. Celui-ci était un homme de haute taille, maigre, la tête nue ; il portait une veste sombre et transportait sur son petit âne une carte d'état-major du Mexique. Des hommes en sueur travaillaient au plus épais du nuage de poussière. Les cinq artilleurs américains étaient accroupis autour de leur canon et fumaient. Ils me saluèrent par des acclamations :

— *Hello boy !* Quel diable nous a fourrés dans ce gâchis ? Nous n'avons pas mangé depuis cette nuit et nous avons travaillé douze heures. Dis donc, tu ne veux pas prendre une photo de nous ?

Je vis passer avec un signe de main amical le petit soldat londonien qui avait servi sous les ordres de Kitchener, puis le capitaine canadien Treston qui se dé-

* Cornell et Notre-Dame sont de respectables institutions des États-Unis

pensait sans compter pour que son interprète fasse comprendre quelques ordres à propos des mitrailleuses ; le capitaine Marinelli, un gros soldat de fortune italien qui émettait pour l'édification d'un officier mexicain ahuri, des borborygmes où l'on reconnaissait un interminable mélange de français, d'espagnol et d'italien. Fierro arriva, dur et hautain, sur son cheval déjà écumant et cruellement ensanglanté par les éperons. Fierro que l'on avait surnommé « le boucher » parce qu'il tuait de sa propre main les prisonniers sans défense, sans d'ailleurs épargner ses propres hommes.

La soirée était déjà avancée lorsque la brigade Zaragoza s'ébranla dans le désert vers le sud-ouest, et une nouvelle nuit nous recouvrit.

Le vent augmenta d'intensité au fur et à mesure que venait l'obscurité et le froid se fit aussi plus intense. En regardant le ciel parsemé de quelques étoiles fulgurantes, je vis qu'il était presque entièrement rempli de nuages. Au milieu des lourdes rafales de poussières, des milliers d'étincelles venues des feux allumés traçaient des fils incandescents vers le sud. Le charbon embrasé dans les chaudières des locomotives produisait des illuminations soudaines qui resplendissaient tout au long des trains sur plusieurs kilomètres. Au début nous crûmes entendre les échos de l'artillerie lourde dans le lointain. Mais brutalement, le ciel s'éclaira et une lumière éblouissante nous éclaira d'un horizon à l'autre. Les coups de tonnerre vibraient sauvagement et la pluie se fit plus forte jusqu'à tomber en véritables nappes d'eau, comme une inondation. L'activité de l'armée sembla s'arrêter quelques instants, où tous les bruits du camp se turent. Tous les feux disparurent. Puis on put entendre un immense éclat de colère et de rire à la fois : les voix des soldats déconcertés et surpris dans la plaine, et la plus sinistre lamentation de femmes que j'aie jamais entendue. Ces deux bruits durèrent seulement une minute. Les hommes s'enveloppèrent de leurs *sarapes* et se mirent à l'abri dans les broussailles protectrices ; les centaines de femmes et d'enfants exposés à la pluie et au froid sur les wagons plateformes et sur les toits des wagons de marchandises prirent leurs dispositions pour s'en accommoder jusqu'à l'aube avec l'habituel stoïcisme des indiens. Le wagon du général Maclovio Herrera, tout à fait en tête du convoi, retentissait des éclats d'une beuverie, de grands rires, et de chansons accompagnées à la guitare...

L'aube nous surprit, avec des sonneries de clairon qui semblaient vouloir réveiller la terre entière. Je contemplai par la porte du wagon les kilomètres de désert qui s'étendaient devant moi : ce n'était plus qu'un grouillement d'hommes armés et à cheval. Un soleil déjà brûlant écrasait les montagnes de l'occident et brillait dans un ciel dégagé. De la terre montait tantôt une épaisse vapeur d'eau, tantôt des tourbillons de poussière, si sèche qu'il semblait qu'à ces endroits-là il n'était pas tombé une goutte d'eau. Sur le toit des wagons une centaine de foyers fumaient. Des centaines de gosses jouaient aux alentours, pendant que les femmes étalaient leurs habits au soleil en jacassant et en plaisantant. Un millier de soldats, en ébullition, criaient que l'offensive avait déjà commencé. Plus loin, sur la gauche, un régiment semblait fêter quelque réjouissance, à en juger par des coups de feu tirés en l'air. Pendant la nuit dix nouveaux longs trains étaient arrivés et toutes les locomotives faisaient fonctionner leurs sifflets. J'avais pris le chemin du train de tête, pour être sûr d'être dans les premiers à partir, et je passais devant le wagon de Trinidad Rodriguez quand je fus interpellé par une voix féminine éraillée :

— Eh ! *muchacho*, viens donc déjeuner avec nous !

Je reconnus, dans l'embrasure de la porte Beatriz et Carmen, deux femmes bien connues à Ciudad Juarez, que les frères Rodriguez avaient emmenées jusqu'au front. J'entrai donc et m'assis à la table, où je trouvai une douzaine d'hommes, dont une forte proportion de médecins du train hôpital, un capitaine d'artillerie français et divers Mexicains, officiers et soldats mêlés. C'était un wagon de marchandises ordinaire, pareil à tous les autres wagons privés, avec des petites fenêtres, une cloison pour isoler l'espace réservé au cuisinier chinois, des litières aménagées sur les côtés. Le repas se composait de plats pleins de viande rouge au piments, de gamelles de haricots, d'une montagne de tortillas, le tour arrosé de six bouteilles de champagne Monopole. L'aspect de Carmen n'était guère encourageant : c'était peut-être son régime alimentaire qui lui donnait cet air de stupidité ; mais la figure blanche sous la chevelure rousse coupée à la Buster Brown de Beatriz lui donnait un air joyeux et malicieux. Mexicaine, elle parlait parfaitement, sans aucun accent, un anglais des bas quartiers de New-York. Se levant de table elle se mit à danser tout autour en tirant les cheveux de ses convives.

— *Hello, you damned gringo* ! Elle se mit à se moquer de moi en anglais :

— Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Fais attention, tu es une cible toute trouvée pour une balle !

Un jeune Mexicain, de mauvaise humeur et déjà pas mal éméché, lui dit en espagnol d'un ton furieux :

— Ne lui parle pas, tu m'entends ? Je dirai à Trinidad que tu as invité un *gringo* à manger dans son wagon, et il te fera fusiller.

Beatriz renversa sa tête en arrière pour rire à gorge déployée :

— Vous entendez ce qu'il a dit ? Il croit que je suis sa propriété parce qu'il a été une fois avec moi à Ciudad Juarez ! Bon Dieu ! dit-elle en changeant de sujet, comme c'est amusant de voyager en train sans acheter de billet...

Je repris en anglais :

— *Look here*, Beatriz, dis-moi, il pourrait bien arriver que les choses tournent mal, un peu plus loin. Qu'est-ce que tu vas faire si nous sommes battus ?

— *Who, me* ? s'exclama-t-elle ? Moi ? ne t'en fais pas, je ne crois pas que je mettrai longtemps à trouver des amis dans l'armée fédérale ! Je suis douée pour les cocktails !

Les autres s'impatientaient en espagnol :

— Qu'est-ce qu'elle dit, qu'est-ce que vous dites ?

Sans aucune vergogne, Beatriz leur fit la traduction complète de notre conversation. A la faveur du tumulte scandalisé qui s'ensuivit, je pus m'éclipser...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

3. Le premier sang

[Retour à la table des matières](#)

Ce fut le train d'eau qui partit le premier. J'étais monté sur l'énorme chasse-pierre de la locomotive, où je me retrouvai en compagnie de deux femmes et de cinq enfants qui avaient déjà pris possession des lieux. Elles avaient installé un petit foyer de branches de broussailles sur l'étroite plateforme métallique pour faire des tortillas ; elles avaient fixé au-dessus de leurs têtes un linge qui séchait tout en les protégeant de l'air brûlant de la chaudière.

La journée était magnifique, un soleil tiède perçait de temps à autre les nuages. L'armée entière était maintenant en marche vers le sud, formée en deux épaisses colonnes de chaque côté du train. Elles soulevaient un immense nuage de poussière qui flottait au-dessus d'elles. Aussi loin que l'on pouvait porter la vue, on pouvait voir peu à peu des petits groupes de cavaliers en retard les rejoindre, et de temps en temps un grand drapeau mexicain faisait son apparition. Les trains avançaient lentement en lâchant à intervalles réguliers des flots de vapeur qui montaient en se dissolvant vers le nord où ils ne laissaient à l'horizon qu'une légère trace de brume.

Je passai dans le réduit du contrôleur pour prendre un peu d'eau et je trouvai celui-ci allongé sur sa litière en train de lire la bible. Il était tellement absorbé par sa lecture qu'il lui fallut un bon moment pour s'apercevoir de ma présence. Quand enfin il me vit, il lança une joyeuse exclamation :

— Ecoute ça, j'ai trouvé une grande histoire sur un type qui s'appelait Samson, un vrai *hombre*, celui-là, et sur sa femme. Elle devait être espagnole, si j'en crois le mauvais tour qu'elle lui a joué ! Il avait commencé par être un bon révolutionnaire, un madériste, mais elle l'a converti et en a fait un *pelon*.

Pelon veut dire littéralement « tondu », et c'est le terme d'argot employé pour désigner les soldats fédéraux, parce que l'armée recrutait la majeure partie de ceux-ci dans la population des prisons...

Il régnait dans le train une grande excitation. Notre peloton d'avant-garde, avec un télégraphiste, avait quitté Conejos la nuit précédente, en faisant couler le premier sang de la campagne : ils avaient pris par surprise et tué, dans un repli de la montagne orienté à l'est, une troupe de colorados qui faisaient une reconnaissance au nord de Bermejillo. Mais surtout le télégraphiste avait d'autres nouvelles. Il s'était encore une fois branché sur le fil télégraphique fédéral et avait envoyé un message au commandant fédéral de Torreon en le signant du nom du capitaine mort, et en demandant des ordres parce qu'une importante force de rebelles paraissait s'avancer par le nord. Le général Velasco avait répondu que le capitaine devait se retrancher dans Conejos et envoyer des patrouilles en reconnaissance pour évaluer l'importance de cette force. En même temps, le télégraphiste avait intercepté un message d'Argumedo, qui exerçait le commandement fédéral à Mapimi, expliquant que tout le nord du Mexique marchait sur Torreon conjointement à l'armée gringo !

Conejos ressemblait exactement à Yermo, à cette différence près qu'il n'y avait pas de citerne. Nous vîmes en sortir immédiatement un millier de cavaliers avec à leur tête le vieux général Rosalio Hernandez, sa barbe blanche au vent. Ils étaient suivis du train-atelier de réparations qui put avancer de plusieurs kilomètres jusqu'à un point où les fédéraux avaient brûlé deux ponts quelques mois auparavant. Plus loin encore, au-delà du dernier bivouac de cette immense armée, nous ne trouvâmes plus que le désert silencieusement endormi dans ses bouffées

de chaleur. Plus un souffle de vent. Les hommes se joignaient aux femmes sur les wagons plateformes. Les guitares firent leur apparition et toute la nuit des centaines de chants montèrent des trains.

Le matin suivant, j'allai voir Villa dans son wagon. C'était un wagon rouge avec des rideaux aux fenêtres. Je voyais là le fameux petit wagon dont Villa s'était servi dans toutes ses marches jusqu'à la prise de Ciudad Juarez. Une cloison le séparait en deux parties : l'une pour la cuisine et l'autre pour le logement du général. Ainsi ce petit espace d'environ trois mètres sur sept était le cœur de l'armée constitutionnaliste. Malgré le manque de place pour contenir les réunions des quinze généraux, c'était là que se tenaient tous les conseils d'état-major. Ces conseils permettaient de débattre des problèmes immédiats et vitaux de la campagne en cours ; les généraux décidaient de ce que chacun avait à faire, mais ensuite Villa donnait lui-même les ordres qui lui paraissaient les plus importants. L'intérieur était peint en gris sombre. Sur les parois on pouvait voir des photos d'actrices dans des poses théâtrales, un grand portrait de Carranza, un autre de Fierro et enfin celui de Villa lui-même. Pliés contre la paroi, deux lits doubles aux cadres en bois : dans l'un dormait Villa et le général Angeles, et dans l'autre José Rodriguez et le docteur Raschbaum, médecin particulier de Villa.

— Que voulez-vous, *amigo* ? me demanda Villa : Il s'assit à l'extrémité du lit ; il portait une chemise bleu azur. Les soldats désœuvrés qui l'entouraient me firent une place.

— Je voudrais un cheval, *mi general*...

— *Caray* ! Notre ami, ici présent, veut un cheval ! Il sourit d'un air sarcastique et déclencha chez les autres une cascade de rires. Si ça continue comme ça, messieurs les journalistes, vous allez bientôt me demander une auto ! Ecoutez-moi bien señor journaliste : savez-vous que près d'un millier de mes hommes manquent de chevaux ? Vous avez le train : alors pourquoi donc vouloir un cheval ?

— Parce que de cette manière, je pourrai suivre la marche des premières lignes.

Il sourit.

— Non. Il y a trop de balles qui volent aux premières lignes...

Il s'habillait rapidement, tout en parlant et en buvant du café qu'il se versait d'une cafetière sale qu'il avait à côté de lui. Quelqu'un lui donna son épée à poignée d'or. Il la repoussa avec mépris :

— Non. Cette fois, c'est une bataille et non un défilé militaire ! Donnez-moi mon fusil !

Debout dans l'embrasure de la porte de son wagon, il contempla pensivement un moment les longues files de cavaliers, pittoresques avec leurs cartouchières croisées et leurs équipements hétéroclites.

Il donna ensuite rapidement une série d'ordres puis monta sur un magnifique étalon.

— *Vamonos !* cria Villa. Les trompettes sonnèrent, et un cliquetis sec d'argent entrechoqué se répercuta tandis que les compagnies se formaient et partaient au trot vers le sud, dans la poussière...

Ce fut ainsi que l'armée disparut. Dans la journée, il nous sembla entendre le bruit du canon au sud-ouest, et la rumeur courut qu'Urbina descendait de la montagne pour attaquer Mapimi. L'après-midi était déjà très avancée quand nous parvint la nouvelle de la prise de Bermejillo ; puis une estafette de Benavides nous annonça que ce dernier avait pris Tlahualilo.

Nous attendions impatiemment, fiévreusement de pouvoir partir. A la tombée de la nuit, le señor Calzada annonça que le train de réparations partirait dans une heure. Je pris aussitôt une couverture et marchai plus d'un kilomètre le long de la file de wagons pour pouvoir y monter.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

4. Le wagon du canon *El niño*

[Retour à la table des matières](#)

Le premier wagon du train de réparations était un wagon plateforme que l'on avait revêtu d'un blindage d'acier : on y avait monté le fameux canon constitutionnaliste *El Niño* (l'enfant) et placé à l'arrière un coffre ouvert rempli d'obus. Venaient ensuite un wagon blindé bondé de soldats, puis un wagon chargé de rails neufs, et enfin quatre autres remplis de traverses de chemin de fer. Ce n'est qu'après cette succession de wagons que venait la locomotive dont le chauffeur et le mécanicien étaient couverts de cartouchières et gardaient le fusil à la main... Après la locomotive, il y avait encore deux ou trois wagons de marchandises pleins de soldats et de leurs femmes. L'aventure s'avérait dangereuse. Nous savions qu'une importante force de fédéraux tenait Mapimi, et que des patrouilles parcouraient toute la région.

Notre armée se trouvait déjà beaucoup plus loin en avant, à la seule exception de cinq cents hommes qui étaient restés pour garder les trains à Conejos. Que l'ennemi arrive à s'emparer du train de réparations et à le détruire, et toute l'armée se retrouverait coupée de tout, sans eau, sans nourriture et sans munitions.

Nous avançons dans l'obscurité. J'étais assis à bavarder sur l'affût d'*El Niño* en compagnie du capitaine Diaz, commandant du canon, qui était très occupé à huiler la culasse de son canon chéri et à se friser la moustache. Dans la cambuse blindée qui se trouvait derrière le canon et qui servait au sommeil du capitaine, j'entendis un bruit bizarre comme un froissement vite étouffé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il me répondit nerveusement :

— Quoi ? Oh rien, absolument rien !

C'est cet instant que choisit une jeune indienne pour sortir, une bouteille à la main. Elle n'avait certainement pas plus de dix-sept ans et son physique était fort agréable. Le capitaine me fusilla d'un regard furibond et me tourna subitement le dos, l'air très en colère, en criant :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi viens-tu ici ?

Elle répondit en balbutiant :

— Mais je croyais que tu voulais boire un coup...

Je compris que j'étais nettement de trop et les priai de m'excuser. C'est à peine s'ils firent attention à mon départ. Mais en passant sur la partie arrière du wagon, je ne pus m'empêcher de m'arrêter et d'écouter. Le capitaine rugissait :

— Je t'avais dit de ne pas te montrer quand il y a des inconnus. Je ne veux pas que tous les hommes du Mexique se rincent l'œil en te regardant...

Je montai debout sur le toit du wagon blindé dont la marche lente n'empêchait pas les oscillations. A l'avant, prêts à crier vers l'autre extrémité, se tenaient deux hommes avec des lanternes : ils inspectaient chaque mètre de la voie, cherchant la trace de fils qui pourraient indiquer la présence de mines destinées à nous faire sauter. En bas, sous mes pieds, les soldats et leurs femmes étaient en train de manger autour de foyers installés à même le plancher du wagon. Des meurtrières des wagons s'échappaient des nuages de fumée et des éclats de rires... Plus loin, sur le toit des wagons, il y avait d'autres feux, autour desquels se réchauffait tout un monde déguenillé. Dans le ciel sans nuage, les étoiles brillaient de tous leurs feux. Il faisait froid. Après une heure de lent cheminement, nous arrivâmes devant un tronçon de voie détruit. Le train stoppa d'une secousse, la locomotive lança un

coup de sifflet, et une foule de torches et de lanternes passa rapidement le long du train. Des hommes coururent à toute allure à l'avant. Les lumières se rejoignirent pour le plus former qu'un grand éclairage et l'ingénieur examina les dégâts. Un feu, puis un autre, surgirent des broussailles. Les soldats affectés à la garde se dispersèrent, en armant leurs fusils, pour former une barrière de défense impénétrable autour du train.

J'entendis le bruit du métal entrechoqué et le cri classique des ouvriers : — *A-hora !* – *Ho-hisse !* Ils déchargeaient les rails des wagons. Des filés d'hommes passèrent, portant des rails sur les épaules, puis d'autres, portant des traverses. Quatre cents hommes se rassemblèrent ainsi sur l'endroit à réparer. Ils travaillaient avec une énergie et une bonne humeur extraordinaires, à tel point que les cris des équipes qui posaient les traverses et les rails et ceux de celles qui enfonçaient les boulons, se confondaient dans un formidable éclat de rire que rien ne pouvait arrêter. C'était un sabotage déjà ancien, probablement l'œuvre des constitutionnalistes eux-mêmes, un an plus tôt, alors qu'ils battaient en retraite vers le nord devant les forces du général Mercado. Quoi qu'il en soit, tout fut remis en ordre en une heure à peine.

Ensuite, il eut un nouvel arrêt, puis un autre et encore un autre. Là, il s'agissait d'un pont incendié, plus loin de l'absence plus ou moins longue de rails, ou trente ou quarante mètres de rails arrachés et tordus comme des branches par les locomotives qui les avaient soulevés en tirant sur une chaîne. Nous avançons donc lentement. Devant un pont plus grand que les autres, et dont la réparation demandait au moins deux heures, je me fis un petit feu pour me réchauffer. Calzada, qui passait, me salua et me dit :

— Nous avons une draisine de l'autre côté du pont et nous allons voir les morts. Vous voulez venir avec nous ?

— Mais quels morts ?

— Eh bien voilà : ils ont envoyé ce matin de Bermejillo une patrouille de *rurales*. Nous l'avons su par notre branchement sur le télégraphe et nous avons informé Benavides qui marchait sur notre aile gauche. Il a envoyé un peloton pour les prendre de dos et celui-ci les a poussés vers le nord, sur une route de dix kilomètres : là, ils se sont heurtés au gros des troupes, et il n'est pas resté un seul survivant. Ils ont été arrosés de tous côtés et ils sont tombés immédiatement.

Un moment plus tard, nous avançons à toute vitesse sur le wagonnet vers le sud. Nous étions encadrés par deux cavaliers silencieux, deux ombres dans la nuit, le fusil chargé sous le bras. Nous perdîmes bientôt de vue les feux et les lumières du train. Le silence du désert, immense, étouffant, nous reprit et nous enveloppa.

— Il faut bien le dire, expliqua Calzada, les *rurales* sont courageux. *Son muy hombres*, ce sont de vrais hommes. Ces *rurales* sont les meilleurs combattants qu'aient jamais eus Diaz et Huerta. On ne peut pas dire qu'ils ont trahi la révolution : ils sont simplement, en tant que membres de la police, restés fidèles au gouvernement en place.

Il faisait un froid terrible et nous ne parlions guère. Le soldat qui marchait à gauche me dit :

— Nous allons comme cela toute la nuit en avant du train. Ainsi, s'il y a là-dessous une charge de dynamite...

— Nous pourrions la repérer et la détecter, continua l'autre sur le ton d'une amère ironie. Et alors, nous n'avons plus qu'à jeter de l'eau dessus, *caramba* !

Les autres se mirent à rire. Je me mis à réfléchir à ce qu'il avait dit et commençai à avoir des sueurs froides. Le calme mortel du désert secrète une angoisse qu'il faut connaître pour la comprendre.

— Regardez, cria l'un des cavaliers. Il y en a un juste ici. Ils stoppèrent leurs chevaux et nous sautâmes sur le ballast en braquant nos lanternes vacillantes devant nous. On pouvait voir une espèce de tas au pied d'un poteau télégraphique, quelque chose d'infiniment petit et répugnant, comme un monceau de vieilles loques. Le rural était renversé sur le dos, la bouche ouverte vers le ciel, tout tordu sur un côté. Très économes, les rebelles l'avaient dépouillé de tout ce qu'il pouvait posséder de valeur : souliers, sombrero, jusqu'aux sous-vêtements. Il lui restait seulement sa veste en lambeaux avec ses galons argentés, parce qu'elle portait cinq déchirures faites par les balles, et son pantalon, parce qu'il était couvert de sang. Il avait été probablement plus grand de son vivant : mais la mort rapetisse terriblement. Une épaisse barbe rousse rendait grotesque la pâleur de son visage qui, en dépit de sa saleté et des longues traînées de sueur qu'y avait laissées le

dernier combat et la fuite sur la route, était serein et doux, comme s'il dormait. Sa cervelle avait éclaté.

— *Caray !* dit l'un des gardes. Voilà un joli coup pour un aussi sale type. Ils l'ont eu juste à la tête !

Les autres éclatèrent de rire. Son compagnon lui cria :

— Dis donc, tu ne vas pas nous faire croire qu'ils ont tiré ce coup-là pendant le combat ? Tu crois ça, espèce d'idiot ? Non. Tu sais bien qu'on revient toujours sur ses pas après coup, pour être bien sûr de les avoir tués...

— Dépêchez-vous, lança une voix dans l'obscurité. Je viens d'en trouver un autre.

Nous pouvions reconstituer la dernière lutte de ce malheureux. il était descendu de son cheval alors qu'il était déjà blessé, car on pouvait voir les traces de sang sur le sol d'un ruisseau à sec, et la marque de l'endroit où il avait laissé son cheval pour recharger son mauser de ses mains fébriles ; il avait couru, affolé, d'abord en revenant sur ses pas, allant ainsi au-devant de ceux qui le poursuivaient en poussant des cris sauvages, puis changeant de direction, vers le sud, d'où arrivaient des centaines et des centaines de cavaliers assoiffés de sang, avec ce démon de Pancho Villa à leur tête. Il avait dû se battre assez longtemps, jusqu'à ce qu'il soit entouré d'un vrai déluge de balles, à en juger par les centaines de cartouches usées que nous trouvâmes. Puis, quand il eût tiré sa dernière balle, il avait tenté une sortie désespérée vers l'est, touché à chaque pas par les balles ; il avait réussi à se cacher un moment sous le pont du chemin de fer, puis s'était remis à courir vers le désert, et il était enfin tombé. Il portait la trace de vingt blessures. On l'avait entièrement dépouillé, sauf ses sous-vêtements. Ainsi étendu, il semblait encore en pleine action, désespéré : un poing serré s'enfonçait dans le sable, comme s'il avait voulu donner un dernier coup ; sur sa figure se dessinait un sourire figé, plein d'horreur. Il apparaissait comme un homme fort et sauvage : pourtant je pus observer le masque de faiblesse que la mort imprime à son passage : cela lui donnait une expression vaguement stupide... il avait reçu trois coups dans la tête, ce qui montrait dans quel état d'exaspération devaient être ceux qui l'avaient achevé !

Nous remontâmes dans le wagonnet pour continuer encore péniblement vers le sud, en fendant la nuit glacée...

Quelques kilomètres plus loin nous tombâmes de nouveau sur un pont dynamité, puis un tronçon de voie arraché. Au loin, on pouvait voir se poursuivre le travail des quatre cents hommes infatigables, avec acharnement, les lampes qui dansaient, les grandes flammes des feux en plein désert. Villa avait donné l'ordre de faire vite, très vite.

À deux heures du matin, je me retrouvai avec deux *soldaderas* accroupies autour d'un foyer ; je leur demandai si elles pouvaient me donner du café et des *tortillas*. La première était une indienne déjà âgée à en croire ses nombreux cheveux blancs, et gardait un sourire figé ; la seconde était une jeune femme mince, certainement de moins de vingt ans, qui berçait un bébé de quatre mois. Installées à l'extrémité d'un wagon plateforme, elles avaient fait leur feu sur le tapis de sable que les secousses et les cahots du train avaient répandu partout. Autour, ce n'était qu'une grande masse confuse de dos, quelques pieds apparaissaient çà et là, un conglomérat d'être humains qui dormaient et ronflaient. À cette heure de la nuit tout le reste du train était plongé dans l'obscurité et notre foyer était l'unique petite parcelle de lumière et de chaleur. Nous entamâmes la conversation pendant que je dévorais ma *tortilla* ; la plus vieille avait pris dans ses doigts une braise pour allumer sa cigarette de paille de maïs et tentait d'imaginer où pouvait bien être à ce moment-là la brigade de son Pablo ; l'autre nourrissait et berçait son fils, faisait osciller doucement les anneaux d'émail bleu de ses boucles d'oreilles. Ce fut elle qui parla la première :

— Quelle vie nous avons, nous les *viejas*. *Adio* !... Mais nous sommes là, à suivre nos hommes, pour savoir s'ils sont morts ou vivants. Je me rappelle bien quand Filadelfo m'a appelée un matin. Nous vivions à Pachuca. Il m'a dit : — Viens, on part, ils ont assassiné Pancho Madero ! cela faisait à peine huit mois que nous vivions ensemble, notre premier enfant n'était pas encore né... Nous avions tous cru que le Mexique allait vivre en paix pour toujours. Filadelfo est monté sur l'âne et nous sommes partis à l'aube, et dans les champs, les paysans n'avaient même pas encore commencé à travailler. Je lui ai demandé : — Et pourquoi je dois y aller, moi aussi ? Il m'a répondu : — alors, tu veux me laisser mourir de faim ? Qui me fera mes *tortillas* si ma femme n'est pas là ? Nous avons mis trois mois à monter vers le nord. J'étais malade, le bébé était né en plein désert, un désert comme celui où nous sommes ; il est mort parce que nous n'avions pas

d'eau. Cela s'est passé au moment où Villa avançait au nord, juste après qu'il eut pris Torreon.

La plus vieille l'interrompit :

— Tout ça c'est bien vrai... Nous marchons, nous souffrons pour nos hommes, et tout ça pour les voir traités comme des sauvages par des imbéciles de généraux. Je suis de Sans Luis Potosi et mon homme était dans l'artillerie fédérale quand Mercado a marché vers le nord. Nous avons fait tout le chemin de Chihuahua et ce vieil idiot de Mercado n'a pas cessé de râler contre la présence des *viejass*. Quand il a lancé son armée au nord pour attaquer Villa à Ciudad Juarez, il a interdit aux femmes de suivre. Alors je me suis dit :

— Si c'est comme ça, pourquoi nous avoir fait faire tant de chemin, imbécile ? Mais après, il a dû évacuer Chihuahua et il a fui jusqu'à Ojinaga, toujours en emmenant mon homme. Alors moi, je suis restée à Chihuahua et je me suis trouvé un autre homme quand l'armée madériste est entrée dans la ville. Un homme jeune, bien comme il faut, beaucoup mieux que Juan. Je ne suis pas femme à me laisser marcher sur les pieds !

— Combien vous dois-je pour les *tortillas* et le café ? demandai-je.

Elles se regardèrent d'un air inquiet. Elles m'avaient certainement pris pour un des nombreux soldats sans le sou qui remplissaient le coin.

La plus jeune se risqua à dire faiblement :

— Ce que vous voudrez...

Je lui donnai un peso. La plus vieille se lança dans un torrent de remerciements :

— *Dios y su Santa Madre, el Santo Niño y Nuestra Señora de Guadalupe...* Merci de nous avoir envoyé cet étranger cette nuit ! Il ne nous restait plus rien, pas un *centavo* pour acheter du café et de la farine...

Je m'aperçus tout à coup que la lumière de notre feu pâlisait et je me rendis compte, tout surpris, que le jour se levait. À ce moment, un homme passa en courant le long du train. Il venait du wagon de tête et il criait quelque chose d'incompréhensible qui soulevait des bouffées de rires et de cris tout au long de son passage. Les dormeurs se levèrent poussés par la curiosité, montrant leur tête

pour savoir de quoi il s'agissait. En un instant, notre wagon inanimé revint à la vie. L'homme passa devant nous, criant encore quelque chose d'où émergeait le mot « père », sa figure exultante de joie comme s'il avait fait une énorme farce.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Oh ! s'exclama la plus vieille : sa femme qui est dans le wagon de tête vient d'avoir un enfant !

Bermejillo se trouvait exactement face à nous, avec ses maisons d'*adobe*, peintes en blanc, en rose ou en bleu ciel, comme des teintes de porcelaine. Venant de l'est à travers le désert dont la poussière ne tourbillonnait pas encore à cette heure matinale, s'avancait une petite file de cavaliers victorieux qui portaient un grand drapeau vert, blanc, rouge flottant au-dessus de leurs têtes et qui entrèrent dans le village...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

5. Devant Gomez Palacio

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons pris Bermejillo la veille au soir. L'armée était arrivée au nord du village dans une charge furieuse de cinq kilomètres, était entrée au grand galop, avait surpris la garnison et l'avait laissée fuir en pleine déroute vers le sud. Le combat s'était poursuivi sur plus de huit kilomètres jusqu'à l'hacienda de Santa Clara, et cent six *colorados* avaient été tués. quelques heures plus tard, Urbina apparaissait sur les hauteurs de Mapimi : derechef ; les huit cents *colorados* qui s'y trouvaient, déjà informés de l'inquiétante nouvelle que toute un armée constitutionnaliste s'avancait sur leur droite, évacuèrent les lieux et s'enfuirent en toute hâte vers Torreon. Dans toute la campagne avoisinante, les fédéraux affolés, pris de panique, se repliaient sur la ville.

Vers le soir, nous vîmes arriver par le chemin de fer à voie étroite de Mapimi un petit train qui faisait retentir les accents sonores d'un orchestre à cordes de dix exécutants : ils jouaient *Recuerdos de Durango*, un air au rythme duquel j'avais moi-même souvent dansé dans les bals de soldats. Les toits des wagons, les portes, les fenêtres étaient bourrés de gens qui chantaient et marquaient le rythme de

la musique avec les pieds, tandis que pour saluer dignement l'entrée dans la gare, éclataient des coups de fusil en l'air. Ce bizarre chargement descendit du train et tout d'un coup, au milieu des autres, je reconnus Patricio. Patricio ! le courageux cocher du général Urbina, aux côtés de qui j'avais tant de fois voyagé et tant de fois dansé ! Il me prit à bras le corps en criant :

— Juanito ! Juanito est ici, mon général !

En quelques minutes, nous nous racontâmes mutuellement un million de choses : — Est-ce que j'avais les photographies que j'avais prises de lui ? Est-ce que j'allais à la bataille de Torreon ? Est-ce que je savais où se trouvait Don Petronilo ? Et Pablo Seañez ? Et Rafaelito ? Et tandis que nous échangeions ainsi questions et réponses, quelqu'un cria :

— *Viva Urbina !*

Et le général lui-même, le héros au cœur de lion de Durango, apparut sur le haut du marchepied. Comme il boitait, il s'appuyait sur deux soldats. Il tenait un fusil à la main, un vieux Springfield inutilisable, et portait une double cartouchière à la ceinture. Il demeura ainsi quelques instants, le visage complètement inexpressif, me fixant de ses petits yeux durs. Je crus qu'il ne m'avait pas reconnu, mais tout à coup, il se mit à crier d'une voix aiguë :

— Vous n'avez plus le même appareil de photo ! Où est donc l'autre ?

J'allais lui répondre quand il me coupa la parole :

— Je le sais déjà. Vous l'avez laissé à La Cadena ? Je crois que vous avez couru très vite ce jour-là ?

— Oui, mon général.

— Et comme ça, vous venez à Torreon pour une nouvelle course ?

Je pus enfin lui répondre, avec irritation :

— Quand j'ai commencé à courir à La Cadena, Don Petronilo et ses troupes filaient déjà devant moi à plus d'un kilomètre !

Il ne répondit rien, mais il descendit en boitant du train, au milieu d'une vague de rires des soldats. S'avançant vers moi, il me posa la main sur les épaules et me donna un grand coup dans le dos. Puis il dit simplement :

— Je suis content de vous voir, *compañero*...

Du désert commençaient à arriver les blessés rescapés de la bataille de Tlahualilo, qui tâchaient de gagner le train hôpital qui était très loin, presque au bout de la file. En regardant l'immensité désertique jusqu'à l'horizon je ne vis que trois points vivants : un homme sans chapeau, la tête entourée d'un linge sanguinolent et qui boitait ; un autre qui vacillait à côté de son cheval tout aussi vacillant que lui ; et très loin derrière une mule montée par deux hommes couverts de bandages. Et au cœur du silence de la nuit chaude, nous pûmes entendre, de notre wagon, les cris et les gémissements...

Le dimanche matin, nous étions à nouveau sur *El Niño*, à la tête du train de réparations qui avançait lentement sur la voie, devant légèrement l'armée. On avait accroché derrière un autre canon monté sur un wagon plateforme, *El Chavalito* ; ensuite venaient deux wagons blindés, puis les wagons de réparations. Il n'y avait plus de femmes. L'atmosphère de l'armée avait changé ; elle avançait en deux colonnes qui serpentaient de chaque côté de nous ; on n'entendait guère de rires et de cris. Nous nous trouvions très près, à douze kilomètres à peine, de Gomez Palacio, et personne ne connaissait les plans des fédéraux. Il semblait incroyable qu'ils nous laissent approcher ainsi aussi près sans offrir la moindre résistance.

Au sud de Bermejillo, le paysage avait complètement changé. Après le désert, c'étaient maintenant les champs bordés de canaux d'irrigation, le long desquels poussaient d'immenses peupliers verts, gigantesques colonnes de fraîcheur après la terre désolée et calcinée que nous venions de traverser. Il y avait des champs de coton, dont les fleurs blanches n'avaient pas été récoltées et pourrissaient sur pied ; ou des plantations de maïs dont les feuilles sortaient à peine de terre. L'eau coulait en abondance dans les canaux, à l'ombre des peupliers. Les oiseaux chantaient. À mesure que nous avançons vers le sud, nous voyions s'approcher les montagnes stériles. Il faisait beau temps : chaud et humide, comme chez nous l'été, en Amérique du Nord. Nous croisâmes sur notre gauche une machine à égrener le coton abandonnée, des centaines de sacs blancs gisant sur le sol, des tas de graines de coton détériorées, exactement là où quelques mois plus tôt, les avaient laissés les ouvriers...

Les colonnes compactes de l'armée firent halte à Santa Clara et commencèrent à s'étendre sur la droite et la gauche. Quelques soldats, suffoqués par la poussière, allaient plus lentement. Elles se déployèrent à l'ombre des grands arbres jusqu'à ce que les six mille hommes se trouvent répartis sur un très large front : à droite, sur les plantations et sautant les canaux, la ligne allait plus loin que le dernier champ cultivé ; et à gauche, en travers du désert jusqu'au pied même des montagnes, à la lisière de la plaine. Elle soulevait une immense colonne de poussière dorée d'une ampleur immense, plus de huit kilomètres. Les drapeaux flottaient. Au centre, aligné lui aussi sur le front des troupes, venait le wagon du canon. À côté de lui, avançaient à cheval Villa et son état-major. Dans les hameaux que nous rencontrions dans notre marche, les pacifiques, silencieux, avec leurs hauts sombreros et leurs chemises blanches regardaient passer avec émerveillement ces hôtes étranges. Un vieil homme s'efforça de faire entrer ses chèvres dans son enclos. La vague écumante des cavaliers lui passa dessus et les sépara ; par pur amusement, ils se mirent à crier pour faire partir les chèvres dans toutes les directions. Sur plus d'un kilomètre, la ligne de soldats se tordait de rire tandis que les chèvres affolées soulevaient à leur tour, de leurs milliers de sabots, un énorme nuage. L'immense colonne fit halte dans un village de Brittingham et Villa et son état-major galopèrent vers quelque *peones* qui nous observaient de leurs cases.

Villa leur demanda si des troupes étaient passées par là dernièrement.

— *Si, señor*, répondirent plusieurs à la fois. Des gens de don Argumedo sont passés hier, ils étaient très pressés.

— Hum ! dit Villa d'un air pensif. Est-ce qu'on a vu ce bandit de Pancho Villa dans les parages ?

— *No, Señor*, répondirent-ils en chœur.

— Eh bien c'est le type que nous cherchons. Si je prends ce diable, il ne fera pas long feu.

— Nous vous souhaitons de réussir, lui crièrent les *pacifiques* avec une parfaite politesse.

— Vous ne l'avez jamais vu ?

— Oh, non ! Dieu nous en garde ! dirent-ils religieusement.

— *Bueno* ! Villa sourit. A partir de maintenant, quand les gens vous demanderont si vous le connaissez vous serez forcés d'admettre ce fait honteux. Je suis Pancho Villa !

Sur ces mots, il éperonna son cheval, suivi de toute l'armée.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

6. Réapparition des camarades

[Retour à la table des matières](#)

La surprise des fédéraux avait été telle, ils avaient fui avec une telle précipitation, que la voie du chemin de fer était restée intacte sur un long parcours. Ce fut seulement vers midi que nous commençâmes à rencontrer des petits ponts brûlés encore fumants, des poteaux télégraphiques abattus à la hache : ces destructions étaient maladroitement et trop hâtives pour être efficaces, elles étaient donc facilement réparables. L'armée avait pris de l'avance sur nous. À la fin de l'après-midi, à treize kilomètres de Gomez Palacio, nous tombâmes sur un tronçon de voie saboté sur huit kilomètres. Dans notre train, nous n'avions aucune nourriture. Nous n'avions qu'une couverture par homme et il faisait froid. Les équipes de réparation se remirent au travail à la lumière des torches et des feux. On entendait les cris et les coups de marteau tombant sur l'acier, les coups sourds de la chute des traverses... C'était une nuit sombre, il n'y avait que peu d'étoiles à moitié voilées. Nous nous étions installés à parler et à somnoler autour d'un foyer quand tout à coup l'air vibra d'un son étrange, plus lourd que celui des marteaux et plus profond que celui du vent. Ses échos nous firent taire. Il fut suivi d'un écho insistant,

comme le bruit lointain de tambours, puis enfin la terre trembla... les marteaux cessèrent de frapper, les voix se turent, nous restions gelés... Quelque part, bien au-delà de l'horizon, dans l'obscurité, il régnait un tel calme que l'air vibrait à chaque son. Villa et son armée s'étaient lancés contre Gomez Palacio : la bataille avait commencé. Le son se fit plus aigu, plus persistant et bientôt les coups de canon se succédèrent et se confondirent dans un roulement continu, tandis que les coups de fusils résonnaient comme une pluie métallique.

— En avant ! cria une voix rauque venant du wagon-canon. Qu'est-ce que vous faites ? Tous sur la voie ! Pancho Villa attend nos trains !

Les quatre cents fanatiques se ruèrent à nouveau au travail.

Je me souviens que nous avons imploré le colonel commandant les trains de nous permettre de monter au front. Il refusa. Les ordres étaient stricts : ne laisser personne quitter les trains. Nous le suppliâmes, nous offrîmes de l'argent, c'est tout juste si nous ne nous mîmes pas à genoux devant lui. À la fin, il s'humanisa un peu :

— À trois heures précises, je vous donnerai le mot de passe et je vous laisserai partir.

Nous nous trouvâmes tout misérables devant un petit foyer que nous avions fait nous-mêmes, pour essayer de dormir ou tout au moins de nous réchauffer. Tout autour de nous, dans un va-et-vient continu vers l'avant, la valse des hommes sur la voie détruite continuait ; à chaque demi-heure environ, le train avançait d'une trentaine de mètres pour s'arrêter à nouveau. La réparation en soi n'était pas difficile : les rails étaient intacts. Il s'agissait d'attacher à droite par une chaîne un wagonnet aux rails arrachés et en le faisant avancer les rails se remettaient en place avec leurs traverses cassées et éclatées. Mais par-dessus tout cela planait, monotone, l'inquiétant bruit sourd de la bataille qui nous parvenait dans l'obscurité. Entendre ce bruit continu était si pénible que je ne pus trouver le sommeil.

Vers minuit, le soldat d'une patrouille arriva au galop pour dire qu'une importante force de cavaliers arrivait au nord, et qu'interceptés, ils avaient prévenu les

troupes d'Urbina en provenance de Mapimi. Le colonel ignorait tout de l'existence d'une telle troupe dans les parages à cette heure de la nuit. En une minute, ce fut la frénésie des préparatifs. Sur l'ordre du colonel, vingt-cinq hommes partirent comme des fous au galop pour former une reconnaissance avec pour mission, si les nouveaux venus étaient constitutionnalistes, de leur communiquer l'ordre du colonel d'attendre quinze minutes, et s'ils ne l'étaient pas, de les arrêter à tout prix le plus longtemps possible. Les ouvriers revinrent tous aux trains à toute allure et on leur distribua des fusils. Tous les foyers, toutes les lumières, sauf une dizaine furent éteints. Notre garde de deux cents hommes s'enfonça sans bruit dans les épaisses broussailles, en chargeant leurs fusils. Le colonel et cinq de ses hommes se postèrent, désarmés, de chaque côté de la voie en tenant très haut leurs torches allumées. Et bientôt commença à sortir de la nuit noire la tête de la colonne annoncée. Il s'agissait d'hommes qui paraissaient bien différents des soldats bien vêtus, bien nourris et bien équipés de Villa. C'étaient des hommes sales et déguenillés, enveloppés dans leurs *sarapes* décolorés taillés dans des haillons sans chaussures, coiffés des sombreros pittoresque des paysans. Ils portaient tous d'épais lassos accrochés à leurs selles. Leurs montures étaient maigres : des petits chevaux à moitié sauvages, typique des montagnes de Durango. Ils avançaient d'un air dur et méprisant. Ils ne connaissaient pas le mot de passe et s'en moquaient bien. Ils chantaient, en marchant, les vieilles mélodies monotones que les *peones* composent et chantent entre eux lorsqu'ils gardent les troupeaux, la nuit, dans les vastes plateaux des hautes terres du nord.

Je me trouvais tout près de la ligne de lumière et je vis un cheval s'arrêter et se cabrer tandis qu'une voix me criait :

— Eh ! Mister !

Un *sarape* vola en l'air, un homme sauta de cheval et m'étreignit. Puis j'entendis un déluge de cris :

— *Que tal*, comment ça va Mister ? Oh ! Juanito, comme nous sommes contents de te voir ! On avait dit qu'ils avaient eu ta peau à La Cadena ! Tu as couru très vite devant les *colorados* ? Quelle peur, hein ?

Ils mirent pied à terre et se pressèrent autour de moi ; cinquante hommes à la fois voulaient m'étreindre et me donner de grands coups dans le dos ; tous mes

amis les plus chers du Mexique étaient là, mes *compañeros*, mes camarades de La Cadena.

— Avançons ! Qu'est-ce qui se passe ? Dépêchez-vous ! Nous n'allons pas rester ici toute la nuit !

Les autres répondirent en criant :

— Le Mister est ici ! C'est le gringo dont on nous a raconté qu'il a dansé à La Zarca ! celui qui était à La Cadena !

Les autres poussèrent et la colonne reprit sa marche.

Ils étaient en tout mille deux cents. Silencieux, renfermés, anxieux, sentant que le combat n'était plus loin, ils défilaient entre les deux files de torches rallumées et placées bien haut. Sur dix hommes qui passaient, j'en avais bien connu au moins un. Le colonel hurlait :

— Quelle est la consigne ? Relevez le bord de votre sombrero ! Vous ne connaissez pas la consigne ?

Enroué, exaspéré, il s'agitait en criant. Ils passèrent tous sans lui prêter la moindre attention. On entendit dans la masse des cris et des rires :

— Qu'il aille au diable avec sa consigne ! Nous n'avons besoin d'aucune consigne ! On verra suffisamment de quel côté nous sommes quand nous nous mettrons à nous battre !

Ils mirent des heures à passer, très lentement. Ils disparurent dans l'obscurité aussitôt qu'apparus. Leurs chevaux tournaient la tête d'un air nerveux au bruit lointain de la canonnade. Les hommes gardaient le regard fixe, regardant droit devant eux dans les ténèbres pour entrer dans la bataille, avec leurs vieux Springfield qui leur servaient depuis trois ans, leurs minces munitions de dix cartouches par homme. Et quand tous eurent disparu, quand ils eurent rejoint le combat, celui-ci sembla redoubler...

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

7. L'aube sanglante

[Retour à la table des matières](#)

Le bruit fracassant et continu de la bataille dura toute la nuit. Les torches dansaient, les rails s'entrechoquaient, les marteaux cognaient contre les boulons, et les hommes des équipes de réparation criaient frénétiquement en continuant leur travail. Il était minuit passé. Les trains n'avaient pas encore fait un kilomètre depuis l'endroit où commençait le sabotage. De temps en temps on voyait apparaître un attardé du gros des troupes qui passait le long du train un instant dans la lumière, son fusil sur l'épaule, puis disparaissait dans l'obscurité pour rejoindre ce bruit de cauchemar, vers Gomez Palacio. Les soldats de notre garde, assis autour de leurs petits foyers essayaient de tempérer leur anxiété. Trois d'entre eux chantaient une petite chanson de marche qui commençait ainsi :

Je ne veux pas être porfiriste
Je ne veux pas être orozquiste
Mais je veux être volontaire
Dans l'armée des madéristes !

Excités, pleins de curiosité, nous parcourûmes les trains d'un bout à l'autre, cherchant des réponses à nos questions : savait-on quelque chose de précis, qu'en pensait-on ? Personnellement, je n'avais jamais, jusque-là, entendu véritablement le bruit que l'on fait en tuant son prochain, et j'en ressentais une frénésie de curiosité, une grande excitation. Nous étions comme des chiens enfermés dans une cour et qui entendent au-dehors le bruit d'un combat de chiens. Puis au bout d'un moment, cet accès de fièvre tomba, et je me sentis profondément fatigué. Je m'endormis lourdement sur le bord du wagon, juste sous la bouche du canon, à l'endroit même où les ouvriers entreposaient leurs outils, marteaux, boulons, rivets, chaque fois que le train avançait de trente mètres, et s'y regroupaient eux-mêmes à cette occasion en criant et en plaisantant.

À l'aube je fus réveillé par la main du colonel sur mon épaule ; le froid me pénétrait :

— Vous pouvez partir maintenant. Le mot de passe est « Zaragoza » et la réponse est « Guerrero ». Nos soldats sont reconnaissables à leur sombrero relevé par-devant. Bonne chance !

Il faisait un froid terrible. Nous nous enveloppâmes dans nos couvertures comme dans des sarapes et nous nous frayâmes avec peine un chemin parmi les équipes de poseurs de rails qui continuaient à marteler l'acier à la lumière des feux. Nous passâmes devant cinq hommes armés qui somnolaient autour d'un foyer aux frontières de l'obscurité. Un ouvrier nous appela :

— Vous partez pour la bataille, camarades ? Attentions aux balles !

Cette bonne plaisanterie fit rire tout le monde. Les sentinelles nous crièrent :

— *Adios* ! Ne tuez pas tous les « tondu » ! Laissez-nous-en quelques-uns.

Plus avant, nous sortîmes définitivement du cercle de lumière de la dernière torche, sur le ballast de la voie. Un homme à la figure sinistre nous attendait.

— Allons-y ensemble, nous dit-il en nous scrutant nerveusement. Dans l'obscurité, trois hommes, c'est déjà une armée...

Nous avançâmes en nous tordant les pieds sur la route pleine de trous et nous pûmes le voir de plus près. C'était un soldat assez replet, portant sur l'épaule un

fusil et une cartouchière à moitié vide. Il expliqua qu'il venait de porter un blessé du front au train hôpital et qu'il y retournait. Il étendit son bras en nous disant :

— Touchez ça !

Il était humide et nous ne pouvions rien voir dans l'obscurité.

— C'est du sang. Son sang. C'était mon camarade à la brigade Gonzalez Ortega. Il était là-bas la nuit dernière, comme beaucoup d'autres. Ils nous avaient coupés en deux.

Nous écoutions le fracas de la bataille, mais à force, il était si persistant, si continu, que nous avons fini par oublier ce crépitement monstrueux et monotone : le bruit des fusils ressemblait à la déchirure d'une toile, celui du canon au va-et-vient d'un marteau-pilon. Nous ne nous trouvions plus qu'à dix kilomètres environ.

Un petit groupe d'hommes sortit de l'ombre : ils étaient quatre et portaient, dans une couverture, quelque chose de lourd et d'inerte. Notre guide leur cria halte. La réponse fut un gémissement prolongé qui sortit de la couverture.

L'un des porteurs demanda sèchement :

— Dis-moi, *compadre*, où est le train hôpital ? Pour l'amour de la Vierge !

— À quatre kilomètres...

— Nom de Dieu ! Comment allons-nous pouvoir...

— De l'eau ! Est-ce que vous avez un peu d'eau ? Ils s'étaient arrêtés, la couverture pendant entre eux quatre, et il semblait que quelque chose coulait de celle-ci. Cela tombait goutte à goutte sur la traverse de la voie. Une voix misérable commença à gémir :

— À boire ! Puis ce fut une série de plaintes et de soubresauts.

Nous donnâmes nos gourdes aux porteurs, et ils les vidèrent en silence sans accorder une goutte au blessé. Puis ils partirent dans l'obscurité...

D'autres apparurent, seuls ou en petits groupes. Des ombres vagues et vacillantes apparaissaient ainsi dans la nuit : ils semblaient pris de boisson. C'étaient en fait des hommes incroyablement fatigués. L'un s'accrochait à deux autres qui

le soutenaient. Un autre, presque un enfant encore, zigzaguait en portant le corps inerte de son père sur les épaules. Un cheval passa la tête basse, deux corps en travers de la selle, un homme derrière le forçant à avancer en criant. Il était déjà passé depuis longtemps, que nous entendions encore sa voix aiguë. Certains gémissaient, de cette horrible plainte de la douleur mortelle. Un homme, le corps au travers d'une mule, criait mécaniquement à chaque pas de la bête. Près d'un canal d'irrigation, sous deux énormes peupliers, brilla la lumière d'un petit foyer. Trois hommes dormaient à poing fermé sur le sol dénudé, les cartouchières vides ; un quatrième tenait de ses deux mains sa jambe le plus près possible de la chaleur du feu. Cette jambe était parfaite jusqu'à la hauteur du genou ; mais au-dessus commençait une horrible confusion de lambeaux sanguinolents, chair et vêtement mêlés. L'homme était assis, et, simplement, il la contemplait. Il ne bougeait évidemment pas pour nous saluer. Pourtant sa poitrine se soulevait régulièrement au rythme d'une respiration normale, et sa bouche était entrouverte, comme s'il rêvait en plein jour. Un autre était agenouillé au bord du canal, une balle de plomb lui avait perforé la main entre les deux doigts du milieu, et était ressortie en laissant un trou profond sanglant à l'intérieur de la paume. Il avait introduit dans son pansement un petit morceau de bois pour mesurer la profondeur de sa blessure et il plongeait le tout dans l'eau d'un air indifférent.

Nous nous trouvâmes très rapidement tout près de la bataille. Au-delà de la vaste plaine, à l'est, se levait une faible lumière grise. Elle dessinait les files massives des nobles peupliers qui suivaient les canaux, vers l'ouest ; les chansons des oiseaux jaillissaient de partout ; la chaleur montait, avec une agréable odeur de terre mouillée, d'herbe et de maïs vert : un petit matin calme d'été. Mais le vacarme de la bataille brisait cette quiétude par sa folie. Le grincement hystérique produit par les coups de fusil, retentissait comme le hurlement continu de voix très basses. Le crépitement nerveux et mortel des mitrailleuses ressemblait au bruit d'un monstrueux pic-vert « stac ! stac ! stac ! ». Les éclatements des canons résonnaient profondément comme le son de grandes cloches, suivi du sifflement des obus : un « boum ! » profond suivi d'un « pi-i-e-e-ou ! ». Mais le bruit le plus terrifiant était celui de l'éclatement des shrapnells : un « crash ! » suivi d'un « whee-e-aaa ! »

Le soleil énorme et brûlant se noyait dans une fine brume qui montait de la terre fertile, et à l'est, sur les montagnes arides commençait à vibrer les ondes de chaleur. La lumière du soleil illuminait les panaches verts des immenses peupliers qui, sur notre droite, bordaient le canal parallèle à la voie du chemin de fer. Nous avons atteint la limite des terres boisées ; au-delà, toute la muraille des montagnes arides, l'amoncellement des chaînes, se teintaient de rose. Nous retrouvions le désert, le désert stérile où ne poussaient que les misérables broussailles sablonneuses. Une autre zone de peupliers se distinguait tout près de la ville, d'est en ouest, mais dans tout le reste de la plaine, il n'y avait plus un arbre. Nous étions à moins de quatre kilomètres de Gomez Palacio, assez près pour voir au bout de la voie qui montait, les détails de la ville : la citerne, noire et rebondie, la rotonde, et de part et d'autre de la voie, face à ces dernières, les murs bas d'*adobe* du corral de Brittingham ; à gauche s'élevaient les cheminées, les bâtiments et les arbres de La Esperanza, fabrique de savon, d'un rose clair, tranquille come un petit bourg ; presque droit devant nous, à droit de la voie de chemin de fer, se dressait toute droite la hauteur pierreuse de La Pila, couronnée par la citerne d'eau : elle adoucissait sa courbe vers l'ouest en une série de pics plus petits, une zone accidentée et difficile de plus d'un kilomètre et demi de long. La plus grande partie de Gomez Palacio s'étendait derrière la hauteur principale jusqu'à la zone la plus à l'ouest où se trouvaient les maisons et les potagers de Lerdo, véritable petite oasis qui mettait une note gaie dans ce désert. Les deux villes étaient entourées à l'ouest par les pentes des grandes montagnes grises qui formaient un cirque, pour aller se perdre plus loin en plis et en replis désolés sans âme et sans couleur. Et au sud de Gomez Palacio, au pied de ces montagnes s'étendait la plus riche des villes du nord : Torreon.

Les coups de feu n'avaient pas cessé mais ils semblaient désormais être circonscrits à une zone bien déterminée, un monde cahotant et fantastique. Et dans la lumière de l'aube nous arrivait par la voie du chemin de fer un flot de blessés, déguenillés, sanglants, enveloppés dans des bandages sales et sanguinolents incroyablement fatigués. Ils passaient devant nous ; l'un d'eux s'écroula et demeura immobile dans la poussière sans que nous nous en préoccupions. Des soldats, sans cartouches, traînant leur fusil, erraient çà et là dans les broussailles du désert, noirs de poudre, couverts de sueur, les yeux vides tournés vers le sol. Chaque pas

soulevait une fine poussière qui irritait les yeux et la gorge. Un petit groupe de cavaliers sortit lentement de l'épaisseur des arbres et s'avança sur la voie ferrée, regardant la ville. L'un d'eux descendit de cheval, s'assit près de nous, et commença à nous raconter :

— Ç'a été terrible. *Caramba* ! Nous y sommes entrés à pied pendant la nuit. Ils étaient dans la citerne : ils y avaient fait des meurtrières pour passer leurs fusils. Il nous a fallu faire l'escalade et mettre les canons de nos fusils à nous dans les meurtrières. Nous les avons tous tués : un piège mortel ! Ensuite, il y a eu le corral : il avait deux rangées de retranchements, l'une pour les tireurs agenouillés, l'autre, derrière, pour les tireurs debout. Il y avait là trois mille *rurales*. Ils avaient cinq mitrailleuses pour nous barrer la route. Et la rotonde... Protégés par trois lignes de tranchées, avec des passages souterrains qui leur permettaient de ressortir par derrière nous et de nous tirer comme des lapins... Nos explosifs n'ont pas marché, et que pouvions-nous faire avec nos seuls fusils ? *Madre de Dios* ! Enfin, nous avons été tellement rapides que nous les avons quand même eus par surprise. Nous avons pris la rotonde et la citerne. Mais ce matin, des renforts de Torreón sont arrivés par milliers avec leur artillerie et ils ont réussi à nous déloger. A leur tour ils sont montés jusqu'à la citerne, ils ont réussi à glisser les canons de leurs fusils dans la meurtrière et à tuer les nôtres, les fils du diable !

Pendant qu'il parlait, nous pouvions voir le champ de bataille, entendre le fracas infernal et les sifflements ; pourtant on ne voyait rien bouger, on ne voyait pas la moindre trace des tirs dont les bruits nous parvenaient, sauf quand éclatait, plus fort que les autres, un shrapnell dans la première rangée d'arbres à un kilomètre et demi, en y laissant un nuage blanc. À part cela, la vue se portait sur un paysage si calme — la plaine poudreuse, les rangées d'arbres et les cheminées de Gomez Palacio reposant dans la chaleur —, que l'on pouvait se croire abusé par un mirage... Un rêve incroyable et fantastique, d'où émergeait, comme des fantômes, dans la poussière, la caravane grotesque et sanglante des blessés.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

8. L'artillerie intervient

[Retour à la table des matières](#)

Le long des files d'arbres, à notre droite, nous vîmes monter et s'épanouir un épais nuage de poussière, tandis que nous entendions des hommes crier, des fouets claquer, des grincements et des bruits sourds de chaînes. Nous nous jetâmes dans un sentier qui coupait dans les broussailles et nous conduisit à un hameau perdu dans le maquis, tout près du canal ; cinq ou six cabanes de bois et d'*adobe*, couvertes de feuilles de palmiers, ressemblant à quelque village de Chine ou d'Asie centrale, formaient le hameau de San Ramon. Des hommes s'agglutinaient à chaque porte, réclamant à grands cris du café et des *tortillas*, exhibant des billets imprimés par Villa. Les *pacifiques* accroupis, vendaient du macuche à des prix exorbitants, tandis que leurs femmes, en suer, servaient des *tortillas* et un horrible café noir. Tout autour, des soldats dormaient en plein air, immobiles comme des morts, et des blessés, la tête ou les bras couverts de sang, s'agitaient et geignaient. Un officier couvert de sueur arriva au galop et se mit à crier :

— Imbéciles, bande de bons à rien, levez-vous ! Debout ! Retournez à vos compagnies ! Nous allons attaquer !

Seuls quelques-uns se retournèrent et se mirent faiblement debout, tout vacillants. Les autres continuèrent à dormir

— Fils de p... ! hurla l'officier, en lançant son cheval au milieu d'eux. Les dormeurs se mirent à crier et se levèrent. A moitié endormis, ils se mirent en marche lentement, d'un air écœurés, vers le front. Les blessés n'y prêtèrent pas attention et se retirèrent dans l'ombre du maquis.

Sur le chemin qui longeait le canal, arrivait l'artillerie constitutionnaliste. On ne pouvait apercevoir que les têtes des malheureuses mules, les grands sombreros des conducteurs, et les spirales que dessinaient leurs fouets, le reste était noyé dans la poussière. Plus lents que le reste de l'armée, ils avaient marché toute la nuit. Les chariots et les caissons, les canons longs et lourds tout jaunes de poussière, passèrent devant nous en grinçant. Les conducteurs et les artilleurs étaient de très bonne humeur. L'un d'eux, un Américain du Nord, dont les traits, masqués par une couverture pleine de sueur, de poussière et de boue, étaient impossibles à deviner, demanda en criant s'ils arrivaient à temps ou si la ville était déjà tombée. Je lui répondis en espagnol que la quantité de *colorados* qui restait à tuer était encore suffisante, nouvelle qui fut reçue dans l'allégresse générale.

— Nous allons leur montrer ce que nous savons faire, dit un indien gigantesque du haut de sa mule. Si nous étions entrés dans leur saloperie de ville sans canons, à quoi ceux-ci auraient-ils servi ?

Les peupliers s'arrêtaient tout juste au-delà de San Ramon. Nous trouvâmes sous ces derniers arbres, près du canal, Villa, le général Angeles et son état-major. Villa portait toujours ses vieux habits sombres, sa chemise sans col et son chapeau usé. Il était couvert de poussière. Il avait passé la nuit à parcourir en tous sens les rangs de ses hommes. Et pourtant, je ne lui trouvai pas l'air fatigué. Quand il nous vit, il nous appela :

— Alors, *muchachos* ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Splendide, mon général !

Nous étions épuisés et très sales. Notre aspect le fit rire : il ne pouvait jamais rendre au sérieux les correspondants de guerre, et cela lui semblait la chose la plus burlesque du monde qu'un journal américain puisse dépenser tant d'argent simplement pour publier des informations.

Eh bien ! dit-il en souriant, je suis heureux que cela vous plaise, puisque maintenant vous allez avoir tout ce que vous voulez...

Le premier canon était arrivé face à l'état-major et les hommes avaient détaché le caisson. Les artilleurs avaient enlevé les bâches. Le capitaine de la batterie ajustait le viseur télescopique et réglait la hausse avec la manivelle. Les douilles de cuivre des obus et des shrapnells disposés en files brillaient et resplendissaient ; deux hommes ployaient sous le poids d'un obus, et le posaient sur le sol, près de la culasse, tandis que le capitaine mettait au point les régulateurs d'explosion des shrapnells. La culasse se referma sur le premier shrapnell chargé et nous nous retirâmes le plus loin possible. Une explosion, un sifflement terrible dans le sillage de l'obus, puis bientôt un petit nuage blanc au pied de La Pila et enfin une détonation lointaine. Une rangée d'hommes pittoresquement déguenillées, éparpillés à une centaine de mètre du canon, fixaient immobiles, l'objectif dans leurs jumelles de campagne, puis éclatèrent en cris divers :

— Trop bas ! Beaucoup trop loin à droite ! leurs canons sont tout le long de la crête ! il faut régler les explosions quinze seconde plus tard !

Sur le front, le feu de la fusillade s'était fait moins intense jusqu'à ne plus être qu'un crépitement spasmodique ; les mitrailleuses s'étaient tues. Tout le monde était suspendu au duel d'artillerie. Il n'était que cinq heures et demie du matin et il faisait déjà très chaud. Derrière nous, dans les champs, on entendait le chant aigu des grillons ; un légère brise faisait frissonner les frais panaches des peupliers. Les oiseaux recommençaient à chanter.

Un autre canon vint s'aligner aux côtés du premier. Ce dernier envoya un second obus. On entendit le claquement du percuteur mais ce fut tout. Les artilleurs ouvrirent la culasse et en retirèrent le projectile fumant qu'ils firent rouler dans l'herbe. L'obus était mauvais et inutilisable. Je vis le général Angeles avec sa veste de cuir sombre, se pencher lui-même dans le viseur pour calculer la trajectoire du projectile suivant. Villa avait éperonné son cheval pour inspecter le contenu du caisson. L'autre canon entra en action. Cette fois nous pûmes voir le shrapnell éclater plus haut sur ma crête pierreuse. Mais aussitôt après éclatèrent presque simultanément quatre détonations et les obus ennemis, qui jusque-là avaient été dirigés sur la rangée d'arbres la plus proche de la ville, traversèrent le

désert pour venir atterrir près de nous, à chaque coup un peu plus proches. De nouveaux canons vinrent s'aligner. D'autres passèrent à droite le long d'une rangée d'arbres en diagonale, tandis qu'arrivait une longue file de chariots très lourds, dont les mules ruaient ; les hommes criaient et juraient, suffoqués par la poussière soulevée par l'arrière-garde.

Les shrapnells des fédéraux, bien ajustés, et suivaient un trajectoire très précise, n'éclataient lus maintenant qu'à quelques mètre de notre ligne ; le rythme de leurs canons s'était fait incessant. La pluie de plomb chantait au-dessus de nos têtes arrachant capricieusement les branchages. Ils étaient incomparablement supérieurs aux projectiles fabriqués artisanalement à Chihuahua à base d'explosifs de mines. Le robuste capitaine Marinelli arriva au galop l'air absorbé, puis tâcha de s'approcher le plus près possible des journalistes en arborant un aimable sourire. Visiblement désireux de montrer son savoir-faire, il fit mettre son canon en position de tir et ajusta personnellement la mire. Mais à ce moment un obus ennemi tomba avec un fracas assourdissant à quelque trente mètres de notre ligne de tir. Marinelli s'éloigna en courant de son canon et le fit reculer au galop d'un air dramatique. Aucun des autres canons n'avait reculé. Marinelli s'arrêta à nouveau et descendit de cheval juste devant le photographe pour prendre une posture héroïque et cria :

— Comme ça, vous allez pouvoir prendre ma photo !

— Allez au diable ! lui répondit le photographe.

On entendit un vaste éclat de rire tout le long de la ligne de tir.

Le coup de clairon aigu, qui surmonta le fracas torturant des obus, nous fit sursauter. Immédiatement après, nous vîmes apparaître les mules avec les attelages des canons, dans un bruit infernal, tandis que les conducteurs hurlaient furieusement. Les caissons furent refermés en hâte. Le colonel Servin cria :

— Approchons-nous du front ! D'ici, nous ne pouvons pas les atteindre, ils sont trop loin...

Et toute la ligne de canons, bien formée, sortit au galop dans le désert, coupant au plus court sous les explosions des obus et des shrapnells.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

9. La bataille

[Retour à la table des matières](#)

Nous revînmes en suivant un sentier qui serpentait dans les broussailles ; nous traversâmes la voie de chemin de fer arrachée et nous nous trouvâmes dans une plaine couverte d'un nuage de poussière qui s'étendait vers le sud-ouest. En nous retournant nous pouvions voir la fumée et l'avant rond du premier train, à plusieurs kilomètres de là. Autour de lui, on distinguait une agitation de fourmis en pleine activité. Nous continuâmes à marcher dans un brouillard de fine poussière. La maquis se fit plus maigre, et nous n'en eûmes plus que jusqu'aux genoux. À notre droite se profilaient, tranquilles sous le soleil ardent, la haute crête et les cheminées de la ville. Le feu avait presque cessé et seul demeurait l'éclatement régulier de nos shrapnells qui cernaient la colline d'une épaisse fumée blanche. Nous pouvions voir nos canons descendre en cahotant dans la plaine pour se disperser le long de la première rangée de peupliers, où les obus obstinés de l'artillerie ennemie les harcelaient constamment. Dans le désert, des petits groupes de cavaliers, certains démontés, traînant leurs fusils, erraient au hasard.

Un vieux *peon*, courbé par l'âge et vêtu de haillons, était accroupi à ramasser des fagots de broussailles. Nous allâmes le questionner :

— Dites-nous, *amigo*, est-ce que vous connaissez un chemin qui nous permettrait d'approcher de la bataille ?

Il se redressa et nous dévisagea longuement :

— Si vous demeuriez ici depuis aussi longtemps que moi, ces choses-là ne vous intéresseraient plus... *Caramba* ! Je les ai vus prendre Torreon sept fois en trois ans. Un coup, ils attaquaient par les montagnes, un autre par Gomez Palacio. Mais c'est toujours la même chose : la guerre ! Peut-être qu'il y a quelque chose d'intéressant dans tout ça pour la jeunesse, mais nous les vieux la guerre on en est fatigués.

Il se tut un instant et fixa attentivement la plaine.

— Vous voyez ce canal à sec ? Bon, eh bien, descendez dedans et suivez-le : il vous mène jusque dans la ville.

Puis, comme s'il lui venait une idée subite, il ajouta, sans marquer de curiosité particulière :

— À quel parti appartenez-vous ?

— Nous sommes constitutionnalistes.

— Ah bon ! C'est qu'il y a d'abord eu les madéristes, puis les orozquistes et maintenant... comment avez-vous dit ? Je suis bien vieux et il ne me reste plus guère à vivre. Mais cette guerre, il me semble que tout ce qu'elle nous apporte c'est de crever de faim. Que Dieu vous garde, señores !

Et il se baissa de nouveau pour reprendre son misérable travail pendant que nous descendions dans le canal. C'était une tranchée d'irrigation abandonnée qui courait du sud à l'ouest ; le fond était couvert de racines ensablées et tout au bout de sa ligne droite, nous apparaissait comme une sorte de mirage, une nappe d'eau miroitante. Courbés pour ne pas être vus, nous le suivîmes un temps qui nous parut des heures. Le fond recuit et les côtés sablonneux du canal réfléchissaient une chaleur tellement intense que nous étions près de nous évanouir. Très près de nous, sur notre droite, passa un cavalier dont les énormes éperons cliquetaient ; nous nous aplatîmes davantage à son passage, ne volant courir aucun risque. Au

fond de notre tranchée, c'est à peine si nous parvenait, comme de très loin, le fracas de l'artillerie ; mais finalement, je risquai prudemment ma tête au-dehors et je me rendis compte que nous nous trouvions tout près de la première rangée d'arbres. Les obus éclataient furieusement et en même temps, je pouvais voir l'épaisse fumée que vomissaient avec rage les bouches des canons et sentir les puissantes vibrations qui fendaient l'air à chaque coup tiré. Nous étions à quelque cinq cents mètres en avant de notre artillerie qui de toute évidence préparait l'attaque du réservoir d'eau, lequel se trouvait à l'entrée de la ville. Nous dûmes nous aplatir à nouveau, car des obus passèrent au-dessus de nos têtes dans un affreux hurlement. Plus avant, à l'endroit où le chemin de fer franchissait notre tranchée, gisait un petit amas de corps abandonnés là lors de la première attaque. Presque aucun n'avait de blessures sanglantes, têtes et corps proprement perforés par les petites ballés acérées des mausers. Ils gisaient là, les visages figés dans le calme inhumain de la mort. Ils avaient été dépouillés, peut-être par leurs propres camarades, de leurs armes, de leurs bottes, de leurs sombreros et de tous leurs vêtements utilisables. Un soldat endormi, recroquevillé sur un côté de ce tas macabre, ronflait profondément, son fusil entre les jambes. Il était couvert de mouches : un nuage bourdonnait au-dessus des morts. Un autre soldat, appuyé sur le remblai de la tranchée du côté de la ville, avait posé ses pieds sur un cadavre et tirait méthodiquement sur une cible lointaine. Sous le pont du chemin de fer, quatre hommes jouaient aux cartes. Ils le faisaient sans dire un mot, l'air indifférent à tout, les yeux rougis par l'absence de sommeil. La chaleur était suffocante et de temps à autre venait siffler une balle perdue.

L'étrange groupe nous vit arriver comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Le tireur rata deux fois sa cible et rechargea méticuleusement son fusil.

Tu n'as pas un peu d'eau dans ta gourde ? me demanda-t-il. *Adio !* Nous n'avons rien bu depuis hier ! Et il but furtivement en surveillant les joueurs de cartes, qui eux aussi devaient avoir soif.

— On dit que nous allons attaquer à nouveau le réservoir d'eau et le corral quand l'artillerie aura pris position pour nous appuyer. *Chihuahua, hombre !* Mais ç'a été vraiment dur cette nuit. Dans les rues, là-haut, ils ont fait une vraie boucherie avec les nôtres...

Il s'essuya la bouche du revers de la main et reprit son tir. Restant à côté de lui, nous observâmes de nouveau la situation. Nous étions à moins de deux cents mètres de ce réservoir de la mort. Au-delà de la voie ferrée et de l'étroite rue qui le traversait, on pouvait voir les murs bruns d'*adobe* du corral de Brittingham, dont le premier aspect était inoffensif, si l'on ne prenait pas garde à la bouche rangée de points noirs qui marquaient les meurtrières.

— C'est là que sont les mitrailleuses, nous expliqua notre ami. Tu vois leurs canons tout minces qui dépassent du mur ?

Nous ne voyions rien du tout. Le réservoir, le corral, la ville dormaient dans la chaleur. La poussière tournoyait dans l'air pesant, formant un léger brouillard. A quelque cinquante mètres, il y avait une tranchée avec un peu d'eau. Elle avait certainement été creusée par les fédéraux parce que les remblais avaient été amoncelés de notre côté. Deux cents soldats, tout gris de poussière, s'étaient regroupés là et regardaient du côté de la ville : c'était l'infanterie constitutionnaliste. Ils gisaient à même le sol dans toutes les attitudes de la fatigue. Certains dormaient la bouche ouverte, la figure tournée contre le sol brûlant ; d'autres se servaient de leurs mains comme truelles pour transporter le remblai de boue d'un côté à l'autre de la tranchée. Ils avaient amoncelé des tas de pierres devant eux. En fait, l'infanterie, dans l'armée constitutionnaliste, c'est simplement la cavalerie sans les chevaux : tous les soldats de Villa sont des cavaliers, sauf certains artilleurs, et ceux qui n'ont pas pu trouver de cheval.

Subitement, derrière nous, l'artillerie se mit à tirer d'un seul bloc. Une douzaine d'obus destinés à la colline passèrent au-dessus de nos têtes.

— C'est le signal, dit notre voisin. Il se baissa dans le fossé et donna des coups de pied au dormeur.

— Allons-y, cria-t-il, allons-y, on va attaquer les *pelones*, les « tondu ».

L'homme qui ronflait grogna, et ouvrit lentement les yeux. Il se leva et prit son fusil sans dire un mot.

Les joueurs de cartes commencèrent à se disputer pour partager les mises. Une contestation s'éleva à propos du gagnant. Tout en continuant à protester et à argumenter avec véhémence, ils partirent sur les traces du tireur au bord de la tranchée.

Sur toute la longueur du fossé voisin les fusils se mirent à tirer. Ceux qui venaient de se réveiller s'accroupirent derrière leurs petits abris. Leurs bras faisaient un va-et-vient incessant pour recharger leurs fusils. Le réservoir d'eau était vide, et la pluie de balles le faisait résonner, tandis que des morceaux d'*adobe* volaient, arrachés du mur du corral. Immédiatement les parois se hérissèrent de canons de fusils luisants qui firent crépiter un feu invisible, irrégulier, déconcertant. Les balles traversaient l'air en sifflant jusqu'à ce qu'un rideau de poussière jaunâtre nous cache la rotonde et le réservoir. Nous pouvions voir notre ami courir plié en deux, suivi par le dormeur qui n'avait pas encore les yeux bien ouverts mais qui marchait quand même. Derrière venaient les joueurs de cartes, en file indienne, se disputant encore. Le tireur qui courait en tête s'arrêta soudain, vacilla, comme s'il avait heurté un grand mur invisible. Sa jambe gauche plia, il s'effondra pour se retrouver sur un genou, en plein milieu de la plaine. Il leva en l'air son fusil en poussant un grand cri :

— Porcs, fumier ! Je vais vous montrer, moi ! *Pelones*, tondus, bagnards !

Et il tira rapidement dans le brouillard.

Il secoua la tête avec impatience comme un chien gêné par un bruit. Il en tomba des gouttes de sang. Hurlant de rage, il vida le reste de son chargeur ; il s'écroula sur le sol et fut pris de secousses violentes pendant une minute. Les autres passèrent devant lui sans presque le regarder. La tranchée grouillait soudain d'hommes. Le feu de la fusillade s'était fait aigu, pénétrant, étourdissant. Derrière nous arrivèrent en courant des hommes, des couvertures sur les épaules ; ils se laissaient tomber et dévalaient dans la tranchée. De l'autre côté il semblait y avoir un emmêlement de plusieurs centaines d'hommes...

Ils nous cachèrent presque la vue sur le front ; mais à travers la poussière et entre les espaces laissés libres par ceux qui couraient, nous pouvions voir les soldats de la tranchée sauter par-dessus le parapet, pareils à une vague de fond qui écrase tout sur son passage. Les tourbillons de poussière se calmèrent un instant et ce fut le tour du son aigu des mitrailleuses qui domina tout. Une brève éclaircie ouverte par l'air brûlant nous montra la première file sombre des hommes qui vacillaient comme s'ils étaient saouls, tandis qu'à travers les parois, les mitrailleuses vomissaient leur feu intense, qui lançait des éclairs rouges dans la lumière du soleil. Un homme sortit en courant à toute vitesse de derrière le mur, le visage

baigné de sueur, sans fusil ; il tomba à moitié puis se laissa glisser dans notre tranchée et passa enfin de l'autre côté. D'autres silhouettes apparurent du même côté au milieu du brouillard. Je me mis à crier :

— Qu'est-ce qui se passe ? Comment ça marche ?

L'homme ne répondit pas et continua à courir. Puis tout de suite ce fut le terrible fracas d'un shrapnell qui couvrit le bruit du feu. L'artillerie ennemie ! Mécaniquement, je me mis à attendre la réponse de nos canons. Mais à part quelques coups dispersés, ceux-ci restaient encore une fois silencieux. Nos shrapnells artisanaux étaient encore une fois défectueux. Deux shrapnells éclatèrent encore près de nous. Du nuage de poussière sortirent les soldats qui battaient en retraite, seuls, ou par groupes, dans un tourbillon affolé. Ils se laissèrent tomber dans la tranchée tout autour de nous, nous noyant sous un flot humain qui criait :

— Aux peupliers ! Aux trains ! La *Federación* arrive !

Nous nous mêmes nous aussi à courir droit vers la voie du chemin de fer... Derrière nous les shrapnells rugissaient, labourant le sol, et la fusillade s'intensifiait. Nous nous aperçûmes alors que l'étroit chemin s'était rempli de cavaliers qui galopaient en poussant des cris sauvages, fusils au poing. C'était la colonne principale ! Nous nous rangeâmes sur le côté pour laisser passer l'ouragan. Ils étaient environ cinq cents. Debout sur leurs étriers, ils commencèrent à tirer. Les sabots des chevaux résonnaient comme le tonnerre.

— Ils feraient mieux de ne pas y aller, ça brûle, là-bas, lança un soldat de l'infanterie, en riant.

— *Bueno* ! lui cria un cavalier, c'est moi qui brûle le plus fort !

Et nous éclatâmes tous de rire. Nous marchions maintenant tranquillement le long de la voie ferrée, tandis que, derrière nous les coups de feu devenaient un énorme grondement continu. Un groupe de *peones*, des pacifiques, coiffés de hauts sombreros et vêtus de blouses et de pantalons de coton blanc, marchait, les bras croisés, en direction de la ville.

— *Amigos*, dit un soldat, en plaisantant, regardez par là-bas ; mais ne restez pas ici, parce que vous allez recevoir des coups de fusil.

Les *peones* se regardèrent entre eux et sourirent faiblement. L'un d'eux prit la parole :

— Mais, señor, c'est toujours ici que nous nous mettons quand il y a une bataille...

Un peu plus loin, je croisai un officier — un Allemand — qui errait en tenant son cheval par la bride :

— Je ne peux plus monter dessus, me dit-il très sérieusement. Il est tellement fatigué que j'ai peur qu'il meure s'il ne dort pas.

Le cheval, un splendide étalon marron, oscillait sur ses pattes. D'énormes larmes s'échappaient de ses yeux à demi fermés et coulaient le long de ses naseaux...

J'étais moi-même mort de fatigue, je ne marchais plus droit, vaincu par le manque de sommeil et de nourriture et la terrible chaleur du soleil. Je regardai derrière moi, à moins d'un kilomètre, et je vis que les shrapnells ennemis tombaient de plus en plus régulièrement sur la rangée d'arbres. Ils semblaient avoir ajusté parfaitement leur tir. Et juste à ce moment je me rendis compte que la file grise de nos canons avait été réattelée aux mules et commençait à se retirer de la rangée d'arbres vers l'arrière, de quatre ou cinq points différents.

Notre artillerie avait été délogée de ses positions... Je me couchai par terre pour me reposer un peu à l'ombre d'un grand buisson.

Presque immédiatement après, il sembla se produire un changement dans l'intensité de la fusillade, comme si la moitié s'était tue subitement. En même temps, vingt clairons sonnèrent. Je me relevai et aperçus une file de cavaliers qui dévalaient rapidement sur la voie ferrée en criant quelque chose. D'autres suivirent encore, toujours le long de l'emplacement de la voie du chemin de fer, au-delà de la rangée d'arbres, entre celle-ci et la ville. La cavalerie avait été repoussée. Puis toute la plaine se mit à grouiller d'hommes à cheval et à pied ; tous couraient vers l'arrière. L'un jetait sa couverture, l'autre son fusil. Leur nombre croissait dans le désert brûlant, soulevant des nuages de sable, jusqu'à ce que le plateau semblât crouler sous leur nombre. Juste devant moi surgit des broussailles un cavalier en criant :

— La *Federación* arrive ! Aux trains ! Ils sont juste derrière !

Toute l'armée constitutionnaliste était en déroute. Je pris ma cape et me mis à courir. Un peu plus loin je rencontrai un canon abandonné en plein désert,

l'attelage coupé ; les mules avaient disparu. Nous avançons en piétinant des fusils, des cartouchières et des douzaines de *sarapes*. C'était une vraie débandade. En arrivant dans un espace découvert, je trouvai une multitude de soldats qui fuyaient, sans fusils. Soudain, trois hommes à cheval leur firent face, fermant le passage, levant les bras et criant :

— Retournez ! Retournez ! Ils ne sont pas sortis. Arrêtez-vous, pour l'amour de Dieu !

Deux d'entre eux m'étaient inconnus. Le troisième était Villa.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

10. Entre deux attaques

[Retour à la table des matières](#)

La fuite s'arrêta au bout d'un kilomètre et demi. Je tombai sur des soldats qui revenaient. Ils arboraient l'air satisfait de gens qui ont couru un grand danger inconnu et qui tout à coup s'aperçoivent qu'il n'existe pas. C'était là le don formidable de Villa : pouvoir expliquer les choses de façon immédiatement compréhensible aux grandes masses populaires. Les fédéraux, comme toujours, avaient commis un erreur en ne sachant pas exploiter cette occasion pour infliger une défaite décisive aux constitutionnalistes. Peut-être avaient-ils craint une embuscade, comme celle que Villa leur avait tendue à Mapula : les fédéraux, vainqueurs, étaient sortis pour poursuivre son armée qui se repliait après la première attaque chihuahua, et avaient en fait été repoussés en subissant de lourdes pertes. Quoiqu'il en soit, le fait est qu'ils ne firent pas de sortie. Tout le monde retourna sur ses pas, se dispersant dans le maquis, à la recherche des fusils et des couvertures perdus. On entendait crier dans toute la plaine :

— Dis dons, Où vas-tu avec ce fusil ? Tiens, voilà ma gourde ! J'avais lâché mon *sarape* ici et il n'y est plus !

— Eh Juan, criait un autre, je t'avais toujours dit que je te battrais à la course !

— Mais tu ne m'as pas battu, *compadre* ! J'étais à cent mètres devant toi. Je ne courais pas, je volais comme un obus de canon...

La vérité, c'est qu'après avoir fait douze heures à cheval la veille, s'être battue toute la nuit et toute la matinée sous un soleil incendiaire, angoissée à l'idée d'attaquer un ennemi bien retranché sous le feu des canons et des mitrailleuses, sans avoir pu boire ni dormir, l'armée avait complètement perdu sa force. Mais en revenant après la débandade, les hommes n'avaient de nouveau plus aucun doute sur le résultat final. La crise psychologique était passée...

La fusillade avait cessé ; on entendait encore, très espacé, le tir de canons ennemis. Nos hommes se retranchèrent dans le canal, sous la première rangée d'arbres. L'artillerie s'était retirée jusqu'à la seconde rangée, un kilomètre et demi plus loin, où les soldats, enchantés, s'étendirent pour dormir à l'ombre des arbres. La fatigue s'était évaporée. En montant, pendant la matinée, le soleil avait fait vibrer silencieusement, sous une chaleur suffocante, le désert, la colline, la ville. De temps en temps, on entendait des coups de feu dans le lointain, à gauche ou à droite ; ils permettaient ainsi de localiser les postes avancés de l'un et l'autre camp. Mais même ces tirs finirent par se taire. Les insectes bourdonnaient dans les champs de maïs et de coton, au nord, cherchant leur nourriture quotidienne dans la verdure. La chaleur avait fait taire les oiseaux. Elle écrasait tout et pas une feuille ne bougeait.

Par-ci par-là fumaient de petits foyers, sur lesquels les soldats, qui avaient emporté derrière leur selle un peu de farine, faisaient cuire des *tortillas* ; ceux qui n'avaient rien rôdaient autour en demandant un morceau. Tous partageaient le peu qu'ils avaient, simplement et généreusement. Je fus appelé d'une dizaine de feux différents. On me criait :

— Eh, *compañero*, tu as déjeuné ? Prends un morceau de ma *tortilla*. Viens donc manger !

Des files d'hommes s'allongeaient au bord du canal pour boire l'eau sale dans les creux de leurs mains. En regardant à quatre ou cinq kilomètres en arrière, on pouvait apercevoir le wagon du canon et les deux premiers trains, face au beau ranch d'El Vergel, tandis que l'infatigable équipe de réparation continuait avec

acharnement son travail sous le soleil brûlant. Le train de l'intendance n'était pas encore arrivé...

À ce moment arriva le petit colonel Servin, juché sur son magnifique cheval bai, encore tout frais et gaillard, nullement marqué par les lourdes tâches de la nuit précédente. Il s'exclama :

— Je ne sais pas encore ce que je dois faire. Le général est le seul à savoir ce que nous allons faire et il ne le dit jamais à personne. Mais nous ne devons pas tenter une nouvelle attaque avant l'arrivée de la brigade Zaragoza. Benavides a eu à soutenir un dur combat à Sacramento : on dit que deux cent cinquante des nôtres y sont morts. Et le général a envoyé chercher les généraux Robles et Contreras qui étaient allés lancer une attaque par le sud, pour qu'ils ramènent tous leurs hommes et le rejoignent ici. On dit aussi qu'on va lancer une attaque, la nuit prochaine, pour neutraliser l'artillerie ennemie... Il partit au galop.

Vers le milieu de la journée, des colonnes d'une fumée lourde et sale commencèrent à s'élever de divers points de la ville. Dans l'après-midi, un vent chaud et doux nous amena une légère et désagréable odeur huileuse mêlée à celle de la chair humaine brûlée : les fédéraux incinéraient des monceaux de cadavres...

Nous retournâmes en marchant jusqu'aux trains et nous montâmes dans le wagon du général Benavides, dans le train de la brigade Zaragoza. Le major qui en avait la charge nous fit préparer quelque chose dans la cuisine du général. Nous mangeâmes avec voracité, puis nous allâmes dormir plusieurs heures à l'ombre des arbres. Plus tard, nous repartîmes de nouveaux pour le front. Autour des trains rôdaient des centaines de soldats et de *peones* des environs, terriblement affamés, dans l'attente qu'on leur donne quelque chose, n'importe quoi, à manger. Et pourtant, ils avaient honte et ils affectaient de se promener sans but apparent. Je me souviens que nous étions assis sur le toit d'un wagon pour parler avec un groupe de soldats, quand passa en dessous un garçon avec des cartouchières croisées sur la poitrine et un fusil beaucoup trop grand pour lui ; il marchait en scrutant le sol. Son attention fut attirée par une *tortilla* froide, à moitié pourrie, incrustée dans le sol foulé par tant de gans. Il se jeta sur elle et en mordit une bouchée. Mais il regarda en l'air et nous aperçut ; il prit immédiatement un air dédaigneux et dit :

— Comme si je mourais de faim !...

Et il la jeta avec mépris.

Le capitaine canadien Treston avait installé son bivouac et sa batterie de mitrailleuses à l'ombre des peupliers, à côté du canal de San Ramon. Il avait déchargé les mules des canons et des lourds trépieds. Toutes les joies de la nature étaient rassemblées là. Ses mules paissaient dans une riche et verte prairie ; ses hommes étaient accroupis ou allongés le long des rives du canal. Treston me salua en agitant une *tortilla* pleine de cendre qu'il était en train de manger et me cria :

— Dites donc, Reed, par pitié, venez ici me servir de traducteur. Je ne sais pas où sont mes interprètes, et si nous reprenons l'action, je serai dans une sale situation. Je ne sais pas un mot de cette damnée langue. Quand je suis arrivé ici, Villa m'a attaché deux interprètes pour qu'ils me suivent partout. Maintenant je ne les retrouve plus et ils me laissent dans un sacré guêpier !

Je pris une bouchée de ce qu'il m'offrait et lui demandai s'il croyait à une possibilité de repasser à l'action.

— Je crois que nous le ferons cette nuit, dès l'obscurité tombée. Est-ce que vous voulez venir avec les mitrailleuses pour nous servir d'interprète ?

Je lui répondis que oui. Près du feu, un homme en haillons se leva et se dirigea vers moi. Je ne l'avais jamais vu. Il me dit en riant :

— J'ai pensé en vous voyant que vous aviez l'air d'un homme qui n'avait pas fumé depuis longtemps. Est-ce que vous voulez partager ma cigarette ?

Avant que j'aie pu dire un mot, il sortit une cigarette noirâtre, plus épaisse à un bout qu'à l'autre et la coupa en deux...

Face à nous ; le soleil se cachait derrière les montagnes dentelées et empourprées. Dans les arbres, les oiseaux recommençaient à donner des signes de vie, et les feuilles frissonnantes se mirent à murmurer. Une vapeur montait de la terre féconde. Une douzaine de soldats en loques, couchés ensemble, commencèrent à improviser la musique et les paroles d'une chanson sur la prise de Torreón : un nouveau *corrido* était en train de naître. Dans le crépuscule frais et tranquille nous parvinrent les échos d'autres chansons. Je me sentais conquis de tout mon être par ces gens paisibles, ces simples *peones*, qui montraient tant de gentillesse...

Je venais juste d'aller chercher de l'eau quand Treston me demanda :

— À propos, un de mes hommes a trouvé ça dans l'eau du canal, il y a un instant. Je ne sais pas lire l'espagnol. J'ignore ce que cela veut dire. Comme vous le savez, l'eau de ces canaux vient toute de la rivière qui traverse la ville, aussi ai-je pensé qu'il s'agissait peut-être d'un papier venant des fédéraux.

Il me le tendit. C'était un petit carré de papier blanc, humide, comme une étiquette de paquet. En grandes lettres noires on pouvait lire le mot : *Arsenico* ! et en plus petit, au-dessous : *Cuidado* ! *Veneno* ! Arsenic ! Attention ! Poison !

Je me dressai derechef et je le questionnai très vite :

— Dites-moi, est-ce que vous avez des malades parmi vos hommes, cet après-midi ?

— C'est gentil à vous de vous en préoccuper. C'est vrai que beaucoup ont eu des douleurs et des crampes d'estomac. Moi-même je ne me sens pas bien du tout. Peu avant votre arrivée une mule est tombée sur le chemin voisin et elle est morte aussitôt ; son cheval aussi, qui traversait le canal. C'est probablement la fatigue ou une insolation...

Heureusement, le débit du canal était très fort et le danger n'était pas très grave. Je lui expliquai que l'eau du canal avait été empoisonnée par les fédéraux.

— Mon Dieu ! dit Treston. C'est peut-être ça qu'ils essayent de me dire. Il est venu au moins une vingtaine de gens me répéter un mot comme *envenenado*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tout simplement la vérité. Où est-ce que je pourrais me procurer un litre de café fort ?

Nous en trouvâmes un grand pot à un foyer voisin et nous nous sentîmes mieux.

— Bien sûr, nous le savions, nous, dirent les soldats. C'est pour ça que nous avons mené les animaux boire à l'autre canal. Ça fait longtemps que nous étions au courant. On dit que dix chevaux en sont morts, tout près d'ici, et que les hommes se roulaient par terre, malades comme des chiens.

Un officier à cheval arriva et cria que tout le monde devait rejoindre El Vergel et y camper le long des trains pour cette nuit ; le général avait donné l'ordre à

toutes ses troupes, sauf aux sentinelles, de bien dormir cette nuit, à l'écart de la zone de feu, et annoncé que le train de l'intendance était arrivé derrière le train hôpital. Les trompettes sonnèrent, les soldats se levèrent, ils rassemblèrent les mules, leur ajustèrent les harnais, au milieu des cris et des chocs métalliques, montèrent sur les chevaux et, dans un grand cliquetis d'éperons, rassemblèrent les canons. Treston enfourcha son petit cheval tandis que je marchais à pied à son côté. Il apparaissait donc certain qu'il n'y aurait pas d'attaque cette nuit. Il faisait presque noir. En traversant le canal, nous croisâmes la masse confuse d'un groupe de cavaliers qui allaient au trot vers le nord, enveloppés dans leurs couvertures avec leurs hauts sombreros et des éperons bruyants. Ils me saluèrent en me demandèrent :

— Dis donc, *compañero*, où est ton cheval ?

Je dus confesser que je n'en avais pas.

— Alors monte vite derrière moi, crièrent ensemble cinq ou six voix.

L'un d'eux arrêta son cheval près de moi pour que je monte en croupe. Nous continuâmes à cheminer en sautant dans le maquis et dans les obscurs mais superbes champs cultivés. L'un d'eux commença à chanter et deux autres se mirent à l'accompagner. La pleine lune, toute ronde, se leva et éclaira la nuit.

— Dis donc, comment est-ce qu'on dit mule en anglais ? me demanda mon cavalier.

— Fille de p..., tête de lard, bête stupide.

Bien des jours plus tard, des gens complètement ivres m'arrêtaient pour me demander, en se tordant de rire, comment on disait « mule » en anglais.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

11. Nouvelle offensive

[Retour à la table des matières](#)

Dans la matinée du mardi, aux premières heures du jour, l'armée fut de nouveau mobilisée et dirigée vers le front, le long de la voie ferrée et à travers les champs. Quatre cents diables rugissaient et martelaient la voie démantibulée : le premier train avait avancé d'environ quatre cents mètres pendant la nuit. Ce matin-là, les chevaux semblaient en surnombre. J'en achetai un, avec sa selle et tout son équipement, le tout pour cinq pesos, soit quinze dollars environ. Je passai au trot par San Ramon lorsque je croisai deux cavaliers à la mine mauvaise qui portaient cousue sur le devant de leurs grands sombreros deux petites images de Notre-Dame de la Guadalupe. Ils me dirent qu'ils se rendaient à un poste avancé à l'extrémité de l'aile droite près des montagnes dominant Lerdo, où leur compagnie avait été détachée pour défendre une hauteur. Ils me demandèrent pourquoi je voulais les suivre et qui j'étais en fin de compte. Je leur montrai mon laissez-passer signé par le général Francisco Villa. Ils restèrent franchement hostiles.

— Pour nous, Francisco Villa n'est rien. Et puis comment pouvons-nous savoir si c'est sa vraie signature ? Nous, nous sommes de la Brigade Juarez, nous faisons partie des hommes de Contreras.

Pourtant, après un bref conciliabule, le plus grand grogna :

— Suis-nous.

Nous quittâmes la protection des arbres, coupant en diagonale vers l'ouest, à travers les champs de coton, en direction d'une montagne élevée qui palpait déjà sous la chaleur. Jusqu'aux faubourgs de Gomez Palacio, c'était la plaine aride, plate, couverte de broussailles basses et coupée de canaux. La hauteur de La Pila, avec son artillerie cachée, meurtrière, était parfaitement tranquille sauf d'un côté. L'air était tellement limpide que nous pouvions distinguer un groupe d'hommes s'agitant autour de ce qui paraissait être un canon. À proximité des maisons on voyait passer quelques cavaliers ; nous prîmes immédiatement par le nord, faisant un grand détour et restant sur nos gardes, ce *no man's land* étant abondant en sentinelles et en patrouilles. À près d'un kilomètre de là passait la route du nord à Lerdo. Sans sortir du maquis nous fîmes un minutieux tour d'horizon. Un paysan passa en sifflant et en poussant un troupeau de chèvres. À la lisière du chemin attendait un grand pot de lait. Sans l'ombre d'une hésitation, le premier soldat sortit son pistolet et tira dedans. Il vola en éclat. Le lait gicla de tous côtés.

— Empoisonné, dit-il sèchement, la première compagnie qui a campé ici a bu cette saloperie. Il en est mort quatre.

Nous continuâmes notre chemin.

Plus haut, sur le sommet de la hauteur, on voyait accroupis quelques hommes aux figures noircies. Ils tenaient leurs fusils sur leurs genoux. Mes compagnons les saluèrent de la main et nous suivîmes au nord la berge d'un petit ruisseau qui avait donné vie à un pâturage, fastueusement vert au milieu de toute cette sécheresse. L'avant-poste campait de deux côtés de l'eau dans un petit vallon. Je demandai le colonel, et je le trouvai finalement étendu à l'ombre d'une tente improvisée avec son *sarape* accroché à des branches.

— Descendez de cheval, *amigo*, me dit-il. Cela me fait plaisir de vous souhaiter la bienvenue ici. Ma maison — et ici il se mit à rire en montrant son toit — est à vos ordres. Nous avons des cigarettes et nous sommes en train de faire cuire de la viande.

Dans le vallon, une cinquantaine de chevaux sellés paissaient tranquillement. Les hommes étaient étendus sur l'herbe à l'ombre des broussailles, discutaient ou

jouaient aux cartes. Il s'agissait d'une sorte d'hommes différents de ceux, bien armés, bien montés, et relativement disciplinés des troupes de Villa. C'étaient de simples *peones* qui avaient pris les armes comme mes amis de la troupe de La Cadena : une race de montagnards heureux, rudes, de *vaqueros*, dont beaucoup avaient un passé de bandits.

Sans paye, mal vêtus, sans discipline — leurs officiers étaient simplement les plus courageux — armés simplement de vieux springfields et d'une poignée de cartouches par homme, ils n'avaient pratiquement pas cessé de se battre depuis trois ans. C'étaient eux, avec les troupes irrégulières de chefs guérilleros comme Urbina et Robles, qui avaient soutenu pendant quatre mois l'offensive sur Torreon, luttant quotidiennement contre les fédéraux, supportant le plus dur de la campagne, pendant que le gros des troupes tenait Chihuahua et Ciudad Juarez. Ces hommes en haillons étaient les plus courageux de l'armée.

Je restai là une quinzaine de minutes, à observer la cuisson de la viande sur les braises et à satisfaire la curiosité d'un groupe sur ma profession, quand on entendit le bruit d'un galop puis une voix :

— Ils sortent de Lerdo. A cheval !

Les cinquante hommes se dirigèrent lentement et de mauvaise grâce vers leurs chevaux. Le colonel se leva et s'étira.

— Ces chiens de fédéraux. Ils nous tiennent toujours en alerte. Jamais un instant pour penser à des choses plus agréables. C'est une honte qu'ils ne nous laissent pas jouir de notre déjeuner.

Nous fûmes rapidement à cheval et partîmes en trottant le long du ruisseau. Dans le lointain, on entendit les bruits de la fusillade. Instinctivement, sans ordre, nous passâmes au galop et traversâmes les rues du village. Les *pacifiques*, debout devant leurs maisons, nous regardaient partir vers le sud ; ils avaient préparé de petits paquets, leurs biens les plus précieux, pour être prêts à prendre la fuite si nous perdions la bataille, car les fédéraux punissaient sévèrement les villages qui donnaient asile à l'ennemi. Plus loin, nous rencontrâmes une petite hauteur rocheuse. Nous descendîmes de cheval, leur laissant la bride sur le cou, nous montâmes à pied. Nous trouvâmes une douzaine d'hommes qui tiraillaient sporadiquement sur le bouquet d'arbres qui cachait Lerdo. Les coups de fusil isolés rompaient le silence de la vaste étendue désertique qui nous séparait de l'ennemi. On

apercevait à un kilomètre de là des silhouettes obscures dispersées dans la pieraille. Un léger nuage de poussière nous indiqua qu'un autre détachement ennemi arrivait en renfort.

— Nous en avons déjà eu un, et un autre à la jambe, dit un soldat content.

— Combien crois-tu qu'ils sont ? demanda le colonel.

— Environ deux cents.

Le colonel, à pied et debout, regardait négligemment la plaine désertique. Immédiatement, on entendit un feu nourri et une balle siffla au-dessus de nos têtes. Déjà les soldats, dans le désordre, s'étaient mis à l'œuvre. Chacun cherchait un endroit plat pour s'étendre et amonceler un petit rempart de pierres. Ils se collaient au sol, et commençaient à tirer méthodiquement.

— Ah, un autre, annonça le colonel. C'est toi Pedro !

— Ce n'est pas Pedro, coupa un homme furieux. C'est moi qui l'ai eu.

— Tu vas voir si c'est toi qui l'a eu, cria Pedro... Et ils commencèrent à se disputer.

La fusillade avait gagné tout le désert et on pouvait voir les fédéraux s'approcher de nous, se protégeant derrière chaque accident de terrain. Nos hommes tiraient lentement et méticuleusement, prenant le temps pour viser. Les mois passés à Torreon, avec des munitions limitées, leur avaient appris à les économiser. Chaque aspérité de notre ligne de feu avait son nid de tireurs sûrs. Mais regardant par-derrière, vers la plaine et les champs qui séparaient le chemin de fer de la montagne, je vis une quantité de cavaliers, seuls ou en peloton, qui éperonnaient leurs chevaux à travers le maquis. Dans dix minutes, nous allions avoir sur nous quelque cinq cents soldats ennemis.

La fusillade augmenta sur toute la ligne et s'intensifia à un kilomètre à la ronde. Les fédéraux s'étaient arrêtés. Les nuages de poussière commencèrent à se diriger vers l'arrière, en direction de Lerdo. Le feu, dans le désert, avait faibli. Et puis tout à coup, sans savoir d'où ils venaient, nous vîmes apparaître de grands oiseaux de proie, au vol serein, presque immobiles dans l'azur du ciel...

Le colonel, ses hommes et moi-même, nous déjeunâmes démocratiquement à l'ombre des maisons du village. La viande avait évidemment tellement rôti que nous dûmes nous contenter de tranches sèches comme des pierres qu'il eût fallu moudre... Je n'ai jamais apprécié à ce point un déjeuner... Au moment du départ, les hommes me firent présent d'une poignée de cigarettes. Le colonel me dit :

— *Amigo*, je regrette que nous n'ayons pas eu beaucoup de temps pour converser. Il y a beaucoup de questions que j'aurais voulu vous poser à propos de votre pays. Est-il vrai, par exemple, que dans vos villes, les hommes ont perdu l'usage de leurs jambes, ne vont pas dans les rues à cheval mais se font transporter partout par des automobiles ? J'avais un frère qui travaillait sur le chemin de fer de Kansas City et il m'a raconté des choses merveilleuses. Et puis un jour un homme l'a traité de pouilleux et il l'a tué d'un seul coup, sans que mon frère ait eu le temps de répondre. Pourquoi est-ce que vos compatriotes n'aiment pas les Mexicains ? Moi, j'aime beaucoup les Américains. Vous me plaisez. Tenez, voici un cadeau pour vous.

Il se défit de ses énormes éperons de fer incrustés d'argent et me les donna.

— Mais ici, nous n'avons jamais le temps de parler. Ces chiens nous dérangent tout le temps et il faut toujours sortir en tuer quelques-uns avant d'avoir un moment de repos...

Sous les peupliers, je rencontrai un photographe et un cameraman. Ils étaient en train de manger voracement des tortillas de farine et de viande, et de boire du café autour d'un feu avec une vingtaine de soldats.

L'un des soldats arborait fièrement une montre d'argent à son poignet.

— C'est ma montre, m'expliqua le photographe. Nous n'avions pas mangé depuis deux jours et quand nous sommes passés par ici, ces gens-là nous ont appelés pour nous donner le plus merveilleux repas de ma vie. Après ça, impossible de faire autrement que d'offrir un cadeau !

Les soldats l'aveint acceptée en communauté et avaient convenu que chacun la porterait deux heures, de ce jour jusqu'à la fin de leur vie.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

12. L'assaut des hommes de contreras

[Retour à la table des matières](#)

Nous étions mercredi. Je marchais avec mon ami le photographe dans un champ, quand Villa arriva au galop. Il paraissait fatigué, sale, mais content. Il fit ralentir son cheval à notre hauteur. Les mouvements de son corps étaient aussi naturels et aussi souples que ceux d'un loup. Il se mit à rire :

— Eh bien, les enfants, comment ça va maintenant ?

Nous lui répondîmes que nous étions parfaitement satisfaits.

— Je n'ai guère le temps de penser à vous. Il faut faire attention, vous garder du danger. C'est mauvais, une blessure. Il y a des centaines de blessés. Ils sont braves, ces *muchachos*, les plus courageux du monde. Mais à propos, il faut que vous veniez voir le train hôpital. Il y a là quelque chose d'admirable sur lequel vous devez écrire dans vos journaux.

Et c'était vraiment une chose merveilleuse, digne d'être vue. Le train hôpital était maintenant immédiatement derrière le train de réparations. Quarante wagons de marchandises peints à l'intérieur à la peinture émaillée, avec à l'extérieur de

grandes croix bleues et l'inscription : *Servicio sanitario*. Les blessés étaient étendus dès qu'ils arrivaient du front. Le train était pourvu de l'équipement chirurgical le plus moderne aux mains de soixante médecins compétents, mexicains et américains.

Toutes les nuits, des trains rapides partaient transporter les blessés graves aux hôpitaux des bases de Chihuahua et de Parral

Nous partîmes, traversant San Ramon, au-delà de la file d'arbres pour gagner le désert. La chaleur était déjà ardente. À ce moment précis, en face, tout le long de la ligne, se déclencha un tir nourri suivi du crépitements d'une mitrailleuse. Quand nous sortîmes à ciel ouvert, un mauser solitaire se mit à tirer quelque part à notre droite. Au début, nous n'y accordâmes pas d'attention, mais rapidement, nous nous rendîmes compte du bruit du plomb qui pleuvait sur le sol tout autour de nous et des petits nuages de poussière soulevés à intervalles réguliers.

— Nom de Dieu ! dit le photographe, un imbécile nous tire dessus !

D'instinct nous nous mîmes à courir. Les coups de mauser s'espacèrent. La distance pour traverser la plaine était grande et au bout d'un moment nous ralentîmes notre course. Finalement, nous nous remîmes à marcher normalement comme avant, en pensant qu'après tout cela ne servirait à rien de courir. Et du coup, nous oubliâmes le mauser...

Une heure et demie plus tard, nous nous démêlions du maquis à moins de cinq cents mètres de Gomez Palacio pour déboucher dans un petit hameau de six à huit cabanes d'*adobe*, traversé d'une ruelle. Dans le fond d'une maison, parfaitement insouciantes, se tenaient une soixantaine des combattants en haillons de Contreras. Ils jouaient aux cartes et bavardaient paresseusement. Au bout de la rue, le coin tournait droit sur les positions des fédéraux et il pleuvait une incessante averse de balles qui soulevait la poussière. Ces hommes avaient été de garde toute la nuit. Le mot de passe était « sans sombrero » et aucun n'avait porté de chapeau malgré le soleil torride. Ils n'avaient pas dormi, pas mangé, il n'y avait pas d'eau à un kilomètre à la ronde.

Un garçon qui paraissait avoir douze ans m'expliqua :

— Il y a là-bas un poste fédéral, et c'est de là qu'ils tirent. Nous, nous avons l'ordre d'attaquer quand l'artillerie sera arrivée.

Un vieux, accroupi le long du mur, me demanda d'où j'étais. Je lui répondis que j'étais de New York.

— *Bueno*, je ne sais rien de New York. Mais je suis sûr qu'on n'y voit pas dans les rues d'aussi beau bétail que celui qu'on voit à Jimenez.

Je lui répondis qu'il était impossible de voir le moindre bétail à New York. Il me regarda d'un air incrédule :

— Comment ? Il n'y a pas de bétail ? Vous voulez dire que là-bas ils ne font passer dans les rues ni vaches ni moutons ?

— Non, dis-je, ils ne le font pas.

Il me regarda comme s'il considérait que j'étais un fieffé menteur. Puis il tourna ses yeux vers le ciel et réfléchit profondément.

— Bon, dit-il finalement. Dans ce cas, je n'ai pas envie d'y aller !

Les garçons qui tournaient autour commencèrent un jeu de poursuite ; en une minute, vingt adultes se poursuivaient au soleil, pleins de joie. Les joueurs de cartes avaient un jeu auquel manquaient quelques cartes trop fatiguées, et il y en avait au moins huit qui voulaient jouer et discutaient, en criant, de la règle du jeu. Cherchant l'ombre d'une maison, quatre ou cinq chanteurs s'étaient réfugiés pour chanter des airs satiriques ou amoureux. Durant tout ce temps, le crépitement infernal d'en haut n'avait pas décré ; les balles tombaient sur le sol comme les gouttes d'une grosse averse. De temps en temps un soldat, plié en deux sortait son fusil juste au coin de la rue et tirait.

Cela faisait une demi-heure que nous étions là. Deux canons gris arrivèrent rapidement à travers le maquis et furent mis en position dans une tranchée desséchée, à une soixantaine de mètres à notre gauche.

— Je crois que nous allons y aller, dit le garçon. À un moment arrivèrent de l'arrière-garde trois hommes au galop, visiblement des officiers. Ils restèrent exposés à la fusillade en regardant par-dessus le toit des cabanes, puis ils firent sauter leurs chevaux au milieu d'une pluie de balles qui ne les atteignit pas. Le pre-

mier à parler fut Fierro le superbe, la bête fauve qui avait tué Benton. Il regarda en ricanant, du haut de sa selle, les soldats en haillons.

— *Bueno* ! Voilà une magnifique troupe pour prendre une ville ! Mais nous n'avons personne d'autre ici. Vous autres, vous attaquerez quand vous entendrez les coups de clairon.

Il tira brutalement sur le mors pour contenir son cheval et le dressa sur ses pattes de derrière, puis il repartit au galop vers l'arrière-garde non sans avoir lâché :

— Inutiles, ces loques, ces imbéciles de Contreras...

— À mort le boucher ! cria un homme en colère.

— Il a assassiné mon *compadre* dans la rue, à Durango. Il ne l'avait pas insulté, ni commis la moindre offense. Mais il était saoul et, en passant devant le théâtre, il a demandé l'heure à Fierro. Fierro lui a répondu :

— Comment oses-tu me parler avant que ne t'aie adressé la parole ?

Mais déjà sonnait l'écho des clairons. Les hommes se levèrent et prirent leurs fusils. On essaya d'arrêter le jeu des garçons, mais ce fut impossible. Les joueurs de cartes s'accusaient les uns et les autres.

— *Oiga*, Fidencio, cria un soldat. Je t'ai gagné ma selle que tu m'avais prise ce matin et tu ne veux pas me la rendre. J'ai gagné un bon mors à Juan...

— Très bien ! Je joue mon nouveau cheval brun ! Riant, plaisantant, encore tout au jeu, ils sortirent du refuge des maisons sous le déluge d'acier. Ils se mirent à courir lourdement dans la rue. Les vagues de poussière et un enfer d'explosions les recouvrirent.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

13. Une attaque de nuit

[Retour à la table des matières](#)

À deux ou trois, nous tenions à l'écart, près d'un canal entre les peupliers, une sorte de campement. Notre wagon, avec son chargement de nourriture, de vêtements et de couvertures, était encore très loin. Nous passions la majeure partie du temps sans manger. Nous avions beaucoup de chance quand nous arrivions à nous arranger pour avoir quelques boîtes de sardines ou un peu de farine du train de l'intendance. Le mercredi, quelqu'un de notre groupe parvint à obtenir du thon en boîte, du café, des galettes et un grand paquet de cigarettes ; nous étions en train de préparer le repas et des groupes de soldats passaient sans discontinuer, en route vers le front ; ils descendaient de cheval et mangeaient un morceau avec nous. Après le premier échange de courtoisie, au cours duquel nous nous devions de persuader nos hôtes de manger de ce que nous avons préparé avec tant de peine, ils finissaient par se faire une obligation d'accéder à notre désir pour ne pas nous peiner, puis remontaient à cheval, sans remercier mais très amicalement.

Dans le crépuscule doré, nous fîmes quelques pas en fumant, le long du canal. Le premier train, toujours précédé du canon *El Niño* sur son wagon, était arrivé à la lisière extrême de la seconde rangée d'arbres, à quelques sept cents mètres de la

ville. En dépassant la rangée d'arbres et en arrivant à découvert, l'équipe de réparateurs s'était dispersée et soudain retentit un terrible détonation tandis qu'un léger nuage de poussière s'élevait devant le train. L'écho retentit longtemps dans les arbres et dans les champs. *El Niño*, l'enfant chéri de l'armée, s'était enfin mis à tirer.

Désormais, les fédéraux devaient en tenir compte et se mettre à l'abri. Il s'agissait d'une pièce de trois pouces, la plus grande de l'armée. Plus tard, nous sûmes qu'une locomotive qui était sortie quelques centaines de mètres en reconnaissance de Gomez Palacio avait été victime d'*El Niño* : atteinte au milieu de la chaudière, elle avait volé en éclats...

Quand le soir tomba, le bruit courut avec insistance que nous allions attaquer dans la nuit. Je montai sur Bucéphale, mon cheval, et me dirigeai vers le front. Le mot de passe était « Herrera » et la réponse « Chihuahua numéro quatre ». Pour être sûr de reconnaître les nôtres, le commandant avait ordonné de relever l'arrière de tous les sombreros. Des ordres stricts avaient été donnés : aucun feu ne devait être allumé dans la zone de combat ; les sentinelles devaient tirer sur tout soldat qui allumerait ne serait-ce qu'une allumette avec le commencement de la bataille.

La nuit sans lune était complètement tombée et je cheminai lentement sur Bucéphale. Sur toute l'immense plaine qui s'étendait devant Gomez Palacio, on ne percevait pas une lumière, pas un mouvement ; la seule exception restait le lointain et implacable martellement de l'équipe de réparations qui continuait à avancer sur la voie ferrée. Par contre, la ville elle-même était éclairée de mille lampes électriques : on vit même un tramway sortir en direction de Ledro et se perdre derrière les hauteurs de La Pila.

À ce moment, j'entendis un murmure de voix dans l'obscurité, qui venaient du canal voici un peu plus loin devant moi : certainement une patrouille. Quelqu'un cria :

— Qui vive ? Et avant même que j'aie pu répondre, on fit feu sur moi. La balle passa très près de ma tête. Un peu plus...

— Mais non, espèce d'imbécile, dit doucement une voix exaspérée. Ne tire pas en même temps que tu parles. Tâche au moins d'attendre la réponse ! Essaie de comprendre ! Ecoute-moi, je vais te montrer.

On reprit à zéro, les mots de passe furent échangés correctement deux côtés et un officier me dit :

— Vous pouvez passer.

Ce qui n'empêcha pas que je pus entendre le soldat fautif protester :

— *Bueno*, qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'ai jamais donné le temps à quelqu'un de parler avant de le descendre !

Je poursuivis mon chemin à tâtons avec la plus grande prudence et je me retrouvai au hameau de San Ramon. Je savais que tous les *pacifiques* avaient pris la fuite, aussi je fus très étonné de voir de la lumière filtrer sous une porte. J'avais soif, mais je n'avais aucune confiance dans l'eau du canal. J'appelai. Une femme apparut, avec quatre enfants accrochés à sa jupe. Elle m'apporta de l'eau, puis, brusquement, elle me demanda :

— Señor, est-ce que vous savez où sont les canons de la brigade Zaragoza ? Mon homme est avec eux et ça fait sept jours que je ne sais plus rien de lui.

— Mais pourtant, vous êtes une *pacifique* ?

— Ah non alors, répondit-elle, je ne le suis pas !

Elle me montra ses enfants et me dit d'un ton fier :

— Nous sommes de l'artillerie !

Plus loin, sur le front, l'armée était déployée le long du canal, au pied de la première rangée d'arbres. Les soldats chuchotaient entre eux, dans une obscurité totale, attendant que Villa donne l'ordre à l'avant-garde, à cinq cents mètres plus avant, de tirer les premiers coups de fusil.

— Mais où sont vos fusils ? Demandai-je, étonné.

Une voix me répondit :

— Cette nuit, la brigade Zaragoza n'aura pas de fusils. Les fusils sont là-bas, sur notre gauche, là où ils vont attaquer les retranchements. Nous, nous allons

prendre le corral de Brittingham et les fusils sont inutiles pour ça. Nous sommes les hommes de Contreras, la brigade Juarez. Regardez : les ordres sont d'escalader les murs et de leur envoyer ces bombes-là.

Il sortit une bombe. Elle était faite d'une espèce de cartouche de dynamite, cousue dans une enveloppe de cuir, avec une mèche à une extrémité. Il continua :

— Là, sur la droite, ce sont les hommes du général Robles. Ils ont aussi des grenades, en plus de leurs fusils. Ils vont attaquer La Pila...

C'est alors que, dans la chaleur de cette nuit silencieuse, nous parvint soudain le bruit d'une violente fusillade du côté de Lerdo : Maclovio Herrera et sa brigade étaient en train d'y entrer. Presque en même temps le front se mit à tirer. Un homme passa devant les lignes ; il tenait un gros cigare allumé dont la braise brillait comme une lanterne.

— Allumez vos cigarettes comme ça. Et ne mettez pas le feu à vos mèches avant d'être au pied de la muraille.

— *Caramba*, capitaine ! Ça va être très, très dur ! Comment saurons-nous le temps exact ?

Une autre voix, rauque, profonde, monta dans l'obscurité :

— Je vais vous montrer comment. Venez avec moi, c'est tout.

Un cri étouffé, à peine un murmure, monta :

— *Viva Villa !*

Il était là, à pied, un cigare allumé dans une main — il ne fumait jamais — et une bombe dans l'autre : le général monta sur le bord du canal, se perdit dans les champs, et les hommes le suivirent comme un torrent...

La fusillade faisait rage sur tout le front, bien que l'on puisse rien voir, derrière les arbres. L'artillerie restait muette ; les troupes étaient trop près pour que, des deux côtés, l'on puisse se servir d'obus dans l'obscurité. Je me dirigeai vers la droite et je fis escalader le remblai du canal à mon cheval : de là, je pouvais voir Lerdo, que les canons marquaient de petites flammes tremblantes, et, tout le long du front, le cordon d'étincelles des coups de feu qui brillaient comme des diamants. Sur l'extrême-gauche, un nouveau roulement d'explosions se fit entendre :

Benavides saluait Torreon avec des canons à tir rapide. J'étais descendu de cheval et, tendu, j'attendais l'assaut.

Celui-ci arriva avec la force d'une explosion. Du corral de Brittingham, que je ne pouvais voir, me parvint le rythme de quatre mitrailleuses et les rafales incessantes et inhumaines des fusils, avec une telle violence que tout le bruit qui avait précédé me parut, par comparaison, n'avoir été qu'un profond silence. Le ciel s'empourpra, splendide, et l'écho des explosions de dynamite vint vibrer jusqu'à nous. Je pouvais facilement imaginer les hurlements sauvages remplissant les rues comme un raz de marée, le flux, le reflux, les temps d'arrêt, la bataille reprenant avec plus de rage encore, et Villa à la tête de ses hommes, donnant sèchement des ordres par-dessus son épaule, comme il le faisait toujours. De plus en plus intense, le bruit du feu qui venait maintenant de la droite indiquait que l'attaque contre La Pila était arrivée au pied même de l'escarpement. En même temps, à l'autre extrémité de la colline, vers Lerdo, jaillirent des éclairs : Maclovio Herrera avait pris Lerdo ! C'est alors que le spectacle se fit féérique. Au-dessus de la montagne, tout autour, s'éleva lentement un large cercle lumineux ; il était formé par les flammes qui jaillissaient continuellement des fusils des assaillants. Le sommet fut bientôt à son tour cerné par le feu qui s'intensifiait, de plus en plus violent, à mesure que le cercle de lumière se refermait sur lui. Tout en haut jaillit un violent éclair, suivi, une seconde plus tard, d'un terrifiant coup de canon. L'artillerie ennemie ouvrait le feu sur la petite file d'hommes qui gravissait la hauteur ! Et pourtant ceux-ci continuaient leur montée dans la pierraille obscure. Le cercle des flammes s'était éteint en plusieurs points, mais il continuait quand même, et il réussit à se maintenir jusqu'au moment où il parut se confondre avec les rafales meurtrières qui partaient du sommet. Et puis soudain tout parut s'éteindre, presque complètement ; seules subsistèrent quelques lumières isolées qui se mirent à redescendre : celles des survivants...

Et déjà, je pensais que tout était perdu, ému et émerveillé de l'héroïsme inutile de ces *peones* qui avaient gravi ces pentes sous le feu de l'artillerie, quand le cercle de feu se reforma pour recommencer à monter lentement vers le sommet... Cette nuit-là, ils attaquèrent la hauteur à sept reprises, et à chaque assaut, les constitutionnalistes perdirent soixante-dix-huit des leurs. Pendant tout ce temps, du côté du corral, le bruit infernal et les éclairs de feu rouge n'avaient pas cessé. A certains moments tout semblait se calmer, pour reprendre aussitôt, plus terrible

encore. Ils lançaient huit assauts contre le corral... Le matin où j'entrai dans Gomez Palacio, il y avait encore tant de cadavres, bien que les fédéraux eussent passé trois jours à les incinérer, que, dans le vaste espace qui s'étendait devant le corral de Brittingham, il était difficile de se frayer un chemin à cheval ; et autour de La Pila, on avait rassemblé sept tas de morts...

Les blessés commencèrent à refluer à travers la plaine, dans l'obscurité. On pouvait entendre distinctement leurs cris et leurs plaintes, que le fracas de la bataille n'arrivait pas à couvrir. Un cavalier passa devant moi, un bras cassé, fou de rage d'avoir à quitter le combat ; il pleurait et jurait. Un autre suivit, à pied, qui s'assit sur le bord du fossé, soutenant sa main blessée, parlant à toute vitesse, de n'importe quoi, pour éloigner la crise de nerfs :

— Ce que nous sommes courageux, nous les Mexicains, dit-il gaiement. Nous nous entretuons, comme ça...

Malade de dégoût, je rentrai rapidement à notre campement. Au bout d'un certain temps, une bataille devient la chose la plus ennuyeuse du monde. Tout devient pareil... Au matin, je me rendis au quartier général. Nous avons pris Lerdo. Mais la hauteur de La Pila, le corral et la caserne restaient à l'ennemi. Toute cette boucherie pour rien !

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

IV

UN PEUPLE EN ARMES

14. La chute de Gomez Palacio

[Retour à la table des matières](#)

Le *Niño* était à moins d'un kilomètre de la ville, et les ouvriers de l'équipe de réparation travaillaient à remettre en place le dernier tronçon de voie sous le feu nourri des canons. Les deux pièces lourdes qui se trouvaient en tête des trains devaient supporter à elle seules tout le poids de l'artillerie ennemie, et elles avaient répondu avec efficacité : un obus fédéral avait tué dix ouvriers, et le commandant di *Niño* avait, en réponse, mis hors de combat deux canons de Gomez Palacio. Si bien que les fédéraux avaient fini par laisser les trains pour concentrer leur tir sur Herrera afin de lui faire lâcher Lerdo.

L'armée constitutionnaliste était très mal en point. En quatre jours de combat, elle avait eu un millier de morts et quelque deux mille blessés. L'admirable train hôpital était désormais débordé. L'odeur des cadavres envahissait toute la vaste plaine où nous nous trouvions. A Gomez Palacio, cela avait dû être atroce. Le jeudi, on pouvait voir la fumée de plus de vingt bûchers funéraires s'élever vers le ciel. Mais Villa était plus résolu que jamais. Gomez Palacio devait être prise, et sans tarder. Il n'avait pas assez de munition ni de vivres pour entreprendre un

siège, et son nom était désormais suffisamment légendaire chez l'ennemi pour que celui-ci considère comme perdu tout combat où Pancho Villa apparaissait en personne. Et que dire de l'effet que produisait sa présence sur ses propres troupes ? Aussi décida-t-il une nouvelle attaque de nuit.

Calzada, le responsable des chemins de fer, vint l'informer que toute la voie était remise en état.

— Bien, dit Villa. Faites venir tous les trains de l'arrière-garde pour cette nuit. Demain matin, nous entrons dans Gomez Palacio !

La nuit vint ; sans air, silencieuse ; les grenouilles chantaient dans les canaux. Déployés devant la ville, les soldats se reposaient en attendant l'ordre d'attaquer. Blessés, épuisés, à bout de nerf, ils remontaient en désordre vers le front, exaspérés aux limites du désespoir. Il n'était plus question, cette fois, d'être repoussés, il fallait prendre la ville ou se faire tuer sur place. L'assaut avait été prévu pour neuf heures et à ce moment la tension se fit insoutenable.

Neuf heures passées, rien ne s'était produit : pas un bruit, pas un mouvement. Pour une raison inconnue, l'ordre avait été reporté. Dix heures : brusquement, sur la droite éclata une rafale de coups de feu qui venaient de la ville. Toute notre ligne répondit. Mais après quelques salves, le feu des fédéraux s'arrêta totalement. Des bruits nouveaux et mystérieux venaient de la ville. Les lumières électriques s'éteignirent et l'on pouvait percevoir dans l'obscurité toute une agitation indéfinissable. L'ordre nous parvint finalement d'avancer. Nos hommes se mirent à ramper dans l'obscurité, quand tout à coup un hurlement jaillit des premières lignes. Il gagna toute la plaine et se transforma en un immense cri de triomphe : Gomez Palacio venait d'être évacuée ! L'armée se rua dans la ville dans un grand concours de vociférations joyeuses. Quelques coups de feu isolés retentirent encore : nos soldats avaient surpris quelques fédéraux attardés à piller — car l'armée fédérale avait volé tout ce qu'elle avait pu avant de partir. Mais déjà les nôtres avaient pris la relève du pillage. Nous nous trouvions encore dans la plaine que nous pouvions entendre les chants bachiques et le bruit des portes enfoncées. Çà et là apparurent de petites langues de feu : les soldats brûlaient une maison qui avait servi de retranchement aux fédéraux. Mais le pillage des vainqueurs se limi-

ta en fait, comme toujours, au strict nécessaire : nourriture et vêtements qui leur faisaient tellement défaut. Ils ne s'attaquèrent à aucune maison privée.

Les chefs de l'armée surveillaient cela de près. Villa donna des instructions précises : toute chose prise par un soldat devait rester sa stricte propriété, et aucun officier n'avait le droit de la lui prendre. Je n'avais constaté jusque-là, du moins en ce qui me concernait, que très peu de cas de vol dans l'armée. Mais dans la matinée qui suivit l'entrée dans Gomez Palacio, la psychologie des soldats subit un curieux changement. Lorsque je me réveillai, dans le campement que nous avions établi au bord du canal, je m'aperçus que mon cheval avait disparu. Bucéphale avait été volé durant la nuit et je ne devais plus jamais le revoir. Pendant que nous prenions notre petit déjeuner, plusieurs soldats vinrent se joindre à nous pour le partager et lorsqu'ils furent repartis, nous nous aperçûmes de la disparition d'une cuiller et d'un revolver. La fièvre du pillage s'était soudainement emparée de tout le monde. Je m'en fis une raison et décidai de voler moi aussi ce dont j'avais besoin : une grande mule grise paissait justement dans un pré voisin, un long sur le col. Je lui mis ma selle et me dirigeai ainsi monté vers le front. C'était un noble animal qui valait bien quatre Bucephale et je m'en rendis compte rapidement. Elle plaisait à tous ceux que je rencontrais. Un soldat qui portait deux fusils me salua :

— Dis donc, camarade, où as-tu trouvé cette mule ?

Je lui répondis imprudemment que je l'avais rencontrée dans un pré.

— C'est bien ce que je me disais ! C'est ma mule ! Descends tout de suite et rends-la-moi !

— Et la selle, elle est aussi à toi ?

— *Por la madré de Dios, Nuestro Señor*, bien sûr que oui !

— Alors tu mens pour la mule, parce que la selle est à moi.

Je continuai mon chemin en le laissant crier. Je n'avais pas fait cent mètres qu'un vieux *peon* se mit tout à coup à courir pour passer les bras autour du col de l'animal :

— Ah enfin ! Ma mule chérie, je t'avais perdue ! Ma Juanita.

Je lui fis lâcher pris, il se cramponna en criant qu'il fallait au moins que je lui paye cinquante pesos en compensation. À l'entrée de la ville, un soldat de cavalerie m'arrêta, exigeant que je lui rende immédiatement sa mule. Il était affreusement sale et portait un pistolet. Je m'en sortis encore en affirmant que j'étais capitaine d'artillerie et que la mule appartenait à ma batterie. À chaque pas surgissait un propriétaire qui s'indignait de mon audace : comment pouvais-je monter sa précieuse Panchita, sa Petrita ou sa Tomisita ? Pour couronner le tout, un soldat sortit d'un casernement, porteur d'un ordre écrit de son colonel qui avait vu la mule de sa fenêtre. Il fallut, pour le décourager, que je sorte mon laissez-passer signé par le général Francisco Villa...

Dans ce désert où les constitutionnalistes s'étaient si longtemps battus, l'armée se concentrait, venue de tous les points de l'horizon, formant de longues colonnes qui serpentaient en soulevant des nuages de poussière. Aussi loin que la vue pouvait porter sur la voie ferrée, les trains arrivaient l'un après l'autre, lançant des coups de sifflets triomphants, pleins de soldats et de femmes poussant sans arrêt des cris de victoire. Dans la ville, le jour avait ramené un ordre et une tranquillité absolus. Le pillage avait complètement cessé avec l'arrivée de Villa et de son état-major, et les soldats étaient revenus au respect de la propriété. Un millier d'entre eux s'affairaient à ramasser les cadavres, à les porter à l'entrée de la ville pour les incinérer. Cinq cents autres avaient été affectés à la police de l'agglomération. La première mesure annoncée fut que tout soldat surpris à boire de l'alcool serait passé par les armes.

Notre wagon se trouvait dans le troisième train : un wagon de marchandises spécialement aménagé pour les journalistes, les photographes et les cinéastes. Nous avons enfin retrouvé nos litières, nos manteaux et Fong, notre précieux cuisiner chinois. Le wagon fut placé sur une voie de garage, à proximité de la gare, juste en tête des trains. Nous venions à peine de nous retrouver dans notre agréable intérieur, épuisés et couverts de poussière, qu'une bordée d'obus, tirés par les fédéraux de Torreón, s'abattit tout près. Je prenais justement l'air à la porte du wagon, et j'entendis le premier coup de canon sans y prêter attention. Puis aussitôt après je vis passer en l'air comme une grosse mouche, traînant une petite queue de fumée noire : elle passa devant la porte du wagon avec un sifflement et alla exploser à une quinzaine de mètres de là avec un bruit fracassant : en plein milieu d'arbres où campaient une compagnie de cavaliers avec leurs femmes. Pris

de panique, une centaine d'hommes, suivis de leurs femmes, se précipitèrent sur leurs chevaux et partirent au galop vers l'arrière-garde. Deux femmes et un cheval furent tués. dans leur fuite, ils abandonnèrent leur manteaux, leur nourriture, leurs fusils. Une seconde explosion, de l'autre côté, éclata encore tout près du wagon. Derrière nous, sur la voie ferrée, il y avait vingt trains chargés de femmes qui hurlaient, demandant que l'on fasse immédiatement marche arrière — et tout cela au milieu d'un déluge monstrueux et hystérique d'explosions et de sifflements. Il y eut encore deux ou trois obus, puis nous entendîmes le *Niño* qui se mettait à répondre.

Ce bombardement produisit sur les journalistes un effet assez particulier. Le premier obus avait à peine explosé que quelqu'un sortit tout à fait spontanément une bouteille de whisky qui circula de main en main. Personne ne prononça une parole, mais chacun but un bon coup. Au début, nous sursautions à chaque explosion un peu proche, mais bientôt, nous n'y fîmes plus attention. Bientôt, nous commençâmes à nous congratuler mutuellement de notre grande bravoure. Notre courage augmentait au fur et à mesure que les coups de canon s'espaciaient et que le niveau du whisky baissait. Personne ne pensa à manger.

Je n'oublierai pas ces deux anglo-saxons belliqueux, qui debout dans l'obscurité à la porte du wagon criaient : — Qui vive ! à tous les soldats qui passaient et les injuriaient dans le langage le plus grossier. Avec les nôtres aussi, nous avions affaire à forte partie : l'un d'eux étrangla à moitié un petit vieux stupide et baveux qui faisait partie de l'équipe de cinéma. Plus tard dans la nuit, nous nous retrouvâmes en train d'essayer de convaincre sérieusement deux de ces garçons de ne pas sortir sans laissez-passer ni mot de passe pour tenter une reconnaissance du côté des lignes fédérales de Torreon.

— En voilà une bande de trouillards ! s'exclamèrent-ils. Ces pouilleux de Mexicains n'ont pas de c... ! Un Américain vaut bien cinquante Mexicains ! Vous avez bien vu comment ils ont détalé cet après-midi sous les obus : nous, nous sommes restés bravement dans notre wagon !

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

V

CARRANZA

Carranza : une impression

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir signé à Ciudad Juarez le traité de paix qui mettait fin à la révolution de 1910, Francisco Madero poursuivit sa route vers Mexico. Partout où il passait, il parlait devant des foules immenses, enthousiastes et triomphantes de *peones* qui l'acclamaient comme le libérateur.

À Chihuahua, il s'adressa au peuple du balcon du palais du gouverneur. Il rappela les souffrances et les sacrifices subis par la poignée d'hommes qui avaient mis à bas pour toujours la dictature de Porfirio Diaz et une profonde émotion l'étreignit : il rentra alors un instant dans la pièce attenante au balcon, il en ressorti avec un homme de haute taille, barbu, imposant, et, en lui entourant les épaules, il cria, d'une voix secouée par les larmes :

— Voici un homme bon ! aimez-le et estimez-le toujours !

C'était Venustiano Carranza : un homme dont la vie avait été droite et l'idéal élevé ; un aristocrate, un descendant de la race espagnole des maîtres ; un grand propriétaire de terres, qui n'avait jamais eu dans sa famille que des latifundistes ; mais aussi l'un de ces Mexicains généreux qui, de même que certains nobles

comme La Fayette pendant la Révolution française, s'étaient donnés corps et âme à la lutte pour la liberté. Quand éclata la révolution de Madero, Carranza partit pour la guerre d'une façon totalement médiévale. Il arma les *peones* qui travaillaient sur ses terres et pris leur tête comme l'eût fait un seigneur féodal. La révolution terminée, Madero le nomma gouverneur de Coahuila.

C'est là que le surprit la nouvelle de l'assassinat de Madero à Mexico. Huerta, en prenant le pouvoir, avait envoyé une circulaire aux gouverneurs de tous les États, leur intimant l'ordre de reconnaître la nouvelle dictature. Carranza refusa même de répondre. Il déclara qu'il n'avait pas à traiter avec un assassin et un usurpateur. Il lança une proclamation appelant le peuple mexicain aux armes, se proclamant « chef suprême de la révolution » et invitant les amis de la liberté à se regrouper autour de lui ; il quitta aussitôt sa capitale pour gagner le champ de bataille et participa aux débuts de la lutte devant Torreon.

Rapidement, Carranza fit abandonner par ses troupes Coahuila, pourtant très agitée par les événements, pour marcher en droite ligne à travers toute la république sur l'État de Chihuahua ; Urbina et Herrera se battaient à Durango, Blanco et d'autres à Coahuila, et Gonzalez près de Tampico. Dans de pareilles périodes, il est normal que se produisent au départ des frictions sur les objectifs essentiels de la guerre. Mais les dirigeants militaires évitèrent ce genre de dissensions : Villa avait été élu, devant Torreon, général en chef de l'armée constitutionnaliste à l'unanimité, par une assemblée extraordinaire de tous les chefs guérilleros indépendants — cas sans précédent dans l'histoire du Mexique. Par contre, dans l'État de Sonora, Maytorena et Pesqueira se disputaient le poste de gouverneur, et la rébellion menaçait. Le but le plus apparent de cette marche de Carranza vers l'ouest était donc de mettre un terme à ce conflit — ce qui semblait difficile.

Mais il y avait aussi d'autres explications : d'abord il pouvait être désireux d'assurer aux constitutionnalistes un port sur la côte ouest ; de plus, cela lui permettait de résoudre le problème des terres des indiens yaquis ; enfin, la tranquillité de cet État relativement pacifique pouvait lui permettre de mieux organiser le gouvernement provisoire de la nouvelle république. Il y demeura six mois, apparemment sans rien faire, avec une force de plus de six mille bons soldats pratiquement désœuvrés, organisant des courses de taureaux, instituant de nouveaux

jours de fête nationale et lançant de nombreuses proclamations. Son armée, trois fois plus nombreuse que les garnisons peu fournies de Gaymas et de Mazatlan, avait mis le siège sans conviction devant ces deux villes. Cela faisait peu de temps qu'elles étaient finalement tombées. Depuis quelques semaines, le gouvernement provisoire, Maytorena, menaçait de se soulever contre le général Alvarado commandant les troupes de l'État de Sonora, l'accusant de ne pas garantir la sécurité du gouverneur dans le but évident d'entraver la révolution...

Pendant tout ce temps, si j'en crois du moins les informations que j'ai pu recueillir, pas une parole ne fut prononcée à propos de la question des terres. Les indiens yaquis, dont l'expropriation avait constitué l'un des plus noirs épisodes de la triste histoire du régime porfiriste, n'avaient obtenu que de vagues promesses. C'est pourtant en se fondant sur celles-ci que la tribu avait rejoint la révolution. Mais après quelques mois, la plus grande partie d'entre eux étaient rentrés dans leurs foyers pour recommencer leur guérilla désespérée contre les blancs.

Carranza demeura donc inactif jusqu'au début de cette année 1914, et quand l'objectif de cette longue station à Sonora parut réalisé, il commença à regarder à nouveau vers les régions où se déroulait la véritable révolution.

Cars, après six mois d'attente, la face des choses avait entièrement changé. Si l'on excepte le nord du Nuevo Leon et la plus grande partie de l'État de Coahuila, tout le nord du Mexique, pratiquement de l'Atlantique au Pacifique, était désormais constitutionnaliste, et Villa, à la tête d'une force bien armée et disciplinée de dix mille hommes, commençait la campagne de Torreon. Tout avait été l'œuvre de Villa, et de Villa seul ; la seule contribution de Carranza ne semblait pas avoir dépassé le stade des messages de félicitations. Par contre, il avait effectivement, de son côté, constitué un gouvernement provisoire. Autour du « chef suprême » gravitait une foule d'hommes politiques opportunistes, proclamant bien haut leur dévouement à la cause, très libéraux en paroles mais profondément jaloux les uns des autres, et plus particulièrement de Villa. Il apparut peu à peu que la personnalité de Carranza se confondait avec celle de son cabinet, bien que son nom continuât, comme par le passé, à être cité seul.

C'était une cureuse situation. Les journalistes qui l'avaient suivi pendant cette période m'avaient raconté la réclusion dans laquelle le chef suprême avait fini par s'isoler. Ils ne pouvaient presque jamais le voir et moins encore lui parler. Des

secrétaires, des fonctionnaires, des membres de son cabinet étaient toujours là pour s'interposer ; c'étaient des *caballeros* tortueux, courtois, diplomates : ils transmettaient à Carranza les questions par écrit, pour éviter tout malentendu.

Mais quoi qu'il en soit, Carranza laissait Villa agir à son gré, même dans les défaites, même dans l'erreur : c'est ainsi que Villa en vint à traiter avec des puissances étrangères, comme s'il avait été le véritable chef du gouvernement.

Il ne fait pas de doute que les hommes politiques d'Hermosillo (la capitale de Sonora) avaient cherché toutes les occasions pour que Carranza s'émeuve du pouvoir grandissant de Villa dans la nord. En février 1914, au moment où Villa commençait sa marche sur Torreon, le chef suprême se mit en route vers le nord, avec une lenteur calculée, suivi de trois mille hommes, officiellement dans le but d'envoyer des renforts à Villa et d'établir sa capitale provisoire à Ciudad Juarez : néanmoins, des journalistes qui avaient été à Sonora me dirent que les officiers de cette garde imposante croyaient qu'ils allaient être lancés contre Villa.

A Hermosillo, Carranza s'était tenu à l'écart du monde : on ne savait rien de lui, sauf qu'il était capable de réaliser de grandes choses, sans savoir lesquelles. Mais l'attention mondiale se concentra sur le chef suprême quand celui-ci commença à marcher dans la direction de la frontière des États-Unis ; même à ce moment-là, dépendant, ce que l'on découvrit manquait à ce point d'intérêt que, rapidement, des rumeurs commencèrent à circuler : Carranza n'existait pas... Un journal le donna pour fou ; un autre publia qu'il avait disparu sans laisser de traces.

Comme j'étais à Chihuahua, mon journal me télégraphia ces rumeurs et me donna l'ordre d'aller voir Carranza. Cela se passait à l'époque particulièrement agitée de l'exécution de Benton^{*}. toutes les protestations et les menaces voilées des gouvernements anglais et américain s'abattaient sur Villa. Mais j'avais déjà reçu la nouvelle que Carranza et son gouvernement avaient quitté la frontière et rompu le silence observé depuis six mois, en se manifestant de façon inquiétante : le chef suprême avait déclaré à peu près ceci au Département d'État :

* Voir préface p. ? Benton était un Anglais que Villa fit fusiller pour avoir tenté de l'assassiner. (N.d.T.)

« — Vous avez commis une erreur dans le cas Benton en adressant des représentations au général Villa. Vous deviez les adresser à moi, en tant que chef suprême de la révolution et du gouvernement constitutionnaliste provisoire. De plus, les États-Unis n'ont aucun droit à faire des représentations, même à moi, en ce qui concerne Benton, qui est sujet britannique. Or je n'ai reçu aucun envoyé du gouvernement de Grande-Bretagne. Jusqu'à ce que je le reçoive, je ne répondrai à aucune représentation d'aucun autre gouvernement. Entre-temps, une enquête détaillée sera ouverte sur les circonstances de la mort de Benton et les responsables éventuels seront jugés conformément à la loi. »

Villa reçut en même temps l'avis de s'abstenir de traiter d'affaires internationales, ce qu'il accepta avec soulagement.

Telle était la situation quand je me rendis à Nogales. Nogales, Arizona (U.S.A.) et Nogales, Sonora (Mexique) ne forment en fait qu'une seule et même grande ville éparpillée. La frontière internationale passe au milieu d'une rue ; au poste de douane miniature bâillent quelques sentinelles mal vêtues qui fument d'interminables cigares et qui laissent tout le monde vaquer en paix — sauf pour appliquer les taxes à l'exportation sur tout ce qui passe du côté nord-américain. Les habitants de la ville nord-américaine franchissent la frontière pour aller chercher toutes les bonnes choses à manger, pour aller jouer, danser et se sentir libres ; les Mexicains, eux, passent du côté nord-américain quand ils se savent poursuivis.

J'arrivais à minuit et me rendis immédiatement à un hôtel de la ville mexicaine où logeait le cabinet et la plus grande partie des politiciens véreux qui entouraient Carranza : ils y dormaient à quatre par chambre, sur des paillasses dans les couloirs et jusque dans les escaliers. J'étais attendu. Avant mon départ, un grave consul constitutionnaliste à qui j'avais expliqué, mon affaire, dont il avait évidemment admis l'immense importance, avait télégraphié à Nogales pour dire que l'avenir tout entier de la révolution mexicaine dépendait de l'entrevue que Mister Reed devait avoir de toute urgence avec le chef suprême de la révolution.

Néanmoins tout le monde dormait : le propriétaire de l'hôtel que j'avais délogé de ses appartements privés le dit qu'il n'avait pas la moindre idée, ni du nom d'aucun de ses messieurs, ni de leurs logements. Il reconnut pourtant avoir étendu dire que Carranza se trouvait dans la ville. Nous parcourûmes l'hôtel en frappant à

toutes les portes et en interrogeant les Mexicains, et nous tombâmes finalement sur un homme affable et sans prétention qui se présenta comme l'administrateur des douanes du nouveau gouvernement pour tout le Mexique.

Il réveilla le ministre de la Marine qui, à son tour, alla tirer du lit le trésorier de la nation ; celui-ci mit en branle le secrétaire d'État aux Finances, lequel, finalement, nous mena à la chambre du ministre des Affaires étrangères, le señor Isidro Fabela. Ce señor nous expliqua que le chef suprême était déjà couché et ne pouvait me recevoir, mais que lui-même était parfaitement en état de nous faire une déclaration sur ce que le señor Carranza pensait exactement de l'affaire Benton.

Jusqu'à ces tout derniers temps, les journaux n'avaient jamais entendu parler du señor Fabela, son nom même était inconnu, aussi avaient-ils tous câblé à leurs correspondants de s'informer d'urgence sur cet homme qui était brusquement apparu comme un membre important du cabinet provisoire, malgré son absence totale d'antécédents. On disait de lui qu'il avait occupé successivement tous les postes dans le cabinet du chef suprême. De taille plus que moyenne, d'allure distinguée, aimable et courtois, il avait certainement reçu une excellente éducation. Nous conversâmes un long moment, assis sur son lit. Il m'expliqua les buts et les idéaux du chef suprême — mais rien qui me permette d'en comprendre la personnalité. Il m'affirma que, dès le lendemain matin, je pourrais voir le chef suprême, qu'il était évident qu'il me recevrait.

Mais quand nous en vîmes aux détails concrets, le señor Fabela m'expliqua que le chef suprême ne répondrait directement à aucune question. Tout devrait se passer par écrit, et être d'abord soumis à Fabela. Celui-ci transmettrait à Carranza et rapporterait lui-même la réponse.

Me conformant à ces instructions, je remis donc, le matin suivant, au señor Fabela un questionnaire de quelque vingt-cinq questions. Il les lut avec une extrême attention.

— Ah, s'exclama-t-il, il y a là beaucoup de questions auxquelles, j'en suis certain, le chef suprême ne répondra pas. Je vous conseille de les supprimer.

— Eh bien, s'il ne répond pas, tant pis. Mais j'aimerais lui laisser au moins la possibilité de les voir. Libre à lui de refuser d'y répondre.

— Non, dit aimablement Fabela. Il vaut mieux que vous les rayiez tout de suite. Je sais exactement quelles sont les questions auxquelles il répondra et quelle sont celle auxquelles il ne répondra pas. Ne vous rendez-vous pas compte que certaines de vos questions peuvent l'entraîner à répondre aux autres ? Ce n'est certainement pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Señor Fabela, êtes-vous si sûr de savoir avec précision les questions auxquelles don Venustiano refusera de répondre ?

— Je sais qu'il n'accepterait pas celles-là, répondit-il en m'en indiquant quatre ou cinq qui, toutes, portaient plus précisément sur le programme du gouvernement constitutionnaliste : la répartition des terres, les élections au suffrage direct, et le droit de vote des *peones*.

Il ajouta : — Je vous rapporterai les réponses d'ici vingt-quatre heures. En attendant, je vous emmène immédiatement voir le chef suprême. Mais promettez-moi bien : vous ne lui poserez aucune question, vous entrerez simplement dans son bureau, vous lui serrerez la main, vous lui direz : comment allez-vous et vous ressortirez immédiatement.

Je lui en fis le serment et, me joignant à un autre journaliste, je le suivis en traversant la place jusqu'à l'hôtel de ville, un joli petit palais jaune. Nous fîmes halte dans la cour. L'endroit était plein de Mexicains importants qui couraient de porte en porte avec des serviettes et des dossiers bourrés de papiers. De temps en temps, la porte du secrétariat s'ouvrait et laissait passer le crépitement des machines à écrire. Sous le porche, des officiers en uniforme attendaient les ordres. Le général Obregon, commandant l'armée de Sonora, détaillait à haute voix les plans de sa marche sur Guadalajara. (Il devait quitter Hermosillo trois jours plus tard et mettre trois mois à conduire son armée à travers soixante kilomètres de pays ami. Et bien que ses dons de commandement n'aient pas fait sensation, Carranza devait le nommer général en chef de l'armée du nord-ouest, c'est-à-dire le mettre au même rang que Villa). Il conversait avec une grosse Mexicaine rousse, vêtue princièrement de satin noir pailleté, une épée au côté : c'était la colonelle Ramona Flores, chef d'état-major du général Carasco qui opérait à Tepic. Son mari, officier pendant la première révolution, était mort en lui léguant une mine d'or dont le

revenu lui avait permis de lever un régiment dont elle avait pris la tête. Il y avait près d'elle, contre le mur, deux sacs pleins de lingots d'or, qu'elle avait apportés du nord pour acheter des armes et des uniformes. Les Nord-Américains en quête de contrats et de concessions, très polis, s'activaient de tous côtés, le chapeau à la main. Les représentants en armes, toujours sur la brèche, faisaient l'éloge de leurs balles et de leurs canons à l'oreille de tous ceux qui voulaient les écouter.

Quatre sentinelles en armes gardaient la porte du palais. On n'en voyait pas d'autres, sauf deux, qui se tenaient devant une petite porte au milieu du couloir, et qui avaient l'air plus intelligent : toute personne passant à proximité faisait l'objet d'un examen attentif et ceux qui s'arrêtaient étaient soumis à un interrogatoire qui n'était nullement improvisé. La relève de la garde avait lieu toutes les deux heures, elle se faisait sous les ordres d'un général qui à chaque fois tenait un long conciliabule. Je demandai à Fabela :

— Quelle est cette porte ?

— C'est celle du chef suprême de la révolution.

J'attendis près d'une heure, notant qu'à part le señor Fabela et ceux qui le suivaient, il n'y entrait personne. Il revint finalement pour me dire :

— Le chef suprême va vous recevoir.

Nous le suivîmes. Les soldats de garde croisèrent leurs fusils :

— Qui sont ces señores ?

— Ce sont des amis, dit Fabela. Et il ouvrit la porte.

L'intérieur était si sombre que pendant un moment, nous ne vîmes rien. Sur un côté, un lit défait ; les volets des deux fenêtres étaient fermés ; de l'autre côté, une table couverte de papiers sur laquelle un plateau portait les restes du petit déjeuner ; dans un coin, une cuvette d'étain pleine de glace, avec deux ou trois bouteilles de vin. Nos yeux s'accoutumèrent à l'absence de lumière et nous finîmes par distinguer la silhouette gigantesque de don Venustiano Carranza, vêtu de kaki, assis dans un grand fauteuil. Il se tenait là d'une manière étrange, comme si on l'y avait mis avec l'ordre de ne pas bouger. Il semblait ne penser à rien, ne pas travailler : on ne pouvait imaginer qu'il eût pu le faire sur une telle table. Son corps immense, inerte, donnait l'impression d'une statue.

Il se leva pour nous saluer. Il semblait faire plus de deux mètres. Je notais avec stupéfaction que, dans ce réduit obscur, il portait des lunettes fumées. Malgré son visage rubicond et sa figure pleine, il ne donnait pas l'impression d'être en bonne santé : un peu comme les tuberculeux. Cette pièce étroite où dormait, mangeait et travaillait le chef suprême de la révolution faisait une impression étrange : une vraie cellule.

Fabela, qui était entré avec nous, nous présenta l'un après l'autre à Carranza qui nous adressa un sourire vide, s'inclina légèrement et nous serra la main. Nous nous assîmes. Fabela montra l'autre journaliste, qui ne parlait pas espagnol et commença.

— Ces messieurs sont venus pour vous saluer, au nom des grands journaux qu'ils représentent. Ce monsieur dit qu'il désire vous présenter ses vœux les plus respectueux pour votre succès.

Carranza s'inclina à nouveau et se leva en même temps que Fabela, comme pour indiquer que l'entrevue était terminée.

— Je me permets d'exprimer à ces messieurs, dit-il, mes remerciements pour leurs vœux.

Nous nous serrâmes à nouveau la main. Mais quand ce fut mon tour, je dis en espagnol :

— Señor don Venustiano, mon journal est votre ami et celui des constitutionnalistes.

Il était là debout, comme un grand automate. Mais quand il entendit mes paroles, il cessa de sourire. Son expression resta aussi vague qu'au début, puis soudain, il se mit à parler :

— Dites aux États-Unis que le cas Benton n'est pas de leur compétence. Benton est sujet britannique. Je répondrai aux envoyés de la Grande-Bretagne si leur gouvernement me fait ses représentations. Pourquoi ne viennent-ils pas ? La Grande-Bretagne a un ambassadeur à Mexico, qui accepte de dîner avec Villa, le salue chapeau bas et lui serre la main ! Quand Madero a été assassiné, les puissances étrangères tournaient autour de son cadavre comme des oiseaux de proie ; elles ont encensé l'assassin parce qu'elles avaient des ressortissants dans la république, qui étaient tous une bande de trafiquants aux affaires louches.

Le chef suprême s'arrêta aussi brusquement qu'il avait commencé : son visage n'avait pas bougé, mais ils erraient les poings convulsivement et se mordait la moustache. Fabela se pressa de faire mouvement vers la porte en disant nerveusement :

— Ces messieurs vous sont très reconnaissants de les avoir reçus.

Mais don Venustiano n'en tint pas compte. Il se remit à parler en haussant la voix :

— Ces nations ont pensé lâchement qu'elles pouvaient obtenir des avantages en soutenant le gouvernement de l'usurpateur. Mais la rapidité de l'avance des constitutionnalistes leur a montré leur erreur et aujourd'hui, elles se trouvent dans l'impasse.

Fabela de plus en plus nerveux, essaya de changer de sujet :

— Quand commence la campagne de Torreón ?

Le chef suprême rugit, dans un torrent de paroles furieuses :

— L'assassinat de Benton est le fait d'une attaque scandaleuse contre Villa par un ennemi des révolutionnaires, et la Grande-Bretagne, qui veut toujours intimider le monde entier, ne se sent pas capable d'accepter l'humiliation de traiter avec nous en envoyant un représentant auprès des constitutionnalistes ; c'est pour cela qu'elle utilise les États-Unis pour tirer les marrons du feu.

Il se mit à crier en agitant les poings.

— C'est une honte pour les États-Unis que de se laisser associer à ces puissances infâmes !

Le malheureux Fabela fit une autre tentative pour arrêter ce dangereux torrent. Mais Carranza fit un pas, leva le bras et hurla :

— Je vous le dis, si les États-Unis interviennent au Mexique sur un aussi petit prétexte, l'intervention tournera mal, ils auront la guerre, et cette guerre, ils ne la perdront pas seulement au Mexique, elle soulèvera contre les États-Unis une haine profonde dans toute l'Amérique latine ; et cette haine marquera à tout jamais d'infamie tout l'avenir des États-Unis !

Il s'arrêta au plus fort de son rugissement, comme si, au fond de lui, quelque chose lui ordonnait de s'arrêter. Je pensai en mon for intérieur : voilà la voix du

Mexique, tonnait contre ses ennemis. Mais cela semblait bien loin de la réalité d'un vieillard légèrement sénile, fatigué et colérique.

Quand nous fûmes rendus à la lumière du jour, le señor Fabela ; très agité, me dit de ne rien publier de ce que j'avais entendu, ou, du moins, de lui laisser voir mon article.

Le jour suivant, on me remit la réponse à mon questionnaire tapé à la machine ; elle comportait au moins cinq écritures manuscrites différentes. À Nogales, les journalistes avaient droit à des égards privilégiés : les membres du cabinet provisoire les traitaient toujours avec la courtoisie la plus raffinée, à ce seul détail près qu'ils ne pouvaient jamais arriver jusqu'au chef suprême. J'essayai à maintes reprises d'obtenir des membres du cabinet des informations, même minimes, sur leurs plans de reconstruction du pays, après la révolution ; mais, à part la formation d'un gouvernement constitutionnel, personne ne semblait en avoir la moindre idée. Dans toutes les conversations que je pus avoir avec eux, je m'efforçai en vain de découvrir ne fût-ce qu'un éclair de sympathie ou de compréhension envers les *peones*. Par contre, je les surpris à plusieurs reprises dans de vives altercations à propos de la répartition des postes les plus élevés dans le nouveau gouvernement. Le nom de villa n'était mentionné qu'avec une extrême réticence, et s'il advenait que cela se produise, c'était en ces termes :

— Nous avons la plus grande confiance dans la loyauté et l'obéissance de Villa.

— Villa est un excellent homme de guerre ; mais oui, vraiment excellent. Mais il ne doit pas se mêler des affaires du gouvernement ; parce que malgré tout, vous savez, Villa n'est qu'un *peon* ignorant.

— Il a dit beaucoup de bêtises, il a fait beaucoup d'erreurs ; nous essayerons d'y remédier.

Peu après, Carranza lança de son quartier général la déclaration suivante :

— Il n'existe aucun différend entre le général Villa et moi. Il obéit à tous mes ordres, comme n'importe quel soldat, sans faire une objection. Tout le reste n'est que supposition sans fondement.

J'avais donc passé une bonne partie de mon temps dans les couloirs de l'hôtel de ville ; mais après cette unique rencontre, je n'avais plus réussi à le voir.

Un soir, à la tombée de la nuit, la plupart des généraux, des trafiquants d'armes et des politiciens étaient partis dîner. Je me reposais au bord de la fontaine, au milieu de la cour, à parler avec des soldats, quand soudain la petite porte s'ouvrit : Carranza apparut dans l'embrasure, les bras figés le long du corps, sa belle tête de vieillard rejetée en arrière, le regard perdu dans le lointain, par-dessus nos têtes, par-dessus les murs, vers els nuages illuminés de l'occident. Nous nous levâmes pour le saluer, mais il ne nous vit pas. Il marcha lentement le long de la galerie vers la porte du palais. Les deux sentinelles présentèrent les armes sur son passage, puis, le fusil à l'épaule, lui emboîtèrent le pas. Passé le porche, il s'arrêta et resta un long moment à contempler la rue. Les autres sentinelles se mirent au garde-à-vous. Les deux soldats qui suivaient reposèrent leurs armes et attendirent. Le chef suprême de la révolution se croisa les mains derrière le dos : ses doigts s'agitaient avec violence. Puis il se retourna et, marchant entre se deux gardes, il regagna son minuscule et étroit réduit.

Le Mexique insurgé (1914) [1975]

ANNEXE

Intervention de John Reed au premier congrès des peuples de l'Orient, Bakou, 1920 *

[Retour à la table des matières](#)

Je représente ici les ouvriers révolutionnaires d'un des grands États impérialistes qui exploitent et oppriment les peuples des colonies. Peuples de l'Orient, peuples d'Asie, vous ne connaissez pas encore le joug américain. Vous connaissez et exécutez avec raison les impérialistes français, anglais, italiens, et vous pensez probablement que « la libre Amérique » administrerait mieux, libérerait les peuples des colonies, saurait les nourrir et les défendre.

Non. Les paysans et les ouvriers des Philippines, les peuples de l'Amérique centrale, des îles de la mer des Caraïbes savent ce que c'est de vivre sous la domination de « la libre Amérique ».

Considérons, par exemple, les peuples des îles Philippines. En 1898, les habitants des Philippines se soulevaient contre l'abominable régime colonial espagnol et les Américains leur venaient en aide. Mais, les Espagnols chassés, les yankees ne voulurent pas s'en aller. Les habitants des Philippines s'insurgèrent

* Cette intervention fut faite en qualité de délégué du Parti communiste des États-Unis d'Amérique, dont John Reed fut l'un des fondateurs. Elle fut prononcée le 4 septembre 1920. Le 18 octobre 1920, John Reed mourait, victime du typhus, à l'âge de 33 ans.

alors contre les Américains et l'on vit bientôt les « libérateurs » d'hier massacrer les indigènes, égorgeant les femmes et les enfants de ces derniers, et, finalement, les vaincre. Les Américains leur ont pris la terre et les ont forcés à travailler pour grossir les revenus des hommes d'affaires américains.

Les Américains avaient promis l'indépendance des Philippines. Une République indépendante des îles Philippines sera sans doute bientôt proclamée, ce qui ne veut pas dire que les exploiters américains s'en iront et que les Philippines cesseront de travailler pour leur créer des revenus. Les capitalistes américains ont donné aux chefs indigènes une part dans les bénéfices, des sinécures, des terres, de l'argent ; ils ont réussi à créer une casse de capitalistes locaux, qui vit, comme eux, de la sueur des ouvriers et qui a tout intérêt à maintenir les Philippines en esclavage. Il en a déjà été de même à Cuba. Cette île a été aussi libérée du joug espagnol, avec l'aide des Américains. Elle constitue maintenant une république indépendante ; mais les milliardaires américains en possèdent toutes les plantations de canne à sucre, exception faite de quelques petits districts qu'ils abandonnent bénévolement aux capitalistes cubains gouvernant le pays. Dès que les ouvriers cubains manifestent des vellétés délire un gouvernement contraire aux intérêts des capitalistes américains, les États-Unis occupent militairement l'île.

Citons encore, à titre d'exemple, les républiques de Haïti et de Saint-Domingue, dont les populations s'émancipèrent il y a déjà un siècle. Ces îles étant fertiles et leurs populations pouvant être fructueusement exploitées par les capitalistes américains, le gouvernement des États-Unis n'a pas manqué d'y envoyer des troupes pour instituer une dictature militaire dont les horreurs surpassent celles de la tyrannie anglaise. Autre exemple : le Mexique, riche pays, voisin des États-Unis. Sa population, qui, pendant des siècles, fut asservie, d'abord par les Espagnols, et ensuite par les capitalistes étrangers de toutes races, est très arriérée. Mais après de longues années de guerre civile, elle s'était donné un gouvernement, non prolétarien mais démocratique, qui désirait conserver les richesses naturelles du Mexique aux Mexicains et imposer les capitalistes étrangers. Les capitalistes américains ne se souciaient pas d'envoyer du pain aux Mexicains affamés. Loin de là, ils fomentèrent une contre-révolution pendant laquelle Madero, le premier président révolutionnaire, fut tué. Mais après une lutte de trois ans, le régime révolutionnaire fut de nouveau rétabli, avec le président

Carranza. Les capitalistes américains recommencèrent aussitôt la contre-révolution, tuèrent Carranza et finirent par instituer un gouvernement favorable à leurs intérêts.

L'Amérique du Nord, elle-même, est habitée par dix millions de nègres. Bien que citoyens américains, égaux en droits, les gens de couleur n'ont ni droits politiques, ni droits civils. Afin de donner un dérivatif aux revendications des ouvriers américains, leurs exploiters les incitent à persécuter les nègres, provoquant ainsi sciemment la guerre des races. — Et les nègres, que l'on peut brûler vifs impunément, commencent à comprendre que leur seul espoir de salut est dans la résistance armée.

Les capitalistes américains prodiguent actuellement aux peuples du Levant les protestations de sympathie et les promesses de secours en ravitaillement. Ce que nous en disons se rapporte surtout aux Arméniens. Des millions de dollars ont été souscrits par les millionnaires américains pour envoyer du pain aux Arméniens affamés. Et nombre d'Arméniens attendent encore le secours de l'oncle Sam. Or, ces mêmes capitalistes américains excitent les uns contre les autres les ouvriers et les paysans américains : ils affament et exploitent les Cubains et les Philippins ; ils lynchent les nègres et imposent souvent à leurs propres ouvriers des conditions de travail inqualifiables : salaires infimes, longues journées, et, quand le travail est épuisé, la mort de faim.

Le personnage qui administre en ce moment l'œuvre du secours aux Arméniens affamés, M. Cleveland-Doge, dont on connaît assez les articles grandiloquents sur les atrocités turques en Arménie, est propriétaire d'importantes mines de cuivre où des milliers d'ouvriers américains sont exploités sans vergogne et où, en cas de grève, ils sont chassés à coups de baïonnette, tout comme le furent les Arméniens, sur lesquels s'apitoie notre hypocrite philanthrope.

Nombreux sont les gens éprouvés par les atrocités turques qui sont demeurés reconnaissants envers m'Amérique pour son attitude envers leur pays. Mais savent-ils ce qu'a fait l'Amérique en dehors de ses déclarations ? Rien. Je me suis trouvé à Constantinople en 1915 ; je sais que les missionnaires américains se refusaient alors à protester sérieusement contre els atrocités turques, ne voulant pas se compromettre à l'égard des Turcs, chez lesquels ils avaient de grands biens. L'ambassadeur américain, M. Strauss, millionnaire lui-même, qui exploite

en Amérique des milliers d'ouvriers, proposa bien de faire émigrer tout le peuple arménien et alla jusqu'à donner une grosse somme pour la réalisation de ce projet ; mais il s'agissait naturellement de faire travailler les Arméniens dans les industries américaines, de procurer de la sorte à celles-ci une main-d'œuvre avantageuse et d'augmenter en fin de compte les dividendes de M. Strauss et ses pareils.

Pourquoi donc les capitalistes américains promettent-ils leur secours à l'Arménie ? Est-ce pure philanthropie ? S'il en est ainsi, que ne commencent-ils par nourrir les peuples de l'Amérique centrale et par secourir les nègres des États-Unis ?

Non. La vérité est qu'il y a en Arménie des richesses minérales considérables et que ce pays est un réservoir de main-d'œuvre exploitable. Les hommes d'affaires américains veulent obtenir la confiance des Arméniens pour s'installer en Arménie et y régner. C'est précisément pour cela que les missionnaires américains ont créé des écoles dans le Levant.

Mais nous devons encore mentionner une cause importante. Les capitalistes, la Ligue des Nations ; ils craignent que les paysans et les ouvriers d'Arménie ne suivent l'exemple de la Russie soviétiste et de l'Azerbaïdjan rouge et ne prennent, à la fois, le pouvoir et les richesses du pays, qu'il leur serait facile d'exploiter eux-mêmes en créant un front unique, avec les paysans et les ouvriers du monde entier, contre l'impérialisme. En un mot, les capitalistes américains craignent la révolution en Orient.

Promettre de ravitailler les nations affamées et bloquer en même temps des Républiques soviétistes : telle est la politique des États-Unis. Le blocus de la Russie soviétiste a coûté la vie à des milliers de femmes et d'enfants russes. Le blocus a servi aussi à soulever le peuple hongrois contre son gouvernement soviétiste, et l'on a présentement recours à la même tactique pour pousser la Hongrie blanche aux hostilités contre la Russie soviétiste. Les petits États limitrophes de la Russie : Finlande, Estonie, Livonie en usent contre la révolution. Mais ils sont maintenant obligés de conclure la paix avec la Russie soviétiste : car la banqueroute et la disette sont chez eux. Et le gouvernement américain ne leur offre plus de ravitaillement, car il n'a plus besoin d'eux et, dès lors, leurs peuples peuvent souffrir de la faim.

Les capitalistes américains promettent du pain à l'Arménie. C'est là une vieille fourberie. Ils promettent du pain, mais jamais ils n'en donnent. La Hongrie en a-t-elle reçu depuis la chute du gouvernement soviétiste ? Non. Le peuple hongrois est encore affamé. Les pays baltiques en ont-ils reçu ? Non. Pendant que les Estoniens, affamés, se nourrissaient à peine de pommes de terre, les capitalistes américains leur envoyaient des stocks pourris, invendables en Amérique. Camarades, l'oncle Sam ne donne rien pour rien. Il se présente, tenant dans l'une de ses mains un sac de paille et, dans l'autre, un fouet. Qui prend pour argent comptant les promesses de l'oncle Sam payera bientôt son erreur de son sang. Les ouvriers américains exigent une part de plus en plus grande des produits de leur travail ; pour empêcher la révolution chez eux, les capitalistes américains sont bien obligés de chercher des peuples coloniaux à exploiter ; — il leur faut des peuples dont le travail rapporte suffisamment pour maintenir les ouvriers américains dans la soumission, et faire ainsi d'eux des collaborateurs de l'exploitation des Arméniens.

Je représente des milliers d'ouvriers révolutionnaires américains, qui comprennent cette situation, qui savent qu'en agissant de concert avec les masses laborieuses du monde, ils renverseront le capitalisme. Quand le capitalisme mondial sera aboli, tous les peuples seront vraiment libres. Nous comprenons la nécessité de la solidarité de tous les peuples opprimés, de l'union des travailleurs révolutionnaires de tous les pays d'Europe et d'Amérique, union à réaliser, sous la conduite des bolcheviks russes, dans l'Internationale communiste. Et nous vous disons à vous, peuples de l'Orient : Défiez-vous des promesses des capitalistes américains ! — Il n'y a qu'un chemin vers la liberté. Joignez-vous aux paysans et aux ouvriers russes, vainqueurs du capitalisme ; aidez l'Armée rouge à battre les impérialistes étrangers ! Suivez l'étoile rouge de l'Internationale communiste !